34e Année. N° 21. 1er Novembre 1927.

NOV 15 1927
PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages
Wickham Steed.	*Hommes d'État et Diplomates pendant la Guerre.* I.	5
Valery Larbaud.	*Notes sur Racan*	42
Prince Youssoupoff.	*La Fin de Raspoutine.* — III.	55
André Maurois.	*De la Conversation*	81
E. Photiadès.	*La Reine des Lanturelus.* — II	104
H. H. Ewers.	*L'Araignée*	136
Pierre Deloncle.	*L'Heure du Transsaharien*	159
André Thérive.	*Sans âme.* — II	187
Charles Moureu.	Les Sciences : *Swante Arrhénius*	219
Paul Souday.	Le Théâtre : *Le Mouvement dramatique*	226

Marcel Thiébaut : Chronique bibliographique.

Copyright 1927 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1927

La **Revue de Paris** *publiera prochainement :*

LA

Nuit d'Orage

ROMAN

par GEORGES DUHAMEL

LA

Naissance du Jour

ROMAN

par COLETTE

Charleston

(U. S. A.)

par PAUL MORAND

L'ex-détenu

par JOHN GALSWORTHY

299

La Bataille de Tannenberg

par le Commandant KOELTZ

Les

Richesses de l'État français

Le Monopole des Tabacs

par le Comte DE FELS

***

La **Revue de Paris** qui a récemment fait paraître des études sur *l'Allemagne,* de M. WLADIMIR D'ORMESSON; sur *l'Autriche,* de M. MARCEL DUNAN; sur *l'Italie,* de M. PIERRE BERNUS; sur *la Russie,* de M. HOSCHILLER; sur *les Soviets en Asie,* de ***; sur *la Chine,* de M. JEAN LARTIGUE; sur *la Grèce,* de ROGER LABONNE, publiera le 1er décembre un article de

M. ROLAND DE MARÈS sur *la Situation politique de l'Espagne,* et prochainement une étude sur *la Politique anglaise en Arabie,* de M. KRAJEWSKI.

General
Terq.
8

HOMMES D'ÉTAT ET DIPLOMATES

PENDANT LA GUERRE

Il est superflu de présenter à nos lecteurs M. Steed. Cet écrivain anglais est un des « témoins » les plus perspicaces de notre temps. On a déjà eu ici d'ailleurs l'occasion d'apprécier la richesse exceptionnelle de sa documentation et l'acuité de son jugement. Les pages qu'on va lire ont trait à l'attitude de l'Italie au début de la guerre et aux démarches des diverses personnalités politiques, dont le patient effort devait aboutir, après quatre années de lutte, à la création de l'État Yougo-slave.

SONNINO

Giolitti, ancien premier Ministre, se trouvant à Londres fin juillet 1914, s'empressa de faire part à l'ambassade d'Italie de sa conviction que son pays devait rester neutre; d'autres politiciens en vue, appelés à Rome en consultation par M. Salandra, Premier ministre, furent du même avis. Mais Sonnino, qui se trouvait alors dans le Piémont, reçut la convocation trop tard pour arriver à Rome avant que ne fût prise une décision. Si grande fut son irritation lorsque ses amis lui en firent part à la gare même de Rome, qu'il protesta à haute voix, de façon à être entendu des personnes présentes; il déclara que la place de l'Italie était aux côtés de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, et jura qu'il retournerait vers le nord sans voir aucun membre du gouvernement. Ses amis eurent grand'peine à le calmer et à le persuader de ne pas repartir aussitôt.

1er Novembre 1927.

Ma correspondance avec Sonnino avait été intermittente pendant les dernières années de mon séjour en Autriche, et je ne connaissais qu'imparfaitement son état d'esprit. De fait, ce ne fut qu'en 1918 que j'appris ses protestations à la gare. Giolitti a depuis déclaré dans ses Mémoires qu'il avait lui aussi appris de source très sûre que, « lorsqu'éclata la guerre européenne, Sonnino était d'avis que nous aurions dû suivre nos alliés, et qu'il manifesta ouvertement cette opinion à ses amis en arrivant à Rome (où Salandra l'avait appelé en consultation) trop tard, et après que l'on eut décidé la neutralité. » Quelques mois après, cependant, Sonnino changea d'attitude, sinon d'opinion. Le 16 octobre 1914, mourut San Giuliano, ministre des Affaires étrangères; et, en novembre, Sonnino consentit à lui succéder dans le Cabinet Salandra. Alors commença une série de négociations parallèles avec l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne, d'une part, et, de l'autre, avec l'Angleterre, la France et la Russie, afin de décider des futures directives de la politique italienne. Si l'Autriche avait été moins entêtée, elle eût, ainsi que l'Allemagne l'y avait poussée avant même que n'éclatât la guerre, accepté de payer sans retard un prix suffisant pour s'assurer la neutralité italienne. Son refus permit à Sonnino d'offrir l'Italie aux enchères et d'obtenir le 26 avril 1915 de la France, de l'Angleterre et de la Russie, des conditions telles qu'elles devaient compliquer toute la situation des Alliés.

J'appris, en février 1915, que Sonnino envisageait la possibilité d'une guerre contre l'Autriche-Hongrie et que l'on se livrait dans ce but en Italie à des préparatifs militaires. Je lui écrivis donc comme à un vieil ami, pour lui dire que, pour autant que je pouvais juger la situation, la participation de l'Italie à la guerre serait inévitable, mais que tout dépendrait de la façon dont elle y entrerait. « Si, ajoutais-je, elle adopte une base libérale, en proclamant que son but consiste à compléter son unité nationale et à assurer la délivrance des peuples asservis par les Habsbourg, sa tâche sera beaucoup plus aisée que ne se le figurent la plupart des Italiens. » J'expliquais qu'elle aurait l'appui des Tchèques, des Slovaques, des Yougoslaves et très probablement des Roumains, car, me souvenant de mes conversations avec Sonnino en 1904

et 1907, je savais que son opinion sur l'Autriche-Hongrie était surannée et qu'il ne se doutait guère de la force des mouvements nationaux qui se produiraient parmi ces peuples. Il était, de plus, imbu à un degré surprenant chez un homme aussi cultivé, de l'illusion trop répandue en Italie que la mentalité et le caractère ethnographique des populations de la côte orientale de l'Adriatique étaient essentiellement italiens.

Sonnino me dit, en 1916, qu'il avait bien reçu ma lettre, mais n'y avait pas répondu, parce qu'il jugeait mon point de vue erroné. Il ne pouvait croire, même à cette époque, que l'Autriche pût être complètement battue, et il comptait user de la guerre pour obtenir les concessions que l'Autriche ne s'était pas laissé arracher à l'amiable. Le Livre vert italien, publié en 1915, démontre qu'il négocia avec l'Autriche comme un robin cherchant à obtenir des compensations pour rupture de contrat. L'article VII de la Triple Alliance obligeait l'Autriche-Hongrie et l'Italie à exercer leur influence pour empêcher des changements désavantageux pour elles-mêmes dans la situation balkanique, et les engageait à se donner mutuellement tous les renseignements qu'elles pourraient recevoir à ce sujet. Cet article ajoutait : « Néanmoins, au cas où les événements rendraient impossible le maintien du *statu quo* dans les Balkans ou sur les côtes turques et dans les îles de l'Adriatique et de la mer Egée, soit par suite de l'action d'une tierce Puissance, soit pour toute autre cause, et où l'Autriche-Hongrie se verrait obligée de modifier le *statu quo* par une occupation temporaire ou permanente, une pareille occupation n'aurait lieu qu'après entente préalable entre les deux Puissances, entente basée sur le principe d'une compensation réciproque pour tout avantage, territorial ou autre, obtenu par chacune par rapport à la situation actuelle, et donnant satisfaction aux intérêts et prétentions bien fondées des deux parties ».

COMPENSATIONS

Cette clause datait de 1887. Le comte Kalnoky, ministre austro-hongrois des Affaires étrangères, ne consentit qu'à son

corps défendant, sous la forte pression de Berlin, à en faire un accord austro-italien particulier, qui fut, en 1891, incorporé sous l'article 7 au texte du traité de la Triple Alliance, et devint par la suite une constante source de discorde entre Vienne et Rome.

Sa portée ne fut cependant réellement mise à l'épreuve que le 9 décembre 1914, lorsque Sonnino souleva, en un télégramme adressé à Vienne, la question de la compensation due à l'Italie pour l'avance austro-hongroise contre la Serbie sans consultation ni entente préalable avec l'Italie. Le comte Berchtold, ministre austro-hongrois des Affaires étrangères, répondit le 12 décembre à Sonnino que l'occupation du territoire serbe n'était ni temporaire, ni permanente, mais simplement « momentanée », et que, par conséquent, l'article 7 ne s'appliquait pas — réponse qui n'était pas dépourvue d'humour, étant donné que l'armée serbe avait pris l'offensive contre les Autrichiens le 4 décembre, les avait, le 6, contraints à la retraite, les avait battus au sud de Belgrade le 8, avait, le 9, repris la ville de Valievo, et les poursuivait vigoureusement le 12 décembre. Le 13, la déroute austro-hongroise en Serbie était complète, et le 15, le maréchal Putnik, commandant en chef serbe, put assurer la rentrée à Belgrade du roi Pierre après avoir chassé l'ennemi du territoire serbe, fait plus de 60 000 prisonniers et pris 200 canons. Malgré, ou, peut-être, à cause de ce recul, Sonnino persista dans ses réclamations et, après que le baron Burian eut succédé au comte Berchtold le 13 janvier 1915, l'Allemagne insista pour que l'Autriche discutât avec l'Italie la question des compensations. La première proposition de Burian fut que l'Italie s'emparât à titre de compensation de territoires appartenant à autrui, mais Sonnino insista pour que le prix de la neutralité italienne fût payé en territoires appartenant à l'Autriche, et qu'ils ne fussent pas seulement promis, mais remis aussitôt après conclusion de l'accord.

Les négociations se poursuivirent pendant les premiers mois de 1915, quoique le duc d'Avarna, ambassadeur d'Italie à Vienne, avertît Sonnino le 22 février que le Gouvernement austro-hongrois « ne consentirait jamais, dans les conditions actuelles, à la cession de territoires appartenant à la Monar-

chie ». Néanmoins, le 27 mars, Burian proposa de céder à l'Italie, à la fin de la guerre, une partie du Tyrol méridional comprenant la ville de Trente, mais il se refusa à admettre une cession immédiate.

LA FIN DE LA TRIPLE ALLIANCE

Au début d'avril, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie firent répandre le bruit qu'elles envisageaient la conclusion d'une paix séparée avec la Russie, ceci pour bien persuader à l'Italie que, si elle ne s'entendait pas avec l'Autriche, elle pourrait avoir à faire face à toute l'armée austro-hongroise. Sonnino se hâta donc. Il exigea de l'Autriche la cession de vastes territoires dans le Tyrol et dans le voisinage de l'Adriatique jusqu'à proximité de Trieste; la séparation de l'Autriche de la ville et du territoire de Trieste ainsi que leur érection en un État autonome et indépendant; la reconnaissance par l'Autriche de l'entière souveraineté de l'Italie sur le principal port albanais, Valona, et un engagement par lequel l'Autriche-Hongrie renonçait à s'intéresser à l'Albanie. Il était prêt, en échange, à donner au nom de l'Italie l'assurance « de parfaite neutralité à l'égard de l'Allemagne et de l'Autriche pendant toute la durée de la guerre actuelle ».

Ces conditions ayant été rejetées par le baron Burian, Sonnino — qui avait conclu le 26 avril le traité de Londres avec l'Angleterre, la France et la Russie — déclara qu'il lui paraissait oiseux de maintenir l'apparence officielle d'une alliance qui n'était plus bonne qu'à dissimuler la réalité d'une méfiance continuelle et d'une opposition quotidienne; aussi l'Italie reprenait-elle son entière liberté d'action et « déclarait annulé et dorénavant sans effet son traité d'alliance avec l'Autriche-Hongrie. » Un intérêt tout particulier s'attache au passage suivant de la dépêche par laquelle Sonnino mit fin à la Triple Alliance, par comparaison avec son opinion du début suivant laquelle l'Italie eût dû se joindre à ses Alliés contre la France, l'Angleterre et la Russie.

En méconnaissant les obligations imposées par le Traité, l'Autriche-Hongrie a profondément bouleversé le *statu quo* des Balkans et créé une situation dont elle était seule susceptible de tirer avantage

au détriment d'intérêts de la plus haute importance maintes fois affirmés et proclamés par son Alliée.

Une violation aussi flagrante de la lettre et de l'esprit du Traité justifiait non-seulement le refus de l'Italie de se placer aux côtés de ses Alliés en une guerre provoquée sans qu'on l'en ait préalablement avisée, mais enlevait du même coup à l'Alliance son caractère essentiel et jusqu'à sa raison d'être.

LE TRAITÉ DE LONDRES

Il serait vain de chercher la moindre trace d'idéal ou de sentiment dans le Livre vert italien où sont rapportées les phases principales de ces négociations — Sonnino n'en montra d'ailleurs pas davantage dans celles qu'il mena simultanément avec la France, l'Angleterre et la Russie. Le Traité de Londres envisageait la conclusion d'une convention militaire déterminant l'effectif minimum des troupes que la Russie devait opposer à l'Autriche-Hongrie afin d'empêcher la concentration de toute l'armée autrichienne contre l'Italie, tandis que celle-ci s'engageait, pour sa part, à employer toutes ses ressources pour faire la guerre aux côtés de la France, de l'Angleterre et de la Russie « contre tous leurs ennemis » (Dans la pratique, l'Italie ne déclara et ne fit la guerre à l'Allemagne que le 27 août 1916, quinze mois après sa rupture avec l'Autriche-Hongrie).

Le traité obligeait les flottes française et britannique à prêter une aide active et permanente à l'Italie jusqu'à ce que la flotte autrichienne fût détruite ou la paix conclue, et promettait à l'Italie qu'elle recevrait, au moment de la paix, le Tyrol Cisalpin jusqu'à la frontière du Brenner, les provinces de Gorizia et de Gradisca, ainsi que Trieste, toute l'Istrie englobant les plus grandes îles et la plupart des petites, la province de Dalmatie avec les îles au nord et à l'ouest de la côte dalmate, tandis que l'on neutraliserait le reste de la côte orientale de l'Adriatique et toutes les îles non attribuées à l'Italie (à l'exception de la côte monténégrine). On promettait de plus de concéder à l'Italie la souveraineté absolue sur le port albanais de Valona, l'île de Saseno, et des territoires d'une étendue suffisante pour en assurer la défense, quoique l'Italie fût d'accord pour que l'Albanie elle-même fût partagée entre

le Monténégro, la Serbie et la Grèce, si la France, l'Angleterre et la Russie le désiraient. Dans la mer Egée, l'Italie devait exercer son entière souveraineté sur les îles grecques du Dodécanèse qu'elle occupait; et, dans l'éventualité d'un partage de la Turquie, sur une partie du territoire turc en Asie Mineure. On lui promettait aussi une compensation territoriale en Afrique, au cas où la France et l'Angleterre accroîtraient leurs possessions coloniales aux dépens de l'Allemagne; un emprunt en Grande-Bretagne s'élevant à 50 000 000 de livres sterling; les Alliés se mirent en outre d'accord pour s'opposer à ce qu'un représentant du Saint Siège fût mêlé à n'importe quelles négociations de paix ou au règlement de questions soulevées par la guerre. L'Italie s'engageait en échange à entrer en lice un mois après la signature du Traité dont le secret devait être intégralement préservé.

Si les gouvernements français et britannique avaient de propos délibéré voulu annihiler les principes mêmes pour lesquels les peuples alliés croyaient combattre, — respect des petits peuples dressés contre les exigences stratégiques des grandes Puissances, principe de liberté démocratique opposé au militarisme, bref, l'idée du gouvernement par consentement contre celle du gouvernement imposé par la force — ils n'eussent guère pu parachever un document plus caractéristique que le traité de Londres. Ils promettaient de transférer à l'Italie une zone du Tyrol habitée par des Allemands et non par des Italiens, de lui conférer, de même, de vastes étendues au nord-ouest et à l'est de Trieste habitées principalement par des Slaves du Sud, ainsi que toute la province de Dalmatie dont la population était également Yougoslave dans la proportion de 96 p. 100 contre moins de 4 p. 100 d'Italiens; d'établir sa domination sur les Albanais à Valona et sur les Grecs dans les îles de la mer Egée — en un mot, de la mettre en mesure, au nom du principe stratégique, de créer des centres de désaffection et d'agitation, et de lui accorder une frontière militaire dont la défense effective outrepasserait ses forces.

A l'époque où fut négocié le traité de Londres, aucune des parties ne prévoyait l'effondrement total de l'Autriche-Hongrie. Sonnino se figurait qu'il fortifierait l'Italie contre une monarchie habsbourgeoise probablement diminuée, mais

encore puissante, dont l'Italie contrôlerait de fait les débouchés sur la mer; en mettant même les choses au pire, il pensait que, dans le généreux butin promis à son pays, il trouverait des atouts en vue d'un marchandage dans l'éventualité d'une paix négociée. J'eus fréquemment l'occasion de discuter le Traité avec lui entre l'été de 1916 et le printemps de 1918, tant verbalement que par écrit; et je le trouvai absolument inaccessible à une conception plus large des intérêts italiens que je lui avais soumise en février 1915 et que partageaient certainement des Italiens plus clairvoyants. Son intelligence, autrefois pénétrante, semblait s'être pétrifiée avec les années. Son idée fixe était — puisqu'il n'avait pu arracher à l'Autriche, même avec l'appui de l'Allemagne, un prix suffisant pour la neutralité italienne — d'obtenir des Alliés un engagement écrit, prévoyant que, même si ceux-ci bientôt devaient regretter amèrement le marché conclu, ils n'oseraient le traiter comme un « chiffon de papier ».

Il raisonnait juste sur ce point; mais, sur bien d'autres, le Traité fut un lamentable mécompte. Quoi qu'il dût être tenu secret, ses stipulations principales furent connues en Serbie, en France, en Angleterre et en Autriche-Hongrie, moins d'une semaine après sa signature.

LA VÉRITÉ SE FAIT JOUR

Le bruit que de dangereuses négociations étaient en cours se répandit à Londres dans la première quinzaine d'avril. Seton-Watson[1] et moi en perçûmes les échos; cependant, lorsque je me rendis à Paris le 27 avril 1915, pour la première fois depuis la guerre, j'ignorais qu'un traité eût été conclu, et n'avais pas le moindre soupçon de sa portée. Mais Supilo[2],

1. Le Dr Seton Watson, historien écossais spécialisé dans les questions ethnographiques relatives à l'Autriche-Hongrie, avait la confiance des principaux chefs de races non allemandes et non magyares de la Double Monarchie, et fut le principal collaborateur de M. Steed en ce qui touchait au problème yougoslave.

2. Le Dalmate Supilo s'était fait connaître au public européen en intentant des poursuites, d'accord avec ses collègues du groupe serbo-croate à la Diète d'Agram, contre le Dr Friedjung et le rédacteur Ameros, de la *Reichspost*, qui avaient accusé son parti d'être à la solde de Belgrade. L'affaire se termina sans condamnation matérielle, mais avec une grave flétrissure morale pour

arrivé à Pétrograd vers fin mars, avait su petit à petit arracher à Sazonoff une bonne partie de la vérité. Il avertit télégraphiquement M. Pachitch, le Premier ministre serbe, le 26 mars, puis encore le 28 et le 30. Le 29, il envoya un long télégramme à Sir Edward Grey et, le 3 avril, écrivit à M. Delcassé qui était encore ministre des Affaires étrangères. Il télégraphia aussi le 3 avril au Dr Trumbitch, qui s'était échappé d'Autriche et se trouvait alors à Rome, que l'Istrie et la plus grande moitié de la Dalmatie étaient absolument perdues, et confirma cette information le 7 avril. Il insista pour que Trumbitch n'allât pas en Serbie consulter Pachitch, qui était déjà informé, mais vînt plutôt en toute hâte à Paris, et surtout à Londres, afin de faire appel à l'opinion publique et aux gouvernements français et britannique. Malgré cet avis, Trumbitch voulut aller en Serbie, faillit être pris par un contre-torpilleur autrichien dans la traversée de retour à travers l'Adriatique et ne parvint à Londres que le 10 mai, plus de quinze jours après la signature du traité.

Il est peu probable que des représentations, si instantes qu'elles eussent pu être, eussent détourné les hommes d'État français et britanniques de la signature du traité. Techniquement, les régions Slaves méridionales qu'ils se proposaient de remettre à l'Italie étaient des territoires ennemis, et ni Sir Edward Grey, ni M. Delcassé, n'étaient assez au courant de la question yougoslave pour comprendre quelle folie c'était que de céder aux exigences italiennes. Même à Pétrograd, où l'on eût pu s'attendre à ce que les représentations de Supilo eussent rencontré meilleur accueil, les Affaires étrangères ne témoignèrent de sollicitude que pour ce que l'on croyait être la population orthodoxe serbe de l'Adriatique; et l'on insista pour que certains districts, censés habités plutôt par des Serbes que par des Croates catholiques, ne fussent pas attribués à l'Italie. Dans la réalité, les districts ainsi épargnés étaient entièrement peuplés de Croates.

En arrivant à Paris, je découvris non seulement que les

Friedjung et Ambros. Au moment de la guerre, Supilo se trouvait en Suisse, et put dès lors s'attacher au triomphe des aspirations yougoslaves. Il mourut en septembre 1917.

renseignements de Supilo étaient exacts, mais encore que la conclusion du traité était connue de la Légation de Serbie et de quantité de réfugiés slaves. L'un d'eux, le Dr Hinkovitch, qui avait été le principal avocat de la défense dans le procès d'Agram, en 1909, fut en mesure de m'en donner les grandes lignes. Il ajouta que, d'après les clauses du traité, l'Italie était tenue de déclarer la guerre au bout d'un mois.

DELCASSÉ

Aussitôt que je connus cette nouvelle, je demandai un rendez-vous à M. Delcassé : il me reçut à 8 heures du matin le 1er mai. Je lui répétai ce que j'avais appris, protestant contre la folie que venaient de commettre les Gouvernements alliés. Je prédis — et ma prédiction se trouva rapidement confirmée — que le mouvement anti-habsbourgeois qui avait commencé de se dessiner parmi les Slaves du sud d'Autriche-Hongrie cesserait aussitôt que l'on connaîtrait chez eux la teneur du traité, comme cela ne saurait manquer à très brève échéance, et que les Habsbourg se trouveraient en mesure de s'ériger avec vraisemblance en défenseurs du territoire yougoslave contre l'ambition italienne. Je fis ressortir qu'au cas où les armées alliées ne remporteraient pas une victoire complète, il serait difficile de contester le bien-fondé d'une demande de l'Allemagne d'annexer la Belgique sous couleur de nécessité stratégique, puisque les Alliés auraient consenti à morceler le territoire yougoslave et austro-allemand afin de satisfaire aux prétendues nécessités stratégiques de l'Italie. J'insistai sur ce que la France, l'Angleterre et la Russie avaient par cela même accru la difficulté et le danger de la tâche de l'Italie en fournissant aux régiments yougoslaves de l'Autriche-Hongrie un puissant mobile de combattre vigoureusement l'Italie pour la défense de leur sol. Je dis en conclusion à M. Delcassé que mes amis et moi ne reculerions devant aucun effort pour réparer le mal que ne manquerait pas de faire ce traité, car il ne saurait y avoir de réelle victoire pour les Alliés, ni de paix durable, s'il n'était démoli.

A ma grande surprise, M. Delcassé m'écouta patiemment.

Il ne nia pas l'exactitude de mes renseignements et ne chercha pas davantage à réfuter mes arguments. Après un silence, il me répondit :

« Il se peut que nous nous soyons trompés, mais nous nous trouvions aux prises avec une situation terriblement compliquée : l'Italie a braqué sur nous un pistolet. Songez à ce que cela représente : dans un mois il y aura en ligne un million de baïonnettes italiennes et, peu après, 600 000 Roumains. Des renforts aussi importants valent un sacrifice. Mais, je vous le demande, y a-t-il jamais eu dans l'histoire du monde un moment où les décisions furent aussi angoissantes, et aussi lourdes les responsabilités des hommes d'État? »

L'entrée de la Roumanie dans la guerre était pour moi une nouveauté, et je demandai à M. Delcassé s'il en était certain.

« Oui, dit-il. L'Italie entrera dans la guerre avant la fin du mois, et la Roumanie en juin. Ceci, ajoute-t-il, devrait hâter la victoire des Alliés. »

Je n'ai jamais su sur quoi M. Delcassé fondait sa conviction que la Roumanie ferait la guerre en juin 1915 — elle ne s'y décida, en fait, qu'en août 1916. Mais je dus admettre que la tentation offerte aux hommes d'État alliés avait été forte, et qu'il leur eût fallu en savoir bien plus qu'ils n'en savaient pour résister à la pression italienne.

LA DÉCLARATION DE CORFOU

Au cours de l'hiver 1916-17, il y eut dans le Comité yougoslave de sérieux désaccords[1]. Ce Comité avait d'ailleurs beaucoup moins d'action que le Comité National tchécoslovaque ayant à sa tête Masaryk, Bénès et Stefanik. Supilo l'avait quitté, et Trumbitch, son président, était à tel point découragé que, lorsque je le vis à Marseille en janvier 1917, il parlait d'émigrer en Amérique du Sud et de gagner sa vie comme conducteur de taxi à Buenos-Ayres. Ni le Gouvernement serbe, exilé à Corfou, ni surtout Pachitch, le Premier ministre, n'étaient disposés à accepter le programme yougo-

1. M. Stud avait puissamment contribué à la création de ce Comité, chargé d'étudier toutes les mesures pouvant favoriser la formation du nouvel État.

slave d'union nationale à base fédérale avec entière égalité politique et civile pour les Serbes, les Croates et les Slovènes. Le Prince régent Alexandre, avec qui Seton-Watson et moi avions fréquemment discuté cette question, était infiniment plus pénétrant et de vues plus larges, mais il n'était pas libre d'agir à son gré, et Pachitch s'efforçait de circonscrire son activité. Force fut cependant au vieil homme d'État de s'incliner devant les nécessités de l'heure et il invita Trumbitch, en mai 1917, à venir à Corfou. Apprenant cette invitation, Seton-Watson et moi insistâmes auprès de Trumbitch pour qu'il vînt à Londres conférer avec nous et Supilo. Il vint en effet, et se mit d'accord avec nous sur les grandes lignes d'une déclaration éventuelle de politique yougoslave qui pût être agréée du Gouvernement serbe : aussitôt après son départ, Supilo télégraphia un exposé détaillé de son point de vue personnel à Pachitch afin de renforcer la position de Trumbitch. Le résultat fut la fameuse « Déclaration de Corfou » de juillet 1917, par laquelle Pachitch et Trumbitch, en qualité de « représentants autorisés des Serbes, Croates et Slovènes », reconnaissaient le désir de leurs peuples « de se constituer en un État national indépendant qui prendrait le nom de Royaume des Serbes, Croates et Slovènes »; stipulaient l'unification du drapeau et de la couronne du Royaume tout en se réservant le droit d'user de leurs drapeaux et emblèmes particuliers; assuraient la libre profession des religions orthodoxe, catholique et musulmane; déclaraient que l'Adriatique devait être « mer libre et ouverte », et que « le Royaume comprendrait tout le territoire habité de façon compacte par nos peuples et ne pourrait être mutilé sans porter atteinte aux intérêts vitaux de la communauté. Notre Nation ne demande rien qui appartienne à d'autres mais uniquement son bien propre. Elle désire la liberté et l'unité ».

Trois semaines plus tard, le ministre italien des Affaires étrangères, Sonnino, et le Premier ministre serbe, Pachitch, vinrent à Londres et prirent place sur l'estrade à une réunion publique où M. Lloyd George définit les buts de guerre britanniques. Pachitch ne fut pas le moins applaudi des trois hommes d'État, et Sonnino, prononçant un discours d'où la

politique était exclue, ne put manquer de constater la force de l'appui apporté par l'élément populaire britannique à la cause yougoslave. Si le public avait été au courant des promesses inconsidérées faites en avril à l'Italie par M. Lloyd George à la conférence de Saint-Jean de Maurienne, où fut confirmé le traité de Londres, et où fut promise à l'Italie une sphère d'influence en Asie Mineure, Sonnino eût peut-être reçu un accueil moins chaleureux. Je lui expliquai une fois de plus, au cours de longues conversations, les principaux points de la question yougoslave, et lui démontrai qu'il serait de l'intérêt de l'Italie de travailler à sa solution sur la base d'une entente italo-slave.

Quoique alarmé du progrès des sympathies en faveur de l'Autriche dans les milieux officiels britanniques, Sonnino repoussa mes arguments et insista sur ce qu'il lui fallait à tout prix s'accrocher à son traité de Londres. Il admit cependant la nécessité de transformer Trieste en port libre, pour la raison singulière et d'ailleurs erronée, que « tout le courant du commerce de l'Europe centrale vers le sud et l'est s'écoulait par Trieste. » Lorsque je réfutai cet argument, il m'avoua qu'il tirait ses renseignements en majeure partie de Juifs italianisés de Trieste et qu'il n'avait tenu aucun compte de l'intention stratégique qui avait fait construire le chemin de fer germanique de Salzburg à Trieste à travers les montagnes du Tauern. J'eus en tous points l'impression que ses renseignements étaient à la fois incomplets et imbus de parti pris.

L'EFFET DE CAPORETTO

La déclaration de Corfou avait ému l'Italie, qui l'interpréta fort justement comme l'énoncé de la politique des Slaves du Sud contre le traité de Londres, et aussi, mais à tort, comme une preuve de l'hostilité yougoslave à l'égard de l'Italie. Son but réel était de créer une charte précise de l'unité yougoslave et de rassembler les aspirations des Serbes de Serbie à celles des Serbes, Croates et Slovènes d'Autriche-Hongrie et du Monténégro en une déclaration uniforme. La phrase : « Le Royaume englobera tous les territoires habités de façon compacte par nos peuples » devait laisser la porte ouverte à des négociations

et à un accord avec l'Italie au sujet des territoires mixtes en Istrie et autour de Trieste habités par des Slaves et des Italiens dans des proportions diverses. Cette intention fut bien comprise par nombre d'écrivains italiens libéraux qui s'étaient rendu compte combien le Traité de Londres avait été, et devait encore être, nuisible aux intérêts et à la sécurité de l'Italie elle-même. Avant même le désastre de Caporetto, un mouvement vers un accord avec les Slaves du Sud s'était dessiné parmi des Italiens éclairés, et avait progressé malgré la violente opposition de la presse italienne officielle et nationaliste. Mais le mouvement ne se généralisa qu'après que Caporetto eut éclairé Yougoslaves et Italiens sur l'intime corrélation de leurs intérêts politiques.

Dans la soirée du vendredi 26 octobre 1917, lorsque parvinrent à Londres les premiers rapports détaillés du désastre, Trumbitch vint me voir absolument consterné.

« Si l'Italie est écrasée, nous le sommes aussi », dit-il et, avec des larmes dans les yeux, il déplora le malheur italien de l'air d'un homme dont les espoirs les plus chers se trouvent anéantis. Quelques membres du Comité yougoslave de Londres et quelques Italiens se rencontrèrent par hasard chez moi dans la suite et trouvèrent un lien de sympathie dans leur commune angoisse. De ce contact entre Italiens raisonnables et Yougoslaves, surgit l'idée de la rédaction d'un projet d'accord italo-yougoslave qui pût servir de base à de futures négociations officielles — malheureusement, Supilo, qui eût pleuré le désastre de Caporetto aussi sincèrement que Trumbitch et se fût employé avec autant d'énergie à créer un accord, était mort au mois de septembre. Des Italiens distingués et des représentants du Comité yougoslave se rencontrèrent donc à titre privé chez moi les 14 et 18 décembre 1917, et, au cours de deux longues séances, élaborèrent les grandes lignes d'une entente possible.

Faisant fonctions de Président de la Société serbe de Grande-Bretagne depuis la mort de lord Cromer, je présidai ces débats où la société était encore représentée par Sir Arthur Evans. Seton-Watson, soumis à la discipline militaire, y assista en qualité d' « expert ». Les Italiens étaient le général Mola, attaché militaire à Londres, et son second, le capitaine Vicino

Pallavicino, le major Filippo de Filippi, chef du Bureau de propagande italienne à Londres, et M. Guglielmo Emanuel, correspondant à Londres du grand journal le *Corriere della Sera* de Milan. Les Slaves du Sud étaient Trumbitch, en sa qualité de croate de Spalato, en Dalmatie; Gazzari, croate de Sebenico en Dalmatie; Gregorin, Slovène de Trieste, ancien membre de la Diète locale; Mestrovitch, le grand sculpteur, Croate dalmate; Trinaestitch, Croate d'Istrie, et Banjamin, Serbe d'Agram.

UN DÉBAT HISTORIQUE

Étant donné la réelle importance de cette séance, et les rapports dénaturés auxquels elle donna lieu par la suite, il n'est pas inutile de faire le récit de ce qui s'y passa.

J'ouvris la séance en disant que la situation critique des Alliés faisait un devoir à chacun de se donner tout entier à l'œuvre commune. L'heure n'était pas aux susceptibilités ni aux prétentions excessives, car la défaite des Alliés signifierait la faillite de tous engagements antérieurs. En une telle occurrence l'Italie ne pourrait espérer réaliser même le minimum de ses aspirations nationales, pas plus que les Slaves du Sud ne pourraient atteindre à l'unité, sauf sous forme d'une complète servitude à l'Autriche-Hongrie et à l'Allemagne. Il devait donc être possible de trouver un moyen terme entre la base officielle de la politique italienne (traité de Londres d'avril 1915) et celle de la politique yougoslave (déclaration de Corfou). Les Italiens ne devaient pas oublier que le traité de Londres leur avait déjà nui en donnant aux Yougoslaves d'Autriche-Hongrie l'impression que la guerre contre l'Italie était une guerre de défense du territoire slave, tandis que la déclaration de Corfou avait été favorable à l'Italie en ce sens qu'elle avait stimulé un mouvement en faveur de l'unité parmi les troupes yougoslaves enrôlées dans les armées austro-hongroises et, par conséquent, fait renaître parmi elles le désir d'abandonner la cause des Habsbourg. Ce mouvement avait été à la vérité l'une des raisons qui incitèrent les Allemands à assumer le commandement des armées austro-hongroises sur le front italien et à pousser l'offensive de Capo-

retto pendant que l'on pouvait encore compter sur ces éléments slaves. On pourrait orienter ce mouvement définitivement contre l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne, si l'Italie, la Serbie et le Comité yougoslave pouvaient se mettre d'accord sur une déclaration politique de nature à rassurer les Slaves du Sud d'Autriche-Hongrie sur les intentions des Alliés. Le « front intérieur » de la Double Monarchie pourrait, par ce moyen, se trouver brisé et la déconfiture de l'Allemagne précipitée. Une déclaration de ce genre ne saurait, bien entendu, être fondée que sur les principes de nationalité et de sécurité pour les principaux peuples riverains de l'Adriatique. C'était dans l'espoir de trouver une base propre à une déclaration de ce genre que j'avais réuni des Italiens et des Slaves du sud pour conférer.

Le général Mola, attaché militaire italien, déclara que sa présence ne devait en rien être considérée comme engageant l'Ambassade ni le Gouvernement italien. Il était venu pour son compte personnel en sa qualité d'Italien portant un profond intérêt au problème de la sécurité de l'Adriatique et à l'établissement, par une victoire alliée, de conditions de paix durable en Europe. A son avis, le traité de Londres n'était nullement inspiré par un sentiment d'hostilité à l'égard des Slaves du Sud. Ses auteurs s'étaient trouvés en face d'une situation de fait et ne cherchaient nullement à entraver une situation morale créée par les aspirations à l'unité des Yougoslaves. Lorsqu'il s'était agi, en 1915, d'envisager la défense de la situation de l'Italie dans l'Adriatique, on craignait surtout que la Russie ne voulût s'attribuer le contrôle du monde slave tout entier — mais les événements qui s'étaient produits depuis la révolution en Russie avaient éliminé ce facteur. L'Italie pouvait donc envisager le problème de l'Adriatique sous un autre angle. L'entrée en guerre des États-Unis et la proclamation par le Président Wilson du principe des nationalités et du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes avaient également beaucoup contribué à changer la face des choses, aussi les Italiens patriotes se trouvaient-ils plus libres pour traiter la question de l'Adriatique dans toute son ampleur, et pour examiner si les intérêts matériels et moraux de l'Italie ne pourraient pas être amenés à s'harmo-

niser avec ceux de la Serbie et des Yougoslaves. Il paraissait cependant essentiel, d'après Mola, que l'Italie ne fût pas le seul pays allié à reviser ses buts de guerre : un remaniement général s'imposait, et non pas uniquement la renonciation d'un allié seul.

Trumbitch insista également sur ce que ses amis et lui étaient présents à titre purement privé et non comme délégués du Comité yougoslave. Il reconnaissait hautement la valeur d'un amical échange de vues ainsi que l'avantage qu'il y avait à établir des relations personnelles avec des Italiens influents. Il admettait volontiers la force de l'argument du général Mola et voulait bien accorder qu'en rédigeant le traité de Londres, l'Italie n'était pas nécessairement animée de sentiments hostiles à l'égard des Slaves du sud. Cependant, le traité de Londres existait encore, et aucune entente ne pouvait s'établir sur un pareil fondement. La déclaration de Corfou, à laquelle la Serbie avait, en la communiquant aux Puissances alliés, donné une portée internationale comme étant la définition officielle des buts de guerre serbes, exprimait le point de vue des Slaves du sud. Néanmoins, le traité de Londres constituait un accord international tandis que la déclaration de Corfou se trouvait n'être, pour l'instant, qu'un geste politique unilatéral, dont la valeur résidait dans le fait qu'il était le programme de la nation yougoslave tout entière. Son principe fondamental était la fusion des Serbes, Croates et Slovènes en un seul État sur la base d'une absolue égalité politique et religieuse. Il serait donc indispensable, pour arriver à une entente avec l'Italie sur ces données, de mettre de côté le Traité de Londres.

Sir Arthur Evans fit ressortir que ce traité sous-entendait que la monarchie austro-hongroise survivrait à la guerre, tandis que l'indispensable libération des peuples qui lui étaient inféodés entraînerait fatalement son démembrement. Le traité de Londres avait par conséquent perdu sa raison d'être.

Le général Mola répondit fort à propos que les autres signataires du traité de Londres étaient au même titre que l'Italie responsables de ces clauses. Il conviendrait donc, pour l'élaboration d'un accord italo-yougoslave, de ne s'attacher, au début, qu'à des principes généraux sans entrer dans trop de

détails territoriaux; il serait nécessaire, dès l'abord, de reconnaître l'existence de ce qu'il appellerait des « zones grises ». pour les distinguer des régions nettement italiennes ou yougoslaves. Par la suite, la délimitation de ces zones exigerait de part et d'autre une étude approfondie, une entière bonne volonté, et, au besoin, les bons offices d'un tiers. L'Italie n'a aucun désir de conquête mais elle ne peut négliger sa sécurité stratégique : c'est là un point sur lequel il lui fallait tout particulièrement insister. Force lui avait été, pour atteindre à son unité nationale, de s'avancer pas à pas et de consentir des sacrifices considérables de territoire. Il priait donc les Slaves du sud de ne pas commencer par se montrer intransigeants, mais d'examiner s'il n'était pas préférable de s'assurer tout de suite ce qu'il serait pratiquement possible d'obtenir en laissant à l'avenir de soin de parachever le reste.

Je répondis à ces suggestions que la profonde animosité qui avait surgi entre l'Italie et la France après la guerre de 1859 et la cession de la Savoie et de Nice, démontrait combien pourrait être dangereux le processus préconisé par le général Mola. Un accord entre l'Italie et les Yougoslaves n'aurait que peu de valeur, s'il laissait en suspens des questions brûlantes susceptibles notamment de laisser le champ libre aux influences allemandes. Il ne s'agissait pas seulement de délimiter entre Italiens et Slaves les territoires de l'Adriatique, mais bien d'établir entre eux une alliance économique, politique, voire militaire, de nature à consolider l'influence de l'Italie et de sa civilisation sur les côtes orientales de l'Adriatique et même au delà, car, les Yougoslaves ayant nécessairement besoin d'une autre « culture » que la leur, il leur fallait inévitablement choisir entre la culture italienne et la culture allemande. Il était de l'intérêt de l'Italie que leur choix ne fût pas orienté du côté de l'Allemagne mais qu'au contraire l'usage de l'italien, déjà répandu parmi les Slaves de Dalmatie, s'étendît à tous les Yougoslaves.

Un doute ayant été émis quant à l'unanimité des aspirations vers l'unité parmi les Yougoslaves Austro-Hongrois, tous les associés de Trumbitch corroborèrent ses déclarations et M. Grégorin fit particulièrement ressortir que les Slovènes ne pouvaient trouver que dans une union avec les Serbes et

les Croates la force de protection contre l'entreprise de germanisation à laquelle les avait soumis l'Autriche dans le but de préparer le terrain à la domination allemande sur Trieste et l'Adriatique. Après lui Trumbitch réfuta la suggestion faite par le général Mola que l'unité yougoslave pourrait s'accomplir graduellement. Ce ne pouvait être, pour les Yougoslaves, que maintenant ou jamais. Si une partie considérable du territoire des Slaves du Sud restait acquise à l'Autriche-Hongrie, cela signifierait que la Monarchie des Habsbourg continuerait à exister et deviendrait, sous l'égide allemande, un agent plus actif que jamais du germanisme : or, le retour d'une catastrophe pareille à la guerre actuelle ne saurait être ni entrevu, ni souhaité. Il importait que les Slaves du sud s'en tinssent fermement à leur programme de complète unité et de délivrance qui était celui de toutes les races assujetties à l'Autriche-Hongrie : Tchèques et Slovaques, Italiens, Roumains et Polonais, aussi bien que Yougoslaves. Ce programme était essentiel et s'harmonisait, à son avis, avec les intérêts vrais de l'Italie. Ses compatriotes et lui ne désiraient pas seulement une entente mais des rapports d'alliance intime et de fraternité avec les Italiens : ils ne pouvaient cependant acheter une telle alliance au prix d'un sacrifice de régions qui ne tarderaient pas à devenir des centres d'irrédentisme yougoslave et entraveraient toute coopération et toute cordialité.

UNE PASSE D'ARMES

Lorsque fut repris ce débat le 18 décembre, le général Mola renouvela son appel aux Slaves du Sud pour leur demander de ne pas faire de la condition « maintenant ou jamais » leur mot d'ordre absolu. Certes, il était d'avis que la réalisation du principe des nationalités pourrait fort bien devenir le but de guerre de l'Italie, comme celui de la Serbie et des Yougoslaves, mais il ne pouvait s'empêcher d'insister sur l'importance des « zones grises ». Toute décision de détail relèverait des gouvernements alliés après la victoire et pouvait dépendre de la nature même de la victoire. Trumbitch répartit avec vivacité que la situation telle qu'elle existait entre les Slaves

du sud et l'Italie n'était pas une page blanche, mais constituait deux ordres de faits divergents, voire même incompatibles — le Traité de Londres et la Déclaration de Corfou. Le premier stipulait la mutilation du territoire yougoslave, le dernier proclamait son intégrité. Il était indispensable de savoir si le gouvernement italien maintenait ses prétentions. Dans l'affirmative, il y avait peu de chances d'arriver à une entente italo-yougoslave. Le gouvernement italien ne se trouvait plus seulement en présence d'une situation morale non reconnue sous forme des aspirations yougoslaves vers l'unité nationale, mais d'une politique unitaire solennellement déclarée et acceptée par un gouvernement allié, celui de la Serbie. Les Slaves du sud s'appuyaient sur cette politique, et ne sauraient l'abandonner sans trahir les peuples qu'ils représentaient.

Le ton aussi bien que la substance des paroles de Trumbitch provoquèrent une vive émotion. Avant qu'aucun Italien pût répondre, je m'empressai de dire que la situation ne se cristallisait pas, en réalité, de façon aussi précise que semblait le croire Trumbitch. D'une part il se pouvait que le baron Sonnino eût lui-même quelque peu évolué au cours de la guerre, et qu'il ne prétendît plus s'en tenir immuablement au traité de Londres. Les hommes d'État anglais et français avaient de leur côté appris beaucoup de choses, et les principes proclamés par le Président Wilson rendaient peu probable la stricte application du traité. D'autre part, la situation définie par la déclaration de Corfou n'avait pas été atteinte en un jour; la Serbie s'était, à l'origine, plutôt tournée vers la Macédoine que vers la Croatie, la Dalmatie et la Slovénie. Lorsque, pressée par les Alliés de faire des concessions en Macédoine afin de faciliter un accord entre eux et la Bulgarie, la Serbie avait réclamé des « compensations », en l'espèce la Bosnie-Herzégovine et un débouché sur l'Adriatique, la Russie avait, elle aussi, parlé de « compensations », et s'était, sous l'influence du Saint Synode, montrée opposée au principe d'une unité yougoslave basée sur une complète égalité religieuse, de crainte que l'orthodoxie serbe ne se trouvât contaminée par le catholicisme croate. Les milieux militaires serbes considéraient les territoires yougoslaves d'Autriche-Hongrie comme une sorte de

Macédoine, bons pour être annexés à la Serbie et placés sous leur régime militaire. Supilo et d'ailleurs les Croates, les Serbes et Slovènes avaient vivement protesté contre cette conception. Ce qu'ils désiraient c'était l'unification, non pas l'annexion.

La conception intégrale d'unité des Slaves méridionaux énoncée dans la déclaration de Corfou ne fut — quoique dès longtemps envisagée par les Serbes clairvoyants et particulièrement par le Prince régent Alexandre — adoptée officiellement par le gouvernement serbe qu'après l'effondrement de la Russie.

En fait, la déclaration qui proclamait la complète égalité politique et religieuse pour les Serbes, Croates et Slovènes, et stipulait que le nouveau royaume comprendrait tout le territoire « habité de façon compacte » par les peuples slaves méridionaux, laissait la porte ouverte à un accord avec l'Italie, étant donné que les « zones grises » préconisées par le général Mola étaient précisément celles que visaient les légitimes aspirations nationales de l'Italie. Une fois les principes de nationalité, d'unité yougoslave et de sécurité dans l'Adriatique reconnus de part et d'autre par l'Italie, la Serbie et les Yougoslaves, les fondements d'un accord durable seraient établis.

S'appuyant sur ses études historiques de la région à l'est de l'Adriatique, Sir Arthur Evans fit observer que la possession de la côte orientale n'avait jamais valu à aucune Puissance une garantie stratégique proportionnée à l'effort déployé pour l'obtenir — la Dalmatie ne pourrait jamais être longtemps tenue par une Puissance maritime quelconque contre un état contrôlant l'*Hinterland*. Les Romains avaient occupé la côte, mais n'avaient rien pu en faire avant d'avoir également mis la main sur la Pannonie et l'Illyrie. Quoiqu'en possession de la côte, les Vénitiens n'avaient jamais été en sécurité contre les peuples du *Hinterland*. La conquête turque s'était faite en partant de là, et non pas de la mer. Si l'Adriatique devait être protégée contre la maîtrise germanique, elle ne pouvait l'être que par les efforts conjugués des Italiens et des yougoslaves. Seul, ni l'un ni l'autre peuple ne serait assez fort pour la défendre.

Le général Mola acquiesça en principe à ces arguments stratégiques, mais il insista à nouveau pour que fût faite une revision générale des buts de guerre alliés et que l'Italie ne fût pas seule à consentir des sacrifices. Son opinion militaire personnelle était qu'il serait peu sage que l'Italie s'entêtât à occuper des parties de la côte dalmate dont elle serait par la suite séparée territorialement. L'époque des colonies en Europe était passée, et s'il arrivait que l'Italie possédât une partie de la Dalmatie, ce ne saurait être qu'une colonie dépendante des communications maritimes. Il faudrait, à son avis, une continuité territoriale entre le continent italien et ses possessions sur la côte orientale de l'Adriatique.

Trumbitch se déclara d'accord avec le général Mola en ce qui concernait la Dalmatie. L'occupation d'une partie quelconque de la Dalmatie par l'Italie équivaudrait, tout bonnement, à la séparer du *Hinterland* et à la laisser s'étioler. Si l'on y faisait un plébiscite sur la question « Italie ou Yougoslavie », nombreux, parmi les 18 000 habitants de langue italienne en Dalmatie, seraient ceux qui uniraient leurs votes à ceux des 600 000 Slaves dalmates en faveur de la Yougoslavie, car la Dalmatie ne pouvait vivre et prospérer que par le maintien de ses rapports avec son *Hinterland*. La pierre d'achoppement de la question était non pas en Dalmatie mais en Istrie et autour de Trieste. Sauf dans les villes de la côte, l'Istrie était en majeure partie slave, de même que l'était, au nord, tout le *Hinterland* de Trieste jusqu'à la frontière de la Carinthie. Aucun Slave méridional ne pouvait admettre, même en principe, l'annexion de ces territoires par l'Italie : il serait d'emblée désavoué par les populations elles-mêmes.

Le général Mola donna, avant même que Trumbitch eût fini de parler, des signes manifestes d'impatience. Puis il demanda la permission de s'exprimer « avec une certaine véhémence ». Si un accord avec les Yougoslaves devait être payé de l'abandon des aspirations nationales italiennes à l'égard de Trieste, de Pola et de l'Istrie, pour lesquelles le peuple italien était entré en guerre, l'accord était impossible. Il était inconcevable que l'on demandât à l'Italie de consentir

de tels sacrifices. Il fallait qu'il y eût réciprocité. Il avait, en parlant de la Dalmatie, exprimé ses vues personnelles et même admis la possibilité d'un sacrifice qui paraîtrait lourd à un grand nombre d'Italiens. Mais, à moins que ce sacrifice soit considéré comme tel par les Yougoslaves et qu'eux-mêmes soient disposés à en faire d'autres de leur côté, il serait impossible de trouver des bases pour un accord.

Nous atteignions là le point critique du débat. Une réponse acerbe de Trumbitch et c'était la rupture. Je m'étais, au cours de la discussion, rendu compte d'une complication que je n'avais pas prévue — l'énorme écart existant entre le sens des termes employés par les Italiens et les Slaves. Nous discutions tous en italien, langue que Trumbitch parlait aussi couramment que Mola. Mais là où celui-ci exprimait sa conception italienne des choses, Trumbitch, inconsciemment, adoptait une conception autrichienne. En effet la plupart des controverses en Autriche s'agitaient autour de points de « droit » historique; chaque partie intéressée avait coutume d'affirmer comme intangibles, dès l'abord, les plus excessives prétentions historico-juridiques, et l'accord, si tant est que l'on y parvînt, ne s'obtenait qu'à la suite de longs marchandages et l'élaboration de quelque nouvelle formule juridique.

Trumbitch usait ainsi d'un vocabulaire juridique et politique incompréhensible aux Italiens; et quoique mon expérience de l'Autriche me l'eût rendu aussi familier que le vocabulaire politique italien que j'avais appris en Italie, je me rendis compte que toute tentative en vue de faire comprendre aux Italiens les conceptions des Yougoslaves d'Autriche, ou vice versa, entraînerait d'interminables dissertations et n'amènerait vraisemblablement aucun résultat pratique.

Je suggérai donc que Mola à son tour n'avait pas saisi le véritable sens des réserves de Trumbitch, qui tendaient à dire que les Slaves du sud ne voudraient ni ne pourraient abandonner en principe le maximum de leurs revendications ethnographiques que s'ils étaient assurés qu'une pareille renonciation ne les mettrait pas dans une fausse situation : cependant, il importait avant tout pour l'instant

d'être pratique. Les partisans anglais de la cause yougoslave et d'un accord avec l'Italie, n'avaient pas à s'occuper du maximum des exigences de l'une ou l'autre partie, mais de la possibilité de trouver un terrain d'entente. Jamais ils n'avaient contesté les droits de l'Italie sur Pola, sur la côte occidentale de l'Istrie, ni sur Trieste et le littoral environnant, et je ne croyais pas que les Yougoslaves eux-mêmes songeassent sérieusement à les contester. Ce qu'il s'agissait d'établir c'était quelle étendue de l'Istrie et du Hinterland triestin serait nécessaire pour donner aux nouvelles possessions italiennes une équitable frontière politique et géographique. Ce point ne pouvait être réglé à la légère, mais il ne devait, à mon avis, y avoir aucune difficulté à assurer une continuité territoriale entre une Pola et une Trieste italiennes et les frontières italiennes d'avant-guerre. L'idée que les aspirations des Slaves du sud pussent s'étendre à un territoire italien comme Udine, était absurde.

Et cependant, de quelque façon que pussent ultérieurement être déterminées les frontières, un grand nombre de Yougoslaves demeureraient inévitablement sur territoire italien, de même que nombre d'Italiens se trouveraient, en Dalmatie et à Fiume, sous l'autorité yougoslave : il importait que des mesures spéciales fussent prises en faveur de ces populations, et que les minorités détachées fussent protégées. Mais toute la question de l'accord italo-yougoslave pourrait devenir insoluble s'il n'était abordé du point de vue de l'intérêt réciproque des deux parties à la défense de l'Adriatique.

Seton-Watson corrobora cet exposé avec rigueur, puis le débat se poursuivit avec plus de calme. Trumbitch expliqua qu'en parlant de Trieste et de Pola, son intention avait été de ne pas admettre, même dans un échange de vues privé, l'idée qu'au moyen d'une « zone grise » toute l'Istrie et tout le *Hinterland* de Trieste fussent revendiqués par l'Italie. Ni lui, ni ses amis ne sauraient accepter une aussi lourde responsabilité. Après que j'eus insisté pour que Trieste et Fiume fussent ports libres afin de donner un débouché aux peuples intérieurs de l'Europe Centrale, et après que Gregorin et Trinaestitch eurent défini la situation des Slovènes et

des Slaves d'Istrie, le général Mola résuma ainsi le débat :

Unis par leur lutte contre l'Autriche-Hongrie, l'Italie et les Slaves du sud devraient se baser sur le principe des nationalités.

Lors d'un accord italo-yougoslave, les revendications italiennes de possessions territoriales en Dalmatie seraient susceptibles d'être modifiées, moyennant des mesures à prendre pour la protection des minorités italiennes.

Il importerait de prendre en considération, dans les « zones grises », outre le principe des nationalités, de puissants facteurs économiques et stratégiques; et, dans tout accord, les minorités devraient être respectées par les parties intéressées.

Trumbitch ajouta qu'il ne fallait pas perdre de vue le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

A la suite de quoi le général Mola déclara que, vu le point de conciliation qu'on avait atteint, il était disposé à abandonner sa qualité privée et à faire à l'Ambassadeur d'Italie un rapport sur ces débats.

Trumbitch accepta d'en faire autant de son côté auprès du Comité yougoslave et, lorsqu'il se serait assuré de son assentiment, de rédiger, avec le Ministre serbe à Londres, un mémoire pour le Foreign Office.

LA CONTROVERSE DES BUTS DE GUERRE

L'affaire ainsi amorcée, les événements se succédèrent rapidement. Le Général Mola fit son rapport, Trumbitch mit le Comité yougoslave au courant, M. Emanuel communiqua au propriétaire et rédacteur en chef du *Corriere della Sera* un résumé de la discussion que je remis de mon côté au Foreign Office et à la Société serbe. Le général Mola avait, en assistant à la réunion et en parlant comme il l'avait fait, montré un rare courage, car il s'exposait, en pleine connaissance de cause, à la rancune des nationalistes italiens, qui ne tarirent pas en basses calomnies à son adresse. Je ne tardai pas à recevoir aussi ma part d'injures et fus secrètement dénoncé par un nationaliste italien comme ayant accueilli « avec une joie manifeste la défaite italienne à Caporetto ».

Malgré tout, les choses progressèrent, grâce, en partie, à certaines circonstances favorables. Les Allemands et les Autrichiens avaient commencé à négocier la paix à Brest-Litowsk avec les bolchévistes russes; Mr. Lloyd George prononça, le 5 janvier 1918, un discours sur les buts de guerre britanniques, après avoir informé de son intention M. Asquith, Sir Edward Grey et le parti travailliste; et le Président Wilson publia, le 8 janvier, son fameux message au Congrès sur les « Quatorze Points ». Dès le début de février un comité influent représentant les deux Chambres du Parlement italien fut formé à Rome afin de favoriser un accord avec les Yougoslaves; ce comité envoya bientôt à Londres un parlementaire distingué, le Dr Andréa Torre, pour négocier avec Trumbitch une formule précise. Dans l'intervalle, le discours de Lloyd George sur les « buts de guerre » avait, ainsi que le message du Président Wilson, donné lieu à une controverse avec le comte Hertling, Chancelier allemand, et le comte Czernin, ministre austro-hongrois des Affaires étrangères. Agissant sous l'influence des tendances favorables à l'Autriche prévalant en Angleterre, Mr. Lloyd George avait déclaré, le 5 janvier : « La désagrégation de l'Autriche-Hongrie ne fait pas partie de nos buts de guerre officiels », mais il avait également dit : « Un gouvernement consenti par les gouvernés doit, après cette guerre, constituer la base de tout règlement territorial ». Il faisait entrevoir par là une Pologne indépendante ainsi que la restauration de la Belgique et du Monténégro. En ce qui concernait l'Italie, il reconnaissait « les légitimes aspirations des Italiens à l'union avec ceux de leur race et de leur langue », et promettait que l'on ferait droit aux aspirations des « hommes de langue et de sang roumains ».

Une heure après avoir prononcé ce discours et avant que le texte en pût être obtenu, Mr Lloyd George m'envoya chercher.

« Il ne m'a pas été possible, pour l'Autriche, d'être aussi affirmatif que vous l'auriez souhaité, me dit-il, mais vous constaterez que mon discours va assez loin. Pour des raisons tactiques il est important qu'il ne rencontre pas d'opposition dans la presse. Il contient pas mal de tactique et même un peu de bolchevisme, mais je crois que dans l'ensem-

ble vous jugerez qu'il vaut quelque chose et j'espère que le *Times* l'appréciera. »

Je ne pouvais engager le *Times* par anticipation, et fis des réserves expresses sur les passages touchant l'Autriche-Hongrie. Je l'assurai cependant que je ne pensais pas que le journal trouvât à redire à l'ensemble du discours, quoiqu'il pût réserver son jugement sur certains détails.

Lorsque j'en pris connaissance, certains passages m'en parurent incompréhensibles. Parler du seul droit des Italiens « à l'union avec ceux de leur race et de leur langue », c'était nier par prétérition la validité du Traité de Londres, lequel proposait d'attribuer à l'Italie un nombre considérable de Slaves du Sud qui ne se réclamaient certainement ni de sa race ni de sa langue. Déclarer, par ailleurs, que le démembrement de l'Autriche-Hongrie ne faisait pas partie des buts de guerre officiels de la Grande-Bretagne, et que le Gouvernement fondé sur le consentement des gouvernés devait constituer la base de tout règlement territorial, était purement un non-sens. J'en conclus par déduction que le discours avait été inspiré par des influences du genre de celles qui avaient provoqué l'envoi du général Smuts en Suisse en vue d'une rencontre avec le comte Albert Mensdorff.

Trois jours plus tard paraissaient les « Quatorze Points » du président Wilson, s'exprimant comme suit sur l'Autriche-Hongrie et l'Italie :

IX. — Un réajustement des frontières italiennes devra être effectué selon des lignes de démarcation nettement nationales.

X. — Il conviendra d'accorder aux peuples d'Autriche-Hongrie, auxquels nous voulons voir assurer leur place parmi les nations, les facilités les plus entières de développement autonome.

Rien d'étonnant à ce que les énoncés de M. Lloyd George et du Président eussent provoqué des inquiétudes en Italie. Lorsque le nouveau premier ministre, M. Orlando, vint à Londres vers la fin de janvier, je le vis fort perplexe quant à leur signification. Il avait eu vent du débat entre Italiens et Yougoslaves, qui avait eu lieu chez moi en décembre et était désireux de discuter la situation. Avant de le faire, je lui fis promettre que l'initiative du général Mola resterait secrète et qu'il ne serait pas sacrifié aux rancunes des natio-

nalistes italiens. M. Orlando me le promit, « sur sa parole d'honneur de Sicilien ». Comme il insistait pour avoir ma pensée la plus intime, je lui dis que l'Italie avait, à cette heure, une occasion de gagner une indépendance dont elle n'avait encore jamais joui depuis la conquête de son unité par l'occupation de Rome en 1870. Elle s'était en effet trouvée, jusqu'en 1875, sous la menace directe d'une tentative française pour restaurer le pouvoir temporel du pape. De 1875 à 1882, elle avait balancé entre la France et l'Allemagne, et Bismarck l'avait tenue sous sa férule en encourageant la France à s'emparer de la Tunisie et en menaçant d'épouser à son tour la cause pontificale. C'est ainsi qu'elle avait été entraînée dans la Triplice : mais elle avait ensuite éprouvé, de 1882 à 1898, les inconvénients du ressentiment de la France. Malgré tous ses efforts, elle n'avait pu échapper à la tutelle allemande qu'après avoir répudié la Triple Alliance et être entrée dans la guerre en 1915. Même à ce moment-là elle avait peu sagement cherché sa sécurité en extorquant aux Alliés des conditions qui lui étaient nuisibles à elle-même. La seule politique susceptible à la fois de lui assurer sa sécurité et une place honorable en Europe serait d'adopter franchement la cause des peuples assujettis aux Habsbourg et de se faire leur champion et leur avocat à la Conférence de la Paix. Elle pourrait de la sorte étendre son influence morale et politique à travers toute la région danubienne et s'assurer l'amitié de la Yougoslavie, de la Roumanie et de la Tchécoslovaquie, qui la considéreraient par la suite comme leur guide et leur protectrice. Elle n'aurait alors plus à craindre l'hostilité d'aucune grande Puissance, et aurait établi ses droits à la gratitude des peuples alliés pour avoir contribué au renversement de l'Autriche et, en conséquence, à la défaite de l'Allemagne. Mais le préliminaire essentiel à une telle politique devait être un accord et une coopération sincère avec les Slaves du sud et les Tchécoslovaques.

M. Orlando accepta, comme premier pas dans cette direction, de recevoir Trumbitch que je lui présentai : ils me prièrent tous deux d'être présent à leur entretien. Trumbitch exposa son cas avec habileté et montra une si juste percep-

tion du point de vue italien qu'il convainquit le ministre que, quoi que pussent vouloir les Slaves du sud, leur chef était en tous cas un homme d'État raisonnable. A l'issue de leur conversation, M. Orlando invita Trumbitch à venir à Rome; toutefois, craignant l'opposition de Sonnino, il suggéra qu'en ma qualité de vieil ami j'écrivisse à celui-ci un compte rendu complet de ce qui s'était passé chez moi, en le priant de ne pas s'opposer à cette nouvelle orientation politique. Ce que je fis, et, le 29 janvier 1918, ma lettre fut envoyée par la valise diplomatique à Sonnino qui était alors en route pour Paris. Je l'écrivis en italien afin de la rendre accessible à d'autres, exposant les raisons d'un accord italo-yougoslave, les résultats du débat qui avait eu lieu chez moi, faisant mention de l'entrevue Orlando-Trumbitch et concluant :

Les tendances austrophiles de certains milieux officiels ici, la récente rencontre entre le Général Smuts et des émissaires autrichiens en Suisse, les minces connaissances du président Wilson en ce qui concerne le problème autrichien, me convainquent plus que jamais de l'opportunité pour l'Italie d'adopter une politique franche tendant à délivrer, à encourager et à protéger les Tchèques, Polonais, Roumains et Yougoslaves austro-hongrois. Sur la base du seul traité de Londres, l'Italie ne saurait maintenir sa position dans l'Alliance; tandis qu'elle peut, par une politique largement libérale, acquérir une prééminence morale en Europe parmi les Alliés, faciliter l'accord avec les Yougoslaves — sans quoi jamais l'Adriatique ne sera en sécurité — et rompre d'un coup toutes les mailles des intrigues austrophiles à courte vue en lesquels se complaisent trop d'hommes politiques alliés.

LE « PACTE DE ROME »

Sonnino me fit savoir qu'il avait reçu ma lettre, mais il n'y répondit naturellement pas. Orlando encouragea pour sa part la Commission parlementaire à Rome à activer ses travaux. Celle-ci envoya vers la fin de février des représentants pour négocier directement avec le Comité yougoslave de Londres et préparer, de concert avec le Comité français organisé par MM. Franklin-Bouillon et Fournol, un Congrès de tous les peuples sujets des Habsbourg qui se tiendrait à Rome. Outre M. Andréa Torre, de la Commission parlementaire, le Département de propagande italienne envoya le pro-

fesseur Borgese, écrivain distingué appartenant au *Corriere delle Sera*. Torre était un vieil ami, mais je ne connaissais Borgese que de réputation. Après avoir discuté la question avec moi et Seton-Watson, Borgese et Torre entamèrent des négociations avec Trumbitch et ses collègues. Dès que surgissait un accroc ou une difficulté, on faisait appel à Seton-Watson, à Sir Arthur Evans et à moi comme conseillers. Trumbitch ne pouvait aller ni plus vite, ni plus loin que les membres les plus récalcitrants du Comité yougoslave, et était obligé de se montrer d'une irréductibilité qu'il était loin d'éprouver. Les négociateurs italiens furent admirables de patience. Quoiqu'ils ne se fussent jamais trouvés en contact avec les exaspérantes qualités que savent déployer dans la discussion les Slaves du sud, ils ne manifestèrent aucune humeur et allèrent jusqu'à l'extrême limite des concessions. Pourtant, le 6 mars à minuit, tout semblait avoir craqué. Les Italiens avaient fait leur offre suprême que les Yougoslaves avaient définitivement repoussée. Durant les dernières heures du 7 mars, je m'efforçai, avec quelques amis, de ramener les Yougo-Slaves à la raison. Certains d'entre nous firent même ressortir que, si leur intransigeance venait à empêcher un accord, il ne leur restait plus qu'à quitter Londres, puisqu'ils se seraient montrés aussi austrophiles dans la pratique qu'ils étaient anti-autrichiens en principe. Arguments et remontrances parurent vains; Seton-Watson et moi prîmes un rendez-vous d'adieux avec le Dr Torre pour midi de ce même jour, Trumbitch devant lui apporter la décision écrite du Comité yougoslave. Torre était si désolé que je promis de lui remettre une lettre qu'il pourrait publier, rendant témoignage à sa patience et déclarant que dorénavant mes amis et moi nous nous désintéressions des Slaves du sud.

Peu après midi, Trumbitch parut; au lieu d'une lettre repoussant les propositions italiennes, il apportait cinq exemplaires de ces mêmes propositions, qu'il se déclara autorisé à signer après de légères modifications. Grandement soulagés, Trumbitch, Torre, Emanuel, Seton-Watson et moi signâmes donc en quintuple exemplaire les minutes originales d'un accord italo-slave, étant entendu que les trois premiers articles seraient sujets à l'approbation ultérieure des représen-

tants d'autres peuples sujets des Habsbourg, mais que les quatre derniers liaient au même titre le Comité yougoslave et la commission parlementaire italienne. Le texte était ainsi conçu :

Les représentants des nationalités assujetties en tout ou en partie à la domination de l'Autriche-Hongrie se sont mis d'accord pour affirmer comme suit les principes de leur action en commun :

1° Chaque peuple aspirant à établir sa propre nationalité en tant qu'unité d'État, ou à la compléter, possède un droit imprescriptible à une entière indépendance politique et économique.

2° Chacun de ces peuples reconnaît que la Monarchie austro-hongroise est l'obstacle fondamental à la réalisation de ses aspirations et de ses droits.

3° En conséquence, ces peuples s'engagent à s'entraider réciproquement dans la lutte contre l'oppresseur commun afin d'arriver à leur entière libération et d'atteindre à une complète unité nationale en des États libres et unis.

Les représentants des peuples italien et yougoslave acceptent en particulier ce qui suit :

4° En ce qui concerne les relations entre la nation italienne et celle des Serbes, Croates et Slovènes, connus aussi sous la désignation de nation yougoslave, les représentants de ces deux races reconnaissent que l'unité et l'indépendance de la nation yougoslave est aussi vitale aux intérêts de l'Italie que l'est, à ceux de la nation yougoslave, le parachèvement de l'unité nationale italienne. Les représentants des deux peuples s'engagent donc à travailler de toutes leurs forces afin que, pendant la guerre et au moment de la paix, ces buts puissent être complètement atteints.

5° Ils affirment que la libération de la mer Adriatique et sa d fense contre tout ennemi présent et futur constitue un intérêt vital pour les deux pays.

6° Ils s'engagent à régler à l'amiable, dans l'intérêt des bonnes et sincères relations d'avenir entre les deux peuples, les diverses controverses territoriales sur la base du principe de nationalité et du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, et de manière à ne pas empiéter sur les intérêts vitaux de l'une ou l'autre nation telles qu'elles seront définies à l'heure de la paix.

7° Le droit au respect de leur langue, de leur culture et de leurs intérêts moraux et économiques sera reconnu et garanti aux groupes de chaque race qui se trouveront enclavés dans les frontières de l'autre.

Chaque phrase, chaque mot presque, de cet accord — qui fut connu sous la désignation de « Pacte de Rome », après sa ratification par le Congrès de Rome pour les races soumises

à l'Autriche-Hongrie qui se réunit au mois d'avril suivant — avait donné lieu à d'interminables discussions. Quoique ses stipulations fussent compliquées et générales, elles marquèrent un tournant dans la situation d'ensemble des alliés et fournirent au moins un clou où se pouvaient accrocher d'importantes mesures politiques.

***

MA MISSION EN ITALIE

En février 1918, sur l'initiative de lord Northcliffe une conférence étudia à Londres les moyens d'organiser la propagande en faveur de la cause des Alliés. La France était représentée par MM. Franklin Bouillon et Moysset, l'Italie par M. Gallenga Stuart, les États-Unis par M. Robinette. A l'issue de cette réunion M. Steed fut chargé d'une mission de propagande sur le front italien.

J'acceptai cette mission à titre provisoire sous deux conditions : l'une, que les négociations italo-yougoslaves alors en train mèneraient à un accord; l'autre, que je serais autorisé à choisir mes collaborateurs. Je suggérai que Seton-Watson m'accompagnât en qualité d'expert dans les questions d'Autriche-Hongrie et contribuât à organiser le Congrès des races assujetties aux Habsbourg qui se préparait à Rome et constituerait notre premier grand acte de propagande interalliée — tandis que je surveillerais le travail à exécuter sur le front italien. Ma proposition fut chaleureusement acceptée par Gallenga-Stuart au nom du gouvernement italien. Je désignai également M. Guglielmo Emanuel, correspondant à Londres du *Corriere della Sera,* comme secrétaire italien, parce qu'il avait pris une part active aux efforts pour amener un accord italo-yougoslave. Je pris comme membre militaire de la mission (sur la recommandation du général Sir George Macdonogh, chef du deuxième Bureau au ministère de la Guerre anglais) le lieutenant-colonel Granville-Baker qui avait, lorsqu'il était jeune officier, fait un stage dans un régiment de hussards allemand, et avait, en cette qualité, étudié, de l'intérieur, l'armée austro-hongroise. Il rejoignit l'armée britannique lorsqu'éclata la guerre en Afrique du

Sud et fut fréquemment employé, entre 1902 et 1914, par le deuxième bureau du War Office. Ses états de service au cours de la Grande Guerre étaient excellents : il venait récemment d'obtenir un congé pour cause de blessures et de fièvre des tranchées.

Une fois signé, le 7 mars, l'accord italo-yougoslave ou « Pacte de Rome », je me préparai à partir; la date exacte du départ fut fixée au 19 mars afin de me permettre de prendre les dispositions techniques nécessaires sur le front italien pour que fussent répandues sur le front autrichien d'Italie les résolutions du Congrès de Rome, lequel devait se réunir le 8 avril. Nous reçûmes des passeports diplomatiques et des feuilles de route militaires. Nos bagages étaient déjà déposés, l'après-midi du 18 mars, à la gare de Victoria, prêts à être chargés sur le train militaire de 7 heures du matin le lendemain, lorsqu'à 5 heures du soir, Northcliffe me fit appeler. Je le trouvai dans un état de rage mal contenue.

— Nous sommes dans un joli pétrin, — s'écria-t-il. — Pourquoi avez-vous choisi Seton-Watson pour faire partie de votre mission? Le Gouvernement italien proteste contre sa venue.

— Le Gouvernement italien l'avait très cordialement agréé avant qu'il ne fût désigné officiellement, — répliquai-je. — Je l'ai choisi parce qu'il est, après moi, le sujet britannique qui connaît le mieux l'Autriche-Hongrie; et même à certains points de vue ses connaissances sont plus complètes que les miennes.

— Eh bien, il ne peut pas partir, voilà tout, — répondit Northcliffe avec humeur. — Vous me comprenez, il ne faut pas qu'il parte.

— Soit, il ne partira pas, — dis-je. — L'opposition provient-elle de ses chefs militaires?

— Non, de Balfour. Il m'écrit que l'ambassadeur d'Italie, Imperiali, a protesté formellement contre Seton-Watson, déclarant qu'en raison de l'hostilité qu'il a marquée à l'égard du traité de Londres, sa présence en Italie serait considérée comme une provocation. Alors Balfour m'a prié de l'empêcher d'y aller.

— Bon, — dis-je. — Frelon numéro 1. Vous serez piqué assez souvent avant d'en avoir fini.

— Que voulez-vous dire? — demanda Northcliffe.

— Ceci : vous avez, peut-être à votre insu, mis le nez dans l'un des plus énormes guêpiers du monde. Il y a les frelons juifs, les frelons jésuites, les frelons britanniques et snobs, les frelons germanophiles, et d'autres encore. Et tous savent piquer.

— Eh bien! qu'allez-vous faire?

— Cette histoire ayant probablement pour but de me retarder, je compte partir demain matin à sept heures sans Seton-Watson.

— Que voilà donc un joli imbroglio! — fut la remarque d'adieux de Northcliffe.

Seton-Watson se montra furieux, lorsque je lui appris ce qui était arrivé. Il attribua le fait à des intrigues italiennes dirigées contre lui et fut dégoûté que Northcliffe eût cédé à l'injonction de Balfour. Il me parut que cela dissimulait quelque chose, mais j'étais bien décidé à ne pas laisser retarder la mission. J'écrivis cependant à Northcliffe, avant mon départ, pour l'avertir que l'interdit prononcé contre Seton-Watson était très probablement un coup dirigé contre sa propagande par une main invisible, et que, si mes prévisions étaient exactes, ce ne serait pas le dernier. Je lui promis de faire de mon mieux, tout en le prévenant qu'il pourrait m'être impossible de réussir si je n'étais soutenu en Angleterre.

Nous arrivâmes à Paris le 20 mars au matin, après toute une nuit passée en chemin de fer, depuis Boulogne, dans un compartiment que des carreaux brisés rendaient glacial. J'allai dans la matinée me renseigner auprès de Franklin-Bouillon sur les mesures prises pour le Congrès de Rome. Les choses paraissaient bien marcher de ce côté, mais il me dit :

— N'avez-vous pas dans votre Mission un officier qui a fait partie de l'armée allemande?

— Certainement, — répondis-je. — Le colonel Granville-Baker qui, comme vous le savez, fut choisi pendant la Conférence de propagande interalliée de Londres sur la recommandation du chef du deuxième Bureau militaire britannique.

— Eh bien, — dit Franklin-Bouillon, — j'ai l'impression qu'il est suspect. Si j'étais vous, je verrais Clemenceau à son sujet.

— Pourquoi irais-je déranger Clemenceau? dis-je. Tout est parfaitement net. Les papiers de Granville-Baker émanent du War Office, et nous venons tous de voyager avec une feuille de route de la Guerre.

A midi, je racontai ce qu'avait dit Franklin-Bouillon à Moysset et à Tonnelat qui déjeunaient avec moi. Tous deux ne firent qu'en rire. Tonnelat me pria de lui amener Granville-Baker dans le courant de l'après-midi au deuxième bureau français afin qu'il pût le présenter à son chef, le colonel Gourguenne. Il me dit aussi que les appareils techniques dont j'avais besoin étaient prêts, et qu'un officier du génie serait désigné pour m'accompagner en Italie.

A 5 heures, j'arrivai avec Granville-Baker au deuxième bureau et demandai à voir Tonnelat. Il ne tarda pas à paraître, la figure longue.

— Franklin-Bouillon avait raison, — dit-il. — Le colonel Granville-Baker a été dénoncé comme suspect par un coup de téléphone de Londres parce qu'il a jadis servi dans l'armée allemande. Mon colonel (Gourguenne) refuse de le voir. C'est une affaire fort grave.

— Qui l'a dénoncé? — demandai-je.

— Ça, je l'ignore, — répondit Tonnelat. — Mais vous feriez bien de voir le chef de la Mission militaire anglaise à Paris, le général Spears.

Fort heureusement je connaissais le général Spears, qui était un ami de Northcliffe, et je me rendis aussitôt à son bureau avec Granville-Baker. Lorsque je lui eus exposé la raison de notre visite, il parut troublé, sans marquer, cependant, qu'il fût au courant de l'affaire : il connaissait d'ailleurs Granville- Baker. Après un moment de réflexion il dit :

— Il vaudrait mieux, je crois, que vous voyiez Clemenceau. Le connaissez-vous?

— Oui, très bien. Mais il faut que ce soit vous qui demandiez le rendez-vous.

Le général Spears hésita.

— La question est sérieuse, général, — poursuivis-je. — Je suis ici en mission officielle urgente et cet officier m'a été donné par le général Macdonogh, chef de notre deuxième Bureau militaire. Si l'affaire n'est pas éclaircie d'ici vingt-

quatre heures, je retournerai à Londres, mettrai Northcliffe au courant, et refuserai de m'en occuper devantage. Vous connaissez Northcliffe : il y aura du grabuge. Si le mieux est que je voie Clemenceau, voulez-vous avoir la bonté de prendre rendez-vous pour moi?

Dans les cinq minutes, rendez-vous était pris par téléphone pour 10 heures le lendemain matin 21 mars. Lorsque je pénétrai dans le bureau de Clemenceau au ministère de la Guerre, il se leva et m'accueillit d'un air grave. Je ne savais pas alors que la grande offensive allemande avait commencé à l'aube, ni que les lignes britanniques avaient fléchi.

— Que puis-je faire pour vous? — demanda Clemenceau.

— Je suis à Paris, en route pour l'Italie, à la tête d'une mission officielle reconnue par le Gouvernement britannique, — lui dis-je. — Mon but est d'entreprendre en Italie une propagande active contre l'armée austro-hongroise afin de prévenir, si possible, une offensive. L'un des membres de ma mission, proposé par le chef de notre Service d'informations militaires, se trouve présentement dénoncé comme suspect d'une façon qui m'est inconnue.

— Était-il sage à vous de prendre un individu qui a été dans l'armée allemande? — interrompit Clemenceau.

— Valait-il mieux que je prisse un ignorant, monsieur le Président? — ripostai-je. — C'est pour cette raison même que je l'ai pris, et parce qu'il est du très petit nombre d'officiers anglais, qui ont pu étudier l'armée austro-hongroise sur place.

— Vous portez-vous garant pour lui?

— Puisque le général Macdonogh s'est fait son garant, j'en fais autant.

— Dans ce cas, qu'attendez-vous de moi?

— Un *ukase* de vous en trois lignes : *Steed, que je connais, est en mission urgente. Lui et les membres de sa mission doivent recevoir toute l'aide possible de la part des autorités françaises. Les officiers et tout le matériel dont ils auront besoin devront être mis à leur disposition.*

Clemenceau sonna son secrétaire qui rédigea l'*ukase*. Le Président le signa et dit au secrétaire de me conduire auprès de son Chef de cabinet militaire, le général Mordacq, avec ordre de me renvoyer à la section militaire que cela regardait.

Mais avant que j'eusse eu le temps de quitter la pièce, une porte s'ouvrit derrière le siège de Clemenceau et le général Foch, chef de l'État-Major général, parut avec à la main une carte qu'il étala devant le Président du Conseil, en indiquant du doigt différents points.

— Les vôtres ont cédé du terrain, — s'écria Clemenceau.

— Ils le reprendront, — rétorquai-je.

Clemenceau se leva, me serra chaleureusement la main en disant :

— Partez le plus vite possible. Il n'y a pas une heure à perdre. On prévoit une offensive autrichienne en Italie pour le 10 avril. Si vous devez faire quelque chose, il faudra aller bon train.

J'obtins du général Mordacq quelques renseignements sur la grande bataille qui faisait rage et sur l'écrasante violence de l'offensive allemande. Le surcroît de travail qu'elle occasionnait à l'État-Major français retarda mes dispositions de départ, et je vis qu'il me serait impossible de quitter Paris avant le samedi 23 mars au soir. J'en profitai pour conférer à Versailles avec le représentant italien au Conseil militaire interallié, pour voir le Dr Benès, M. Dmowski, chef du Comité national polonais, et assister à une réunion spéciale des représentants polonais, yougoslaves, tchécoslovaques et roumains, séance au cours de laquelle fut rédigé un manifeste de propagande à l'intention des troupes austro-hongroises.

WICKHAM STEED

(Traduction M. D'HAUFROI.)

(La fin dans le prochain numéro.)

NOTES SUR RACAN

Je viens de préparer, pour un éditeur d'Amsterdam, un texte des *Poésies lyriques profanes* de Racan. Les livres français imprimés en Hollande nous ramènent à une grande tradition; ils nous font songer au bel âge de l' « Universalité de la Langue française ». Pour ma part j'ai donné tous mes soins à ce Racan lyrique et profane. Il va sans dire que mon travail s'est basé sur l'édition de Tenant de Latour (1857), qui forme deux volumes de la Bibliothèque Elzévirienne. J'y ai corrigé quelques légères fautes d'impression ou de copie; mais j'y ai ajouté les pièces à peu près inconnues qu'ont retrouvées Louis Arnould, — dont l'ouvrage : *Honorat de Bueil, Seigneur de Racan*[1], est la grande autorité sur la vie et l'œuvre de Racan, — et Frédéric Lachèvre.

Enfin, j'ai mis dans ces poèmes un ordre qui n'est pas complètement suivi dans Tenant de Latour : tous les Sonnets sont ensemble, et des Stances égarées parmi les Sonnets ont été réunies aux autres Stances.

***

Il est bon, en effet, de mettre sous les yeux des lettrés Racan poète lyrique profane distinct de Racan auteur des *Bergeries*, poème lyrique et dramatique, et qui appartient surtout au *corpus* de notre Théâtre en vers. L'arrangement adopté par Tenant de Latour me paraît fautif en cela. Cet éditeur a placé les *Bergeries* en tête de son tome premier

1. Paris, A. Colin, 1901.

dont elles occupent à peu près la moitié, et les *Poésies lyriques profanes* viennent ensuite : Odes, Stances, Sonnets, Épigrammes et Chansons, le tome deuxième comprenant toutes les *Poésies lyriques sacrées*. L'ordre chronologique n'étant pas observé, et avec raison, car il eût fallu mêler quelques pièces d'inspiration religieuse aux pièces profanes, il me semble voir dans celui qu'à suivi Tenant de Latour l'influence de la critique et de l'enseignement du XIXe siècle. Pour Sainte-Beuve et pour la plupart des lettrés de son temps, Racan était d'abord et surtout l'auteur des *Bergeries* et des *Stances sur la Retraite* (qui sont en somme une Églogue, et pourraient servir de premier prologue ou de second finale aux *Bergeries*), — le reste de ses ouvrages lyriques profanes étant considéré par eux comme une sorte de hors-d'œuvre, et son œuvre sacrée comme une grande masse de poèmes à peu près négligeables. Assurément Tenant de Latour, — qui pourtant a senti le mérite des *Odes sacrées*, — était persuadé que son tome premier serait beaucoup plus souvent feuilleté que l'autre.

***

C'est que, Sainte-Beuve, dans son étude sur « Malherbe et son École »[1], a écrit en toutes lettres ce jugement sur Racan poète sacré : « Il mourut en février 1670, à l'âge de quatre-vingt-un ans, en plein siècle de Louis XIV. Il s'était amusé à traduire en vers les Psaumes pour occuper la seconde moitié de sa vie. » Jugement qui me semble un des plus injustes, des plus légers, qu'il ait prononcés, et qui du reste contient trois inexactitudes : Racan est mort le 21 janvier 1670; il n'a pas *traduit*, mais librement *paraphrasé*, les Psaumes; enfin, dès ses débuts dans la poésie, il a écrit des ouvrages d'inspiration religieuse, et ses premières paraphrases des Psaumes ont été composées aux environs de sa trente-sixième année. (C'est vers l'âge de trente ans, même, qu'il a composé son *Noël pour chanter à la Messe de Minuit*, sur un air de Cour d'Antoine Boesset, ce *Noël* que, dit Louis Arnould, « tout le XVIIe siècle a su par cœur et chanté ».)

1. *Causeries du Lundi*, t. VIII, p. 82.

***

Une édition monumentale de Racan comprendrait au moins cinq volumes : un pour les *Poésies lyriques profanes*, un pour les *Bergeries*, deux pour les *Poésies lyriques sacrées*, et enfin un pour ses ouvrages en prose : les *Lettres*, le *Discours de réception à l'Académie*, et la *Vie de Malherbe*. Déjà, un tel arrangement donne une idée plus juste de l'ensemble de l'œuvre de Racan. On y voit que sa production lyrique profane équivaut, pour l'abondance, à celle de Malherbe, et que ses poèmes religieux occupent à eux seuls autant de place que les *Bergeries* et les *Poésies lyriques profanes*. Ce Racan complet serait, mieux que celui de Tenant de Latour, mieux même que celui du XVIIIe siècle (l'édition d'Urbain Coustellier, 1724), le monument qu'auraient pu rêver pour lui les poètes qui l'ont salué, dans sa vieillesse ou à la fin de son siècle, comme un précurseur et comme un maître.

***

Les « Grands Classiques », en effet, ont admiré autant, sinon plus, en lui le poète sacré que le poète profane et que l'auteur des *Bergeries*. On a déjà relevé, dans les *Odes sacrées*, des vers qui ont été repris, expressions, rythmes, ou idées, par Pierre Corneille et par Jean Racine. Nous voyons là des preuves de la grande et féconde influence exercée par les *Odes sacrées*; et nous en aurions probablement d'autres preuves en lisant, au sortir de ces poèmes, les ouvrages des lyriques de la fin du XVIIe et de tout le XVIIIe siècle jusqu'à André Chénier. C'est donc au nom de plusieurs de ses contemporains que La Fontaine a fait au vieux poète le magnifique hommage par lequel débute le Livre III des *Fables*.

... Je t'en veux dire un trait assez bien inventé :
Autrefois à Racan Malherbe l'a conté.
Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre,
Disciples d'Apollon, nos maîtres pour mieux dire...

Et quand, après la mort de Racan, il a écrit dans l'*Épître* XXII ces beaux vers emportés dans un rythme large qui en fait une strophe lyrique complète :

Malherbe avec Racan, parmi les chœurs des Anges,
Là-haut de l'Éternel célébrant les louanges,
Ont emporté leur lyre, et j'espère qu'un jour
J'entendrai leurs concerts au céleste séjour,

ce sont les vers religieux de Malherbe et de Racan qu'il a cités; c'est comme poètes religieux qu'il les honore surtout; et nous songeons, sans doute avec lui, à ces nombreux passages des *Odes sacrées* où le chant et la musique sont si admirablement décrits et imités, comme dans celui-ci :

Prolonge, ô Tout-Puissant, mon empire et ma vie,
Afin que sur le trône, en dépit de l'envie,
Je puisse te servir et régner plus longtemps.

Je n'y fuirai pas moins le vice et la licence
Que si j'étais toujours en ta présence,
Comme ceux qui là-haut brûlent de ton amour.
Ma voix n'y chantera que ta seule louange,
Et le feu qu'à jamais y conservent les anges
Dans mon cœur embrasé croîtra de jour en jour.

(Psaume LX). Ou dans cet autre, du Psaume XCI :

De la lyre et du luth, sous l'archet et les doigts,
Les dix rangs redoublés puissent, joints à ma voix,
Charmer dans sa maison les cœurs par les oreilles,
Et que cette science inspirée aux mortels
Par celui qui reçoit nos vœux à ses autels
Soit toujours employée à chanter ses merveilles.

Ou dans ce finale du Psaume LXXII, — un des plus beaux « échos » de notre poésie lyrique :

Je chanterai si haut ses grandeurs immortelles
Que les échos du temple et les cœurs des fidèles
Y répondront tous à la fois,
Et les marbres courbés sous ces voûtes antiques,
Par le résonnement que feront mes cantiques
Prendront l'usage de la voix.

Ou enfin, du Psaume CXLIV et correspondant au verset : « *Generatio et generatio laudabit opera tua,* » avec un souvenir du précédent : ... « *magnitudinis ejus non est finis* » :

L'âge qui par les ans chemine à pas comptés
A ton âge innombrable aura cédé la place,
Que tu m'oiras encor célébrer tes bontés.

Et tant d'autres. On en ferait une petite anthologie d'épigrammes sur le chant et la musique, où cette strophe encore prendrait place :

Qu'un languissant archet, se traînant sur la corde,
Fasse que la viole à l'épinette accorde
Ses sons tristement doux aux siens plus éclatants...

***

Ces notes sur Racan, prises pendant des lectures faites à différents moments au cours de plusieurs années, n'ont été choisies et arrangées en vue d'une publication que parce qu'elles tendent, en général, à ramener l'attention du lecteur sur le haut mérite de Racan poète lyrique religieux, et sur les beautés des *Odes sacrées* (ou, comme Racan décida de les appeler, malgré l'opinion de Conrart : « Les Psaumes de Racan »), mérite et beautés méconnus aujourd'hui, parce qu'elles l'ont été au siècle dernier.

Il y a là une injustice à réparer, et un service à rendre aux Lettres françaises. Il faut dire que les *Odes sacrées* sont l'œuvre capitale de Racan, non parce qu'elle est plus étendue que son œuvre lyrique profane, ni parce qu'elle est d'inspiration religieuse, mais parce qu'il l'a composée dans la maturité de son génie, en pleine possession des ressources de son métier, et dans le plus haut période de sa maîtrise. Il faut dire aussi que cette œuvre est l'œuvre lyrique capitale du milieu et de la seconde moitié du XVIIe siècle, celle-là même que nous cherchions vainement, entre Malherbe et J.-B. Rousseau, lorsqu'on nous faisait étudier, dans ou d'après les manuels du XIXe siècle, l'Histoire de la Littérature française. La production purement lyrique de La Fontaine et de Jean Racine nous semblait mince, et celle de Pierre Corneille ne nous satisfaisait pas entièrement. Nous ignorions Brébeuf, que Faguet n'avait pas encore découvert (ou du moins nous n'en savions rien). Or, personne ne nous avait dit que les *Odes sacrées* de Racan valaient la peine d'être lues. Personne, peut-être, ne s'en doutait. Cette grande voix, on avait fait en sorte qu'elle ne pût arriver jusqu'à nous.

***

La composition des *Odes sacrées* n'a été pour Racan ni un « amusement », ni une tâche qu'il s'est imposée, mais un labeur d'amour sur un grand sujet, sur la plus noble matière poétique qu'on puisse trouver. Il a pu, à un certain moment, se dire : Je vais offrir à la jeune Académie Française qui m'a fait l'honneur de m'accueillir un Psautier complet; on l'appellera « Les Psaumes de Racan », mais il sera, en quelque sorte, le Psautier de l'Académie, à côté et comme en marge du Dictionnaire et de la Grammaire de l'Académie... Il a pu songer aussi à faire une œuvre nationale, et les Odes dédicatoires au Roi et à la Reine semblent indiquer cette intention. Mais cela ne l'empêcha pas de se laisser toute liberté de paraphraser les Psaumes, et de n'en prendre, au besoin, que les thèmes, et cela en dépit des critiques de ses confrères de l'Académie. Et une fois qu'il a pris la résolution de donner un Psautier complet, il ne songe nullement à paraphraser les Psaumes dans l'ordre où ils se trouvent, mais les prend à son gré, commençant par les Psaumes XIII et XIX. En réalité il avait trouvé le sujet qui lui convenait le mieux, comme La Fontaine lorsqu'il songea à composer des Apologues. Alors tous ses ouvrages antérieurs parurent à Racan autant de préludes à l'élaboration de ce grand monument lyrique; et c'est ce moment-là de sa vie poétique qu'il a raconté dans ces vers de son Psaume LVII, où David est censé parler et dire à la Muse :

Toi qui dès mon matin m'as couvert de splendeur,
Lumière des esprits, dont la céleste ardeur
A mon âme ravie,
Muse, dont l'entretien adoucit mes ennuis,
Et qui, dans le travail où je passe les nuits,
Éternises mon nom et consommes ma vie;

De mon âge penchant dix lustres sont passés
Depuis que nous chantons ces désirs insensés
Pour qui mon cœur soupire;
Un plus digne sujet nous invite aujourd'hui
A célébrer la gloire et l'amour de celui
Qui sur le firmament établit son empire.

Et ailleurs, conscient des progrès de sa technique et de la supériorité de ce qu'il fait à présent sur ce qu'il a fait jadis, il va jusqu'à dire, ou à faire dire au Psalmiste, dans LXX (« *In te, Domine, speravi... et eripe me...* ») en brodant sur le verset : « *In te cantatio mea semper* » :

N'ai-je pas pour support ta gloire tutélaire
Et ton nom, en mes vers si souvent récités?...
C'est le digne sujet de mes odes sacrées...

Mes premières chansons n'avaient rien que de rude,
Mes vers allaient rampant sans ordre et sans étude,
Et ne produisaient rien qui les fît estimer;
Mais tu m'as inspiré ces divines merveilles
Qui charment les oreilles,
Et l'art, dans mon esprit, de les bien exprimer.

***

Grande matière, sujet vaste et, si on peut employer une telle expression en parlant d'une poésie d'un ordre si élevé, sujet élastique, où, du moment qu'on paraphrase, on peut tout faire entrer. C'est Dieu contemplé dans l'esprit et dans la Nature; c'est l'Homme tout entier, désirs et craintes, vertus et vices, et l'humanité dans son passé et dans son avenir. Les noms que la critique biblique a donnés aux différentes catégories qu'elle distingue dans les Psaumes (d'après leur sujet, leur ton, leur intention) indiquent bien la variété et l'ampleur des sujets qu'ils proposent aux poètes : Psaumes eucharistiques, ou de louanges; élégiaques : la plainte et l'espérance; didactiques (comme : « *Beatus vir, qui non abiit in consilio impiorum....* »); historiques : toute la poésie épique; messianiques : tout l'avenir de l'humanité, et la Rédemption, et, par dérivation, le « Progrès », la foi en la « bonté de l'Homme », toutes les grandes Utopies. Ces catégories ainsi caractérisées à propos des Psaumes sont valables aussi pour toute espèce de poésie lyrique, et, pour nous en tenir aux poètes du siècle dernier, nous trouverons que le ton « eucharistique » domine chez Lamartine et chez Wordsworth, le ton élégiaque chez Leopardi et Vigny, le ton historique et messianique chez Hugo; didactique et messianique chez Walt Whitman, etc. La matière, le sujet des Psaumes, ce

« cœur de la Bible », c'est la matière même, et totale, de la poésie lyrique; c'est la grande lyre.

Racan, assurément, n'ignorait pas la grandeur et les difficultés de son entreprise, les thèmes vraiment formidables auxquels il s'attaquait. De là vient, dans une certaine mesure, l'humilité qu'il montre dans sa « Lettre à l'Académie », écrite pour soumettre à l'appréciation de ses confrères, et comme des échantillons de son travail, les premiers Psaumes qu'il a paraphrasés. Avec ce parti-pris, cette coquetterie, qui le fait si souvent parler de son ignorance dans ses ouvrages en prose et se donner comme un militaire sans lettres fourvoyé dans l'Académie, il se dit incapable de lire les Psaumes dans le latin de la Vulgate (mais un peu plus loin, s'oubliant, il en cite un en latin!) D'avance il se soumet entièrement à l'opinion qu'exprimeront ses confrères : ils lui diront s'il doit continuer ce travail, ils choisiront pour lui le titre de son Psautier, décideront si ce qu'il fait des Psaumes doit s'appeler Méditation, Exposition, ou Imitation. Du reste, ce n'est que pour donner à ses facultés poétiques un emploi conforme à la maturité de son âge, un emploi sérieux, qu'il a songé à écrire des vers sur les thèmes que lui proposent les Psaumes. Il pense aussi à faire œuvre d'utilité, et, en accommodant le Psautier au temps présent, en le modernisant, il le rendra « agréable aux dames et aux personnes polies du beau monde ». Il parle métier, technique, ne dit rien qui ressemble aux mots « inspiration », « mission, ou message, poétiques ». C'est là que Sainte-Beuve a trouvé le mot « divertir », dont il a fait « s'amuser », et qu'il a pris, ou voulu prendre, au pied de la lettre.

***

Gardons-nous bien, nous, de prendre pour argent comptant tout cet étalage d'humilité, de maladresse et d'ignorance. Considérons plutôt l'attitude malherbienne qu'il se donne quand il parle de la Poésie comme d'un jeu inutile, tout au plus bon à rendre David « agréable aux dames ». Remarquons aussi le mépris qu'il a, au fond, non pour les thèmes des Psaumes, certes, mais pour leur forme, ou leur facture : « Les ornements qu'avait cette sainte poésie, en son siècle

et en sa langue, sont trop éloignés du nôtre et de notre idiome pour les y pouvoir conserver en leur grâce. Il n'y a point de beautés à l'épreuve des rides d'une si extrême vieillesse. » C'est, transposé sur un mode plus noble, paraphrasé, le mot orgueilleux et irrévérencieux de Malherbe : « J'ai bien fait parler le bonhomme David autrement qu'il n'avait fait. »

Cette opinion sur les Psaumes, l'impossibilité de goûter la poésie biblique dans sa pureté et dans ce qui semble sa *nudité*, on sait qu'elle est commune à la plupart des écrivains du « grand siècle » à l'exception de Bossuet et de Racine. On est de son temps, on est moderne, ou on ne l'est pas, et Racan est ultra-moderne. Ainsi donc ce mépris pour l'art du Psalmiste l'encourage et le soutient dans son entreprise.

***

Pour Racan, David est l'auteur de tous les Psaumes, bien qu'on sache, et l'Église catholique l'enseigne (voir le *Manuel biblique* de F. Vigouroux, et surtout le *Nouveau Psautier du Bréviaire romain*[1], par L.-Cl. Fillion), qu'une moitié de ces poèmes sont attribués à Moïse, Salomon, Asaph, aux « fils de Coré », ou sont dit « orphelins » (anonymes) par le Talmud. David est donc la figure centrale des *Odes sacrées*, et il est visible que Racan s'est attaché à le peindre d'après la Bible et la tradition. C'est le David que, parmi nos contemporains, Francis Jammes a peint dans le beau poème qui commence ainsi :

David, tu t'éveillais sur ta couche nocturne...

et se termine par cette strophe :

Ce cri que tu poussais vers les errantes lunes,
Il monte encore, il fait ma consolation,
Plus haut que le front blanc des concubines brunes,
Plus haut que ma douleur, plus haut que ma passion.

C'est le Roi-prophète à qui Racan fait dire (Psaume LXXVI) :

Mes yeux, toujours ouverts, veillent avec les astres
Du soir jusqu'au matin.

1. Paris, Lecoffre, 1923

Il parle du luxe qui l'entoure dans sa puissance et sa prospérité :

Ces vieux, ces grands poissons, ces animaux naissants,
Tous ces mets somptueux dont ma table est servie,

et le souvenir des concubines vient le troubler jusque dans le malheur, la maladie et la vieillesse. Le fantôme d'Urie lui apparaît. C'est un tyran, un sultan que le remords de ses crimes tourmente. L'ambition aussi l'agite, et il sait, comme les Romantiques le sauront après lui, énumérer harmonieusement les noms exotiques et solennels des Royaumes qu'il a vaincus ou qu'il convoite.

Mais c'est un homme aussi et, dans ses revers, ses fuites, ses exils, un simple mortel en butte aux moqueries et aux médisances des gens. Il est trahi par ses amis, abandonné, déçu, il est malade, il sent l'approche de la mort, et les pleurs de son repentir arrosent le lit autrefois témoin de ses plaisirs. Ou encore, en proie à la colère, il lance des injures et de terribles imprécations contre ses ennemis. Il aime aussi les promenades, les montagnes, les bois, les prairies. Et quand il invite toute la Nature à louer le Seigneur, il trouve des accents qui rappellent, mais avec plus d'ampleur et d'harmonie, ceux de certains vers des *Bergeries*. C'est ainsi qu'il écrit cette strophe, dont un vers, le second, m'apparaît comme un des plus beaux de toute la Lyrique française :

Et vous, eaux qui dormez sur des lits de pavots,
Vous qui toujours suivez vous-mêmes fugitives,
Faites un peu cesser, pour vous rendre attentives,
Les paisibles combats des zéphirs et des flots.

***

Enfin, le David de Racan, comme le Psalmiste, est poète. Un confrère, ma foi. Et il peut lui faire dire au Psaume XCV :

Beaux esprits dont le nom, sur l'aile de vos vers...

Ainsi Racan est un peu David, son David. Lui aussi, Honorat de Bueil, était d'une illustre lignée, portant un nom plus grand que sa fortune, bien qu'aujourd'hui

La tige de Bueil, jadis si florissante,

ne nous soit connue, ne nous intéresse, qu'à cause de lui. Mais un Prince régnant, en ce début du XXe siècle, peut le compter parmi ses aïeux : les de Bueil étaient apparentés aux Grimaldi de Monaco. Et dans sa retraite de La Roche-Racan, on peut bien le comparer à un patriarche.

Son fertile domaine est son petit empire;
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau;
... Ses champs et ses jardins sont autant de provinces...

avait-il dit dans les *Stances sur la Retraite*. Mais La Roche-Racan n'était pas une « cabane »; il en avait su faire un beau château de riche gentilhomme, et ses « provinces » n'étaient pas des jardins et quelques champs, mais de grands domaines agricoles. Il n'était pas non plus un souverain imaginaire, mais un seigneur féodal, et son poteau seigneurial, peint à ses armes d'azur et d'or avec un croissant d'argent, se dressait sur la place de Saint-Paterne, en face de l'église. A La Roche-Racan il vivait une large vie où « ces vieux, ces grands poissons » et « ces animaux naissants » devaient avoir une certaine place aux heures des repas. Et il régnait, dans le château, entouré de sa famille : trois fils et deux filles, et sa femme Madeleine, née du Bois de Fontaines, de vingt-cinq ans plus jeune que lui, et qui paraît avoir été douce et jolie : une Esther, toute occupée par l'éducation de ses enfants et par des travaux de broderie et de tapisserie. (On peut voir dans la sacristie de l'église de Saint-Paterne, Indre-et-Loire, des ornements d'église : chasuble, etc., qui sont son ouvrage, et dont Louis Arnould donne deux photographies dans son livre sur Racan.)

Et comme David, il avait des ennemis : ses parents les comtes de Sancerre, son voisin le Prévôt d'Oé. Questions de préséances, d'héritages; procès interminables; et tout ce que cela entraîne dans l'étroite vie provinciale : médisances, calomnies, moqueries, — tout ce dont le Psalmiste demande justice au Seigneur. Assurément il y a une partie autobiographique dans les *Odes sacrées*, et il ne faut pas la chercher seulement dans des passages comme celui-ci, du Psaume XXXVI :

Sous le règne inconstant de trois grands potentats
J'ai passé mon printemps, mon été, mon automne...

Dans plusieurs Odes de ton élégiaque il n'est pas difficile de distinguer des allusions à la vie privée du poète patriarche, à son expérience de la cour, de la guerre, du monde, — et des procès, et des hommes de lois! Ainsi, on peut bien croire qu'il a parlé pour son propre compte quand il a paraphrasé le Psaume LXXXI, « *Deus stetit in synagoga...* », et que ce beau mouvement dramatique où toute l'énergie de « *Surge, Deus, judica terram* », a passé, fut, quand il l'a composé, un grand soulagement pour son cœur :

Grand Dieu, quand tu les vois, envieillis dans le mal,
D'une fausse candeur couvrir leur artifice,
Lève-toi de ton trône, et, sur le tribunal,
Viens te mettre en leur place, et nous rends la justice!

***

Il faut dire encore ceci : toutes les strophes des *Odes sacrées* n'ont pas les qualités éclatantes de celle-là. Malgré sa volonté de paraphraser très librement, et de moderniser David, et de décrire l'artillerie, et d'introduire des sujets d'actualité comme les duels des courtisans ou la résistance des Candiotes contre les Turcs, — sujet du Psaume LXXVIII (« *Deus, venerunt gentes...* ») qui fait de Racan un des premiers poètes de l'indépendance hellénique (le sait-on en Grèce? et y a-t-il dans quelque ville de Crète une Ὁδός Ραχὰν?) — malgré ses efforts pour renouveler son sujet, la monotonie des thèmes, qui se remarque dans les Psaumes, s'est parfois répandue, par contagion, dans les *Odes sacrées*, où elle n'est pas corrigée, comme souvent dans l'original, par la brièveté, la nudité apparente, les ellipses et l'incohérence voulue, — effets de l'art, qui ont semblé à Racan des marques d'une poésie trop primitive pour son goût.

Et cependant il n'y a pas cent vers, sur les 11 860 dont se compose son œuvre lyrique sacrée, dont on pourrait dire qu'ils sont faibles, ou dans lesquels on pourrait dénoncer des chevilles. De quel grand poète du XIXe siècle ayant autant produit que Racan, ou davantage : Lamartine, Hugo, pourrait-on dire cela? Mais la vérité est que beaucoup de strophes de Racan, et parfois une Ode entière, valent plus

par leur forme verbale que par leur substance. Au reste, à ce point de vue presque purement prosodique, les *Odes sacrées*, où il semble que toutes les formes de strophes et tous les rythmes auxquels la langue française peut se plier avec grâce, ont été essayés, — et quelques-uns même inventés par Racan — sont une immense réserve de poésie formelle. Il y a tout assemblé, depuis le Sonnet jusqu'à la grande Ode en strophes de dix, de onze et de douze vers octosyllabiques, ces grands essaims, ces escadrons successifs de sonnantes et furieuses abeilles qu'avaient peu à peu rangées et disciplinées ses grands devanciers.

Louis Arnould, dans son livre qu'il faut citer à chaque instant lorsqu'on écrit sur Racan, a relevé quelques-uns des formes prosodiques et des mouvements lyriques des *Odes sacrées* qu'on retrouve chez les grands Romantiques. Il a signalé la strophe galopante de Racan dont le départ est identique à celui de la strophe de Victor Hugo :

> Vous pouvez entrer dans les villes
> Au galop de votre coursier...

On trouverait bien d'autres schèmes prosodiques de strophes et de mouvements de J.-B. Rousseau, de Lamartine, de Hugo, de Leconte de Lisle, dans les *Odes sacrées*. Et qu'est ceci, du Psaume LXXXIX :

> Mille étés, mille hivers, aux courses mutuelles
> Te sont comme un moment qui vole et qui s'enfuit,
> Et sont comme le temps que font les sentinelles
> Qui partagent entre eux les veilles de la nuit.

(construit sur « *Quoniam mille anni ante oculos tuos* »), sinon le mouvement de :

> C'est un cri répété par mille sentinelles,
> Un ordre renvoyé par mille porte-voix...

dans le poème, sinon psaume, en tous cas nettement « eucharistique », que Charles Baudelaire, dans *les Fleurs du Mal*, a intitulé « les Phares »?

VALERY LARBAUD

LA FIN DE RASPOUTINE[1]

VIII

Ma préparation militaire au Corps des Pages me laissait peu de liberté. Je rentrais chez moi très fatigué, mais je ne pouvais prendre aucun repos. Je pensais sans cesse à la lourde tâche que je m'étais imposée et je retournais dans ma tête tous les détails de mon plan d'action.

Ma première visite au n° 64 de la rue Gorokhovaïa m'avait brisé physiquement et moralement. La hantise de Raspoutine me ressaisissait; je n'avais plus la force d'arrêter le travail qui s'opérait dans mon cerveau. J'examinais point par point la résolution que j'avais prise. J'analysais la personnalité du « Starets » en tâchant d'approfondir la mystérieuse influence de cet être étrange et terrible. Je découvrais par la pensée le complot monstrueux dirigé contre la Russie et dont il était l'âme.

« Se rend-il bien compte de tout ce qu'il fait? »

Cette pensée me harcelait. Pendant des heures je repassais dans mon esprit tout ce que je savais de Raspoutine. J'essayais de m'expliquer les contradictions de son caractère; je cherchais des excuses à l'infamie de sa conduite.

« Certainement non, pensais-je. Il n'est pas capable de comprendre dans quels filets il est tombé. Il ne saisit pas toute la

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 octobre.

subtilité des artifices, ni l'ingéniosité perfide des hommes qui le guident. »

Puis mon indignation renaissait au souvenir de sa vie de débauche, de son incroyable manque de scrupules, et surtout de son hypocrisie inouïe à l'égard de la Famille Impériale.

Mais petit à petit, à travers cet obscur ensemble d'images et d'arguments, la lumière se faisait et une physionomie nette et beaucoup plus simple de Raspoutine se dessinait insensiblement.

C'était bien un paysan illettré, sans principes, cynique et avide, et qui était arrivé par le concours des circonstances au faîte des grandeurs. Son influence illimitée sur les Souverains, le culte de ses admiratrices, ses orgies continuelles et la dépravante oisiveté à laquelle il n'était pas habitué avaient éteint en lui les derniers vestiges de la conscience et émoussé tout sentiment de responsabilité.

Il possédait, sans l'ombre d'un doute, un grand pouvoir hypnotique. J'ai eu souvent la sensation, en le regardant dans les yeux, qu'il était guidé par une force occulte qui le dominait et le faisait agir beaucoup plus par intuition que selon la raison. Cela donnait à ses paroles et à ses actes une assurance qui produisait une impression inattendue.

Un esprit normalement développé, imprégné de cette force surnaturelle eût peut-être été capable de grandes choses, mais contre la pâle médiocrité d'un cerveau sans culture, cette force échouait; elle ne produisait que des réflexes anodins, curieux, riches seulement de mystérieuse malignité, et les quelques rayons nus de cette puissance étrange qui filtraient à travers son regard étaient d'autant plus effrayants qu'ils étaient moins humains, privés de cette chaleur que donne l'intelligence et qui les eût rendus féconds.

C'est l'éclair diabolique des yeux de Raspoutine qui fit tomber tant de personnes sous son influence.

Mais quels étaient les gens qui savaient si bien l'exploiter et qui le menaient de loin sans qu'il s'en aperçût? Il est peu probable que Raspoutine fût renseigné sur les véritables intentions de ses guides, et même qu'il connût leur identité réelle; il se souvenait rarement, en effet, du nom des personnes qu'il voyait. Il avait l'habitude de donner à chacun un sobriquet à

sa fantaisie. Dans une de nos conversations ultérieures, faisant allusion à ses guides mystérieux, il les appela « les verts ». Vraisemblablement, il ne les avait jamais vus et il communiquait avec eux par l'entremise d'autres personnes.

— Les « verts » habitent la Suède. Tu iras faire leur connaissance, — me dit-il.

— Et en Russie, — demandai-je, — y a-t-il aussi des « verts »?

— Non, il n'y a que des « verdâtres » qui sont leurs amis et les nôtres. Ce sont toutes des personnes intelligentes.

Quelques jours plus tard, pendant que j'étais encore plongé dans mes réflexions, mademoiselle M... me téléphona que le « Starets » me conviait de nouveau à l'accompagner chez les Bohémiens.

J'espérais pouvoir, cette fois encore, esquiver l'invitation. Je prétextai mes examens au Corps des Pages et répondis que, si Grégoire Ephimovitch désirait me voir, j'irais prendre le thé chez lui. Nous décidâmes que je me rendrais, le lendemain, chez mademoiselle M... et que nous irions ensemble chez Raspoutine comme la dernière fois.

Ma seconde visite au « Starets » fut encore plus intéressante que la première.

Tout le temps, nous restâmes en tête à tête.

Ce jour-là, il fut particulièrement aimable envers moi. Je lui rappelai la promesse qu'il m'avait faite de me guérir.

— Tu verras, — me dit-il, — il suffira de quelques jours. Mais prenons d'abord une tasse de thé, ensuite nous passerons dans mon cabinet de travail où personne ne nous dérangera, j'adresserai une prière à Dieu et j'enlèverai le mal de ton corps. Seulement obéis-moi, mon cher, et tu verras que tout ira bien.

Après que nous eûmes pris notre thé, Raspoutine me fit entrer, pour la première fois, dans son cabinet de travail. C'était une petite pièce garnie d'un canapé et de quelques fauteuils en cuir. J'y remarquai une table énorme, toute couverte de paperasses.

Le « Starets » me dit d'abord de m'étendre sur le canapé. Puis, me regardant fixement dans les yeux, il passa doucement sa main sur ma poitrine, sur mon cou et sur ma tête. Il se

mit ensuite à genoux, et posant ses deux mains sur mon front, il murmura une prière. Il inclina si fortement la tête que je n'apercevais plus son visage. Il resta ainsi assez longtemps, puis, d'un mouvement brusque, se releva et commença à faire des passes au-dessus de moi. On voyait que certains procédés employés par les hypnotiseurs ne lui étaient pas inconnus.

Le pouvoir hypnotique de Raspoutine était immense.

Je sentais qu'une force pénétrait en moi et qu'elle répandait un courant chaud dans tout mon être. En même temps, une torpeur générale m'envahissait : mon corps s'était engourdi. J'essayai de parler, mais ma langue ne m'obéissait plus, et je glissais peu à peu dans un demi-sommeil, comme si l'on m'avait administré un puissant narcotique. Seuls les yeux de Raspoutine brillaient devant moi, émettant deux rayons phosphorescents qui se fondaient en un grand cercle lumineux qui tantôt se rapprochait, tantôt s'éloignait de moi; alors il me semblait que je distinguais les yeux de Raspoutine, mais bientôt ils disparaissaient de nouveau dans ce halo brumeux.

J'entendais la voix du « Starets », mais je ne parvenais pas à comprendre ce qu'il disait.

Pendant quelques instants je restai dans cet état sans pouvoir ni crier ni bouger. Seule ma pensée était libre et je concevais que je tombais peu à peu sous l'empire de cet être fatal. Aussitôt, je sentis se réveiller en moi la volonté de réagir contre l'hypnose. Cette force, devenant de plus en plus grande, m'entourait ainsi qu'une cuirasse invisible. J'eus l'impression vague d'une lutte qui se livrait entre lui et moi, entre sa personnalité et la mienne.

Mais ce fut en vain que j'essayai de bouger la main. Il me fallut attendre qu'il m'ordonnât de me lever.

Bientôt, je distinguai clairement sa silhouette, son visage et ses yeux. Le terrible cercle lumineux avait complètement disparu.

— En voilà assez, mon cher, pour cette fois-ci, — me dit-il.

Bien qu'il m'observât avec attention, il était loin de se douter qu'il ne saisissait qu'une partie de mes sensations. Ma résistance à l'hypnose lui avait échappé. Un sourire de satis-

faction éclairait sa figure, et il me parlait d'un ton assuré que seule la certitude de son empire sur moi pouvait lui donner. Il était évident qu'il croyait m'avoir complètement soumis à sa volonté et qu'il me comptait désormais au nombre de ses adeptes.

Brusquement, il me tira par le bras. Je me soulevai et m'assis. La tête me tournait et je sentais une faiblesse dans tout mon corps. Faisant un effort sur moi-même, je me mis debout et fis quelques pas dans la chambre. Mes jambes étaient comme paralysées et ne m'obéissaient plus.

Raspoutine continuait à observer chacun de mes mouvements.

— C'est la grâce de Dieu, — finit-il par me dire, — tu verras bientôt à quel point tu te sentiras mieux.

Quand je pris congé de lui, il me fit promettre de revenir bientôt.

Après cette séance d'hypnotisme, j'allai voir Raspoutine très souvent, tantôt avec mademoiselle M..., tantôt seul. La « cure » continuait et la confiance du « Starets » en son sujet ne faisait que grandir. Quelquefois nos conversations duraient des heures. Pensant avoir en moi un ami qui croyait en sa mission divine et comptant sur mon aide et mon appui, Raspoutine devenait de plus en plus expansif et ne cachait plus son jeu, tant il était convaincu que je ne pouvais plus me soustraire à son influence.

— Tu es vraiment, mon cher, — me dit-il un jour, — un homme de beaucoup de bon sens; c'est pour cela qu'on a tant de facilité à causer avec toi. Tu comprends tout au premier mot. Si tu le désires, je te nommerai ministre.

Cette offre de Raspoutine me déconcerta. Je savais qu'il lui était facile de satisfaire ses moindres fantaisies et je me représentais le scandale ridicule que serait pour moi la protection d'un tel homme. Je lui répondis en riant :

— Je vous prêterai mon aide avec plaisir, mais, je vous en prie, ne songez jamais à me faire nommer ministre.

— Pourquoi ris-tu? — me demanda-t-il tout étonné. — Tu t'imagines peut-être que je ne puis faire ce que je dis? Je peux tout; je fais ce que je veux, et tout le monde m'obéit. Tu verras, tu seras ministre.

Ce ton plein d'assurance de Raspoutine m'inquiéta sérieusement. Je voyais déjà l'étonnement du public le jour où les journaux annonceraient cette nomination.

— De grâce, Grégoire Ephimovitch, n'en faites rien. Quelle sorte de ministre ferais-je donc. D'ailleurs à quoi bon? Il est bien préférable que je vous aide sans qu'on le sache.

— Peut-être as-tu raison, — répondit Raspoutine, — il en sera comme tu le désires.

Puis il ajouta :

— Eh bien, vois-tu, tout le monde ne raisonne pas comme toi. La plupart de ceux qui viennent me voir me disent : « Arrange-moi ceci, arrange-moi cela »; chacun désire quelque chose.

— Et comment donnez-vous suite à ces requêtes? — demandai-je.

— Je les envoie chez un ministre ou chez quelque autre personnage influent, avec un billet de moi. Quelquefois je les envoie directement à Tsarskoie-Selo. C'est ainsi que je distribue les postes.

— Et les Ministres vous obéissent?

— Tous, — s'écria Raspoutine. — Tous me sont redevables de leur position. Comment veux-tu qu'ils ne m'obéissent pas? Ils savent bien que s'ils ne sont pas dociles, ils finiront mal... Même le Président du Conseil des Ministres n'ose pas me résister. Tiens, pas plus tard qu'aujourd'hui, il m'a fait offrir cinquante mille roubles par quelqu'un pour que Protopopoff soit destitué. Craignant de venir lui-même, il m'a envoyé un de ses amis. Et Khvostoff[1]... quel rusé fripon! il ne m'a laissé tranquille que lorsqu'il a eu le poste qu'il convoitait, mais à peine nommé, il me tourna le dos. Il fut cassé, c'était ce qu'il méritait. A présent, il comprend son erreur et la regrette amèrement. C'est ainsi que les choses se passent, — ajouta Raspoutine, après un moment de silence. — Pense donc quels sont

1. Gouverneur de Nijny-Novgorod en 1914, A. A. Khvostoff fut nommé, grâce aux intrigues de Raspoutine, ministre de l'Intérieur. Convaincu de la détestable influence du « Starets » et las de la pression qu'il ne cessait d'exercer sur lui, Khvostoff résolut de l'empoisonner avec l'aide de Kourloff, chef de la Police. Mais ce dernier fit parvenir à Khvostoff un poison inoffensif, puis le dénonça. Le Ministre fut forcé de démissionner et ne dut qu'à sa haute position de ne pas être poursuivi.

mes amis. Comment oserait-on me désobéir? Tous me craignent, tous sans exception. Il me suffit, pour imposer ma volonté, de frapper fortement du poing sur la table, — acheva Raspoutine, en jetant un regard satisfait sur sa main musclée. — C'est ainsi que vous devez être traités, vous autres aristocrates (il avait une façon à lui de prononcer ce mot). Tous, vous m'enviez mes promenades en grosses bottes dans les salles du Palais. Tous, vous êtes remplis de morgue et c'est la morgue, mon cher, qui engendre le péché. Si tu veux être agréable à Dieu, tu dois avant tout étouffer tout sentiment d'orgueil.

Raspoutine éclata d'un rire cynique. Il était gris et en veine de confidences.

Il me conta alors les moyens qu'il employait pour mater l'orgueil :

— Et voilà, mon cher, — dit-il en me regardant, avec un sourire étrange, — les femmes, c'est pire que les hommes; c'est par elles qu'il faut commencer. Oui, c'est ainsi que je procède : en menant au bain toutes ces dames. Je leur dis : « A présent, déshabillez-vous et lavez le moujik »; si elles font des manières, j'ai vite fait de les convaincre, et... l'orgueil, mon cher, ça ne dure pas.

Épouvanté, j'écoutais en silence l'abominable récit qu'il me fit alors, récit dont les détails sont impossibles à transcrire. Tout en parlant il vidait verre sur verre.

— Et toi, pourquoi ne prends-tu rien? As-tu peur du vin? C'est pourtant le meilleur des médicaments, il guérit tous les maux et ne se fait pas à la pharmacie. C'est le remède donné par Dieu pour fortifier l'âme et le corps. J'y puise aussi cette force immense dont le Seigneur m'a gratifié. Et à propos, connais-tu Badmaieff? En voilà un vrai docteur qui sait fabriquer lui-même tous ses remèdes. Quant aux Botkine et aux Derevenko[1], ils n'y entendent rien. Ils prescrivent toutes sortes de drogues et s'imaginent que le malade va mieux, tandis que son état ne fait qu'empirer. Les herbes dont Badmaieff se sert, c'est la nature même qui les fournit, on les trouve dans les forêts, dans les champs, sur les montagnes... C'est Dieu qui les fait pousser et c'est pour cela qu'elles possèdent une vertu divine.

1. Médecins de la Famille Impériale.

— Dites, Grégoire Éphimovitch, — demandai-je avec crainte, — ne traite-t-on pas l'Empereur et l'Héritier avec ces herbes?

— Mais certainement. « Elle-même[1] » et Annouchka[2] y veillent. Elles ont seulement peur que Botkine ne l'apprenne. Je leur répète tout le temps : si l'un de vos médecins a jamais connaissance de mes remèdes, cela fera grand tort au malade; aussi elles agissent avec précaution.

— Quels sont donc ces remèdes que vous administrez à l'Empereur et à l'Héritier?

— Il y en a de toute sorte, mon cher. A « lui[3] » on donne un thé qui fait descendre en son être la grâce divine. La paix règne dans son cœur, et tout lui paraît bon et gai. D'ailleurs, — poursuivit Raspoutine, — quel Tsar est-il? C'est un enfant du Bon Dieu. Tu verras plus tard comment nous arrangerons les choses. Tout ira pour le mieux alors.

— Que voulez-vous dire, Grégoire Ephimovitch, qu'est-ce qui ira pour le mieux?

— Tu es bien curieux, tu voudrais tout savoir... Au moment venu, tu sauras tout.

Je n'avais encore jamais vu Raspoutine aussi communicatif. Évidemment, le vin qu'il avait bu lui déliait la langue. Je ne voulais pas perdre cette occasion d'apprendre le plus de détails possibles sur les intrigues qui se tramaient. Je lui proposai donc de boire encore avec moi. Pendant longtemps, nous remplîmes nos verres en silence. Raspoutine vidait d'un trait le sien, tandis que moi je feignais de boire; j'approchais le verre de mes lèvres et le replaçais, sans avoir bu, sur la table, devant la coupe de fruit qui se trouvait entre moi et le « Starets. » Comme cela, Raspoutine était seul à boire. Après avoir vidé une bouteille de vin de Madère très capiteux, il se dirigea en chancelant vers le buffet pour en chercher une autre. Je remplis de nouveau son verre, feignant de remplir également le mien et je repris la conversation interrompue.

— Vous rappelez-vous, Grégoire Ephimovitch, m'avoir dit

1. L'Impératrice.
2. La Wyroubova.
3. L'Empereur.

tantôt que vous vouliez que je sois votre allié? Je consens volontiers à vous aider, mais il faut pour cela que vous m'expliquiez vos plans. Vous venez de me dire par exemple qu'il y aura beaucoup de changements, mais quand cela arrivera-t-il? et pourquoi ne m'en dites-vous rien?

Raspoutine me regarda fixement, puis ferma à demi les yeux et me dit après quelques moments de réflexion :

— Voici ce qui arrivera, mon cher : assez de cette guerre, assez de sang versé. Il est temps de mettre fin à ces massacres. L'Allemand n'est-il pas aussi notre frère? Le Seigneur a dit : « Tu aimeras ton ennemi comme ton propre frère. » C'est pour cette raison que la guerre doit cesser. « Lui[1] » résiste tout le temps. « Elle[2] » non plus ne veut rien entendre. Sûrement quelqu'un leur donne de mauvais conseils, mais à quoi bon? Si j'ordonne quelque chose, il faudra bien qu'ils exécutent ma volonté... Maintenant, il est encore trop tôt, tout n'est pas prêt.

» Quand nous en aurons fini avec cette question, à la satisfaction générale, nous nommerons Alexandra Régente pendant la minorité de son fils, et quant à « Lui », nous l'enverrons se reposer à Livadia[3]. Il en sera bien heureux. Fatigué comme il l'est, il lui faut du repos. Là-bas, à Livadia, près de ses fleurs, il sera plus près de Dieu. Il a sur sa conscience assez de péchés à se faire pardonner. Toute une vie passée en prières ne suffirait pas à lui faire pardonner cette guerre.

» Sans le coup de couteau dont m'a frappé cette canaille[4] en

1. L'Empereur.
2. L'Impératrice.
3. Résidence du Tsar en Crimée.
4. On avait plusieurs fois attenté sans succès à la vie de Raspoutine. En 1914, une paysanne nommée Gousseva, qui avait vécu avec lui pendant quelques années, mais qui l'abandonna finalement pour son ennemi le moine Eliodore, lui donna un coup de couteau dans le ventre. La blessure fut si grave qu'il resta plusieurs semaines entre la vie et la mort; ce ne fut que grâce à sa constitution extraordinairement robuste qu'il put en réchapper. Quand elle eut à répondre de ce crime, la Gousseva déclara que Raspoutine n'était rien de plus qu'un séducteur. Elle fut envoyée dans un asile d'aliénés.

Pour ces détails et d'autres concernant la vie privée et l'influence du « Starets », le lecteur consultera avec profit le livre du Dr E. J. Dillon. *The Eclipse of Russia* (J. M. Dent et Sons, Ltd., 1918) et l'admirable article de Sir Paul Vinogradow sur « Raspoutine » dans l'*Encyclopædia Britannica*, vol. XXXII, p. 249, édition 1922.

Sibérie, j'aurais été à Saint-Pétersbourg et je n'eusse jamais permis cette effusion de sang. Mais, en mon absence, tous ces Sazonoff et ces damnés ministres ont organisé cette entreprise. Que de mal ils ont fait!

» Quant à la Tsarine, c'est une Souveraine pleine de sagesse, c'est une seconde Catherine. Elle dirige déjà les affaires depuis quelque temps. Et tu verras, plus elle le fera, mieux ce sera.

» Elle a promis avant tout de renvoyer tous les bavards de la Douma. Qu'ils s'en aillent au diable! Vois-tu bien, ils ont inventé de se révolter contre « l'Oint du Seigneur ». Eh bien! nous taperons dessus. Il y a longtemps qu'on aurait dû les renvoyer. A tous ceux qui crient contre moi, il arrivera malheur.

Raspoutine s'animait de plus en plus. Sous l'influence du vin, il ne songeait plus à s'observer devant moi.

— Je suis une bête traquée, — disait-il, — tous les aristocrates voudraient me détruire parce que je leur barre le chemin. En revanche le peuple me respecte parce que, vêtu d'un cafetan et chaussé de grosses bottes, je suis parvenu à être le conseiller des Souverains. C'est la volonté de Dieu. C'est Dieu qui m'a donné cette force. Je lis les pensées les plus intimes dans le cœur des hommes.

» Il n'y a pas longtemps, par exemple, des envoyés du général Roussky vinrent me voir. Avant qu'ils eussent eu le temps de m'exposer le but de leur visite, j'avais deviné ce qu'ils voulaient. Pour la forme je les laissai parler et je me fis prier avant de leur accorder ce qu'ils désiraient. Mais en fin de compte, je leur promis d'arranger l'affaire de Roussky, car, après tout, c'est un brave homme.

» On me prie toujours d'octroyer les mêmes droits aux Juifs qu'aux autres sujets russes; pourquoi les en priver? Ce sont des hommes comme nous, des créatures de Dieu.

» Tu vois donc, — poursuivit Raspoutine, — combien de choses il y a à faire. Et moi qui n'ai personne pour m'aider... je dois tout arranger moi-même. Toi, tu as du bon sens, tu m'aideras. Je te ferai faire certaines connaissances..., cela te rapportera de l'argent. Il se peut d'ailleurs que tu n'en aies pas besoin, peut-être es-tu plus riche que le Tsar lui-même. Eh

bien, tu donneras cet argent aux pauvres. Chacun est heureux d'avoir quelques sous de plus.

Un violent coup de sonnette retentit. Raspoutine tressaillit. Évidemment, il attendait quelqu'un, mais tout à sa conversation avec moi, il avait complètement oublié le rendez-vous. Rappelé à la réalité, il parut craindre que les nouveaux venus ne me vissent chez lui.

Il se leva précipitamment et m'emmena dans son cabinet de travail, d'où il ressortit aussitôt. Je l'entendis se diriger vers l'antichambre en chancelant. Chemin faisant, il cogna un objet qu'il fit tomber; il lança un juron. Ses jambes ne le soutenaient plus, mais il avait toute sa tête.

La force de résistance de cet homme était incroyable.

J'entendis résonner les voix des nouveaux venus dans la salle à manger qui était juste en face de la pièce où je me tenais et n'en était séparée que par un petit couloir. Je tendis l'oreille, mais la conversation s'engageait à voix basse et je ne pus pas comprendre ce qui se disait. Regardant alors par une fente de la porte du cabinet de travail, je vis, la porte de la salle à manger étant restée entre-bâillée, le « Starets » assis à la place même où il causait avec moi quelques instants auparavant.

Autour de lui cinq personnes étaient assises, deux autres se tenaient debout derrière sa chaise. J'examinai attentivement les hôtes mystérieux de Raspoutine. Ils prenaient des notes sur leurs carnets. Tous avaient de mauvaises mines. Quatre d'entre eux avaient un type israélite très prononcé.

Les trois autres se ressemblaient étrangement; ils étaient blonds, avaient le teint rouge et de petits yeux. La figure de l'un d'eux ne m'était pas inconnue, mais je ne pouvais pas me rappeler où je l'avais vue. Ils étaient vêtus modestement. Quelques-uns avaient gardé leur pardessus. Raspoutine s'était complètement transfiguré. Nonchalamment assis, il se donnait des airs d'une importance extrême et parlait avec animation. Les visiteurs écrivaient, se consultaient à voix basse, tiraient des papiers de leurs poches et riaient de temps à autre. On eût dit un groupe de conspirateurs.

Une pensée traversa mon cerveau : « Ne sont-ce pas là les « verdâtres » dont m'a parlé Raspoutine? »

Plus je les examinais, moins je doutais que j'avais devant

moi une bande d'espions. Je frémis en songeant que dans cette petite chambre, aux pieds de l'effigie du Sauveur et devant les portraits des Souverains, se jouait le sort de toute la Russie.

Je m'écartai de la porte avec dégoût; j'aurais voulu fuir ce lieu maudit, mais le cabinet de Raspoutine n'ayant qu'une seule issue, il était impossible d'en sortir sans être aperçu.

Après un temps qui me parut une éternité, Raspoutine reparut. Il était très gai, très content de lui-même. Sentant que je ne pourrais plus maîtriser le sentiment de répulsion qu'il m'inspirait, je le quittai en hâte et je sortis en courant.

IX

Après chacune de mes visites chez Raspoutine, j'étais de plus en plus certain qu'il était bien la cause de tous les malheurs de la Russie et qu'avec lui disparaîtrait le pouvoir satanique qui subjuguait les Souverains.

Il semblait que le destin même m'avait conduit vers cet homme afin de me faire voir, de mes propres yeux, le rôle qu'il jouait, et de me faire comprendre jusqu'à quels abîmes pouvait nous mener son influence immense.

Alors, pourquoi attendre?

Je me répétais sans cesse : Il n'est pas possible d'épargner la vie de Raspoutine qui pousse la Russie et la Dynastie à leur perte et qui, par sa félonie, ne fait qu'accroître le nombre des victimes de la guerre. Y a-t-il un seul honnête homme qui ne souhaite sincèrement sa mort?

Petit à petit, le problème se resserrait, il ne s'agissait donc plus de savoir si Raspoutine devait être supprimé, mais seulement si c'était bien moi qui devais le faire.

Il m'était impossible de continuer à simuler d'être son ami; ce rôle me devenait trop odieux. Tout mon être se révoltait, et je décidai d'en finir.

Le premier plan que nous avions conçu, tuer Raspoutine dans son appartement, ne me paraissait plus opportun, vu la tension qui régnait dans les esprits. La guerre battait son plein, les armées se préparaient à la grande offensive; le fait d'assassiner ouvertement Raspoutine pourrait être inter-

prêté comme une démonstration hostile à la Famille Impériale. Il ne fallait donc pas agir au grand jour. Raspoutine devait disparaître, sans que personne connût jamais les circonstances de sa mort. A plus forte raison, les noms de ceux qui en seraient les auteurs devaient-ils rester ignorés.

Je supposais que Pourichkevitch et Maklakoff, tous deux membres de la Douma d'Empire se rendaient compte comme moi de tout le mal que faisait Raspoutine, et qu'ils seraient heureux de me conseiller. Je résolus d'aller les trouver.

Mon choix s'était porté sur eux parce que, du haut de la tribune, ils avaient violemment attaqué l'imposteur. Je pensais qu'ils approuveraient mes intentions et que peut-être même ils voudraient prendre une part active à l'exécution de mon projet.

Je m'adressai tout d'abord au député Maklakoff.

Notre conversation fut courte. En quelques mots je lui exposai mon plan et lui demandai son opinion. Maklakoff évita de me donner une réponse catégorique. Son indécision et sa méfiance se reflétaient dans la question qu'il me posa :

— Pourquoi vous êtes-vous adressé précisément à moi?

— J'ai été à la Douma, et j'y ai entendu votre discours, — répondis-je.

J'étais persuadé qu'en son for intérieur il approuvait mes intentions, mais je fus désappointé par son attitude. Manquerait-il de confiance à mon égard? Il est vrai qu'il ne me connaissait que de nom. Craignait-il de se trouver mêlé à une aventure dangereuse? Quoi qu'il en fût, après quelques moments de conversation, je compris que je ne pouvais pas compter sur lui. Le sentiment de sa sécurité personnelle l'emportait sur sa haine pour Raspoutine.

Rentré chez moi, je téléphonai à Pourichkevitch, et nous convînmes que je passerais chez lui le lendemain matin.

Mon entrevue avec lui fut fort différente de celle que j'avais eue la veille avec Maklakoff. A peine avais-je fait part à Pourichkevitch de mon intention d'en finir avec Raspoutine qu'il s'écria avec sa vivacité et son ardeur accoutumées :

— J'y pense depuis longtemps moi-même et suis prêt à vous aider de tout cœur si vous voulez bien accepter mon concours. Mais ce n'est pas aussi facile que vous le pensez. Pour arriver

jusqu'à Raspoutine, il faut se glisser à travers une foule de dignitaires et d'espions qui le protègent.

— C'est déjà fait, — répondis-je, et je lui racontai toutes mes visites chez le « Starets », ainsi que mes conversations avec lui.

Il m'écoutait avec beaucoup d'attention. Je lui parlai du grand-duc Dimitri, du capitaine Soukhotine et lui fis part de mon entrevue avec Maklakoff.

Pourichkevitch était aussi de l'avis qu'il fallait faire disparaître Raspoutine secrètement. Il se rendait compte de la difficulté de notre plan, mais il ne doutait pas un instant de sa nécessité ni des conséquences politiques qui en résulteraient, car il était aussi fermement convaincu que moi qu'en éloignant le « Starets », on pourrait encore sauver le pays d'un écroulement complet.

La réserve de Maklakoff ne l'étonna point, mais il promit de lui parler et d'essayer de le faire entrer dans notre complot.

Fort de la promesse de Pourichkevitch, je le quittai. Il était convenu qu'il viendrait le jour suivant chez moi à la Moïka.

Le lendemain, à cinq heures, le grand-duc Dimitri et Soukhotine vinrent me voir.

Après une longue discussion, nous décidâmes que le moyen le plus sûr de tuer Raspoutine sans laisser de trace du meurtre était le poison.

Ils étaient parfaitement d'accord sur le point que la suppression de Raspoutine devait offrir l'apparence d'une disparition inexplicable.

Ce fut notre maison de la Moïka qu'on choisit comme lieu d'exécution; elle contenait un appartement que je faisais arranger pour moi-même et qui se prêtait admirablement à la réalisation de nos projets. L'amitié que me témoignait Raspoutine me faisait prévoir qu'il serait possible de le faire venir dans notre maison.

Cette résolution provoqua tout d'abord en moi un sentiment de révolte : la perspective d'attirer chez moi un homme dont j'avais résolu la perte me glaçait d'horreur. Quel que fût cet homme, je ne pouvais me résoudre à tramer le meurtre d'un hôte.

Mes amis partageaient ces scrupules, et ce ne fut qu'après de longues discussions que nous décidâmes de ne rien changer à notre plan : il fallait sauver notre pays à tout prix, et, pour cela, faire violence à notre sensibilité.

Mais l'exécution ne pouvait avoir lieu avant la mi-décembre, date à laquelle les réparations qu'on effectuait dans mon appartement seraient terminées. D'autre part, il nous faudrait attendre le retour du grand-duc Dimitri et de Pourichkevitch qui devaient partir bientôt pour le front. Mais aurais-je la force, en les attendant, de poursuivre mes relations amicales avec Raspoutine, maintenant que sa mort était irrévocablement résolue?

Pourichkevitch nous proposa un cinquième complice en la personne d'un médecin de son détachement, le docteur Lazovert. Nous acceptâmes.

Notre réunion suivante eut lieu dans le train sanitaire de Pourichkevitch. Nous y réglâmes tous les détails de notre action commune.

Notre plan définitif était le suivant :

Je continuerais, comme par le passé, à fréquenter Raspoutine pour lui inspirer une confiance de plus en plus grande et je l'inviterais un jour à venir chez moi, entourant sa visite du plus grand mystère.

A la date choisie par Raspoutine, j'irais le prendre à minuit chez lui et l'amènerais à la Moïka dans l'automobile découverte de Pourichkevitch. C'est le docteur Lazovert qui serait chargé de conduire la voiture. Pendant que Raspoutine se trouverait dans mon appartement, on lui ferait boire une solution de cyanure de potassium qui le tuerait instantanément. Le cadavre, mis dans un sac, serait porté hors de la ville et jeté à l'eau. Le grand-duc Dimitri offrit son automobile pour transporter le corps. C'était une sécurité de plus, car le fanion du Grand-Duc, flottant sur la voiture, devait nous mettre à l'abri de tout soupçon et nous éviter tout retard en cours de route.

Pendant le temps que Raspoutine serait chez moi, je resterais en tête à tête avec lui. Tous les autres attendraient dans la chambre voisine et viendraient me prêter main-forte en cas de besoin.

Que les conséquences de notre acte fussent bonnes ou mauvaises, nous prîmes la résolution de ne jamais dévoiler notre participation au meurtre.

Quelques jours après cette entrevue, le grand-duc Dimitri et Pourichkevitch partirent pour le front.

Seul, le capitaine Soukhotine resta à Saint-Pétersbourg. Je le voyais presque tous les jours.

En attendant le retour de mes amis, j'allai, sur le conseil de Pourichkevitch, voir encore une fois le député Maklakoff. Je fus agréablement surpris par son changement d'attitude. Il applaudit à nos projets, mais, quand je lui proposai de se joindre à nous, il me répondit que très probablement des affaires importantes l'appelleraient à Moscou vers la mi-décembre. Je lui confiai tout de même notre plan dans tous ses détails. Il m'écouta avec la plus grande attention..., mais ne témoigna aucun désir de prendre une part active au complot.

Quand je le quittai, il me souhaita bonne chance et me fit cadeau d'une matraque en caoutchouc :

— Prenez-la à tout hasard, — me dit-il en souriant.

X

Pendant ce temps, ma préparation au Corps des Pages se poursuivait sous la direction du colonel Vogel.

Chaque fois que je retournais chez Raspoutine, j'éprouvais une sensation de dégoût envers moi-même. Ces visites m'étaient devenues une affreuse torture.

Un jour, peu de temps avant le retour du grand-duc Dimitri et de Pourichkevitch, j'allai le voir encore une fois.

Il était de très bonne humeur :

— Pourquoi êtes-vous si gai? — lui demandai-je.

— C'est que j'ai vraiment conclu une bonne affaire. La chose ne se fera plus attendre longtemps, bientôt notre tour viendra de nous réjouir.

— De quoi s'agit-il donc, — demandai-je?

— De quoi il s'agit, de quoi il s'agit, — fit Raspoutine en cherchant à me contrefaire. — Tu as peur de moi, — continua-t-il, — et c'est pour cela que tu as cessé de venir me voir. Et pourtant, j'aurais eu beaucoup de choses intéressantes

à te raconter... Eh bien, je ne te les dirai pas, parce que tu as peur de moi et que tu as peur de tout. Si tu avais plus de courage, je t'aurais tout dit.

Je lui expliquai alors que j'étais très occupé par mes cours au Corps des Pages et que, si ne je venais plus chez lui, c'était parce que je n'avais pas un moment de liberté. Mais à tous mes arguments, Raspoutine ne faisait que répéter :

— Je le sais, je le sais... tu as peur, et tes parents ne te permettent pas de venir chez moi. Ta maman, n'est-ce pas, ne fait qu'une avec Élisabeth[1]. Toutes deux, elles n'ont qu'une seule pensée : celle de me faire renvoyer d'ici. Mais non. Cela ne leur réussira pas, on ne les écoutera pas. On m'aime beaucoup trop à Tsarskoie-Selo.

— Grégoire Ephimovitch, — lui répondis-je, — votre attitude auprès des souverains est toute autre qu'elle ne l'est ailleurs. Vous n'y parlez que de Dieu, et c'est à cause de cela que l'on croit en vous, et que l'on vous aime.

— Et pourquoi, mon cher, ne leur parlerais-je pas de Dieu? Ils sont tous très pieux, et ce genre de discours leur plaît... Ils comprennent tout, pardonnent tout, et m'apprécient.

» Quant au mal qu'on leur dit de moi, cela ne servira de rien. car, quoi qu'on leur raconte, ils n'y croiront pas. Je leur ai souvent dit : « Vous verrez qu'on répandra des calomnies sur mon compte. Souvenez-vous alors du Christ que l'on a persécuté. Il a aussi souffert pour la vérité. » Ils écoutent tout le monde, mais ils ne font que ce que leur dicte leur conscience.

» Quant à « lui[2] », — continua Raspoutine, — dès qu'il s'éloigne de Tsarskoie-Selo, il prête l'oreille à ce que lui disent les mauvaises gens, et j'ai même eu du mal avec lui, ces derniers temps. Je m'efforce de lui faire comprendre qu'il faut mettre un terme à cette boucherie. « Les hommes sont des frères, lui dis-je; qu'ils soient Français ou Allemands, qu'importe? » Rien n'y fait; il s'entête à répéter tout le temps qu'il serait « honteux » de signer la paix. Et où voit-il cette honte, quand il s'agit du salut de ses frères? On va de nouveau envoyer des milliers d'hommes à la boucherie. Cela vaut-il mieux?

1. La grande duchesse Élisabeth Feodorovna, sœur de l'Impératrice.
2. L'Empereur

« Elle[1] », c'est une Souveraine bonne et sage. Mais lui, qu'est-ce qu'il comprend? Il n'a pas ce qu'il faut pour être Empereur. C'est un enfant du Bon Dieu, voilà tout.

» Ce dont j'ai peur, — reprit Raspoutine, — c'est que le grand-duc Nicolas ne nous mette des bâtons dans les roues, s'il apprend quelque chose. Il ne pense qu'à guerroyer et à sacrifier sans nécessité les troupes. Mais, grâce à Dieu, il est loin, il n'a pas les bras assez longs pour nous atteindre. On l'a expédié le plus loin possible pour qu'il ne puisse plus gêner personne, ni se mêler de rien.

— A mon avis, — répondis-je, — on a commis une grande faute en destituant le Grand-Duc; toute la Russie a un culte pour lui. C'est bien l'homme le plus populaire.

— C'est précisément à cause de cela qu'on l'a destitué. Il était devenu trop fier et il visait trop haut. La Tsarine a vite compris d'où venait le danger.

— C'est faux, Grégoire Ephimovitch. Le Grand-Duc n'était pas du tout l'homme que vous dites. Jamais il n'a eu aucune visée personnelle, il n'a pensé qu'à remplir son devoir envers sa Patrie et son Empereur. Depuis qu'il est parti, tout va plus mal. On ne devait pas, dans un moment aussi grave, priver l'armée de son chef bien-aimé.

— Ne fais pas l'important, mon cher. Si l'on a agi de la sorte, c'est qu'il le fallait et on a bien fait.

Raspoutine se leva et se mit à marcher de long en large dans la chambre en marmottant. Il s'arrêta tout à coup, s'approcha précipitamment de moi et me saisit brusquement la main. Ses yeux avaient une expression étrange :

— Accompagne-moi chez les bohémiens, — me dit-il. — Si tu viens avec moi, je te raconterai tout, jusqu'aux moindres détails.

J'y consentis, mais à ce moment le téléphone se fit entendre. On appelait Raspoutine à Tsarskoie-Selo. Profitant de son désappointement de ne pouvoir se rendre avec moi chez les Tziganes, je l'invitais à venir passer une des prochaines soirées à la Moïka.

Depuis longtemps il désirait faire la connaissance de ma femme. Croyant qu'elle était à Saint-Pétersbourg et sachant

1. L'Impératrice Alexandra Feodorovna.

que mes parents étaient en Crimée, il consentit à venir chez moi.

En réalité ma femme n'était pas là. Elle villégiaturait chez mes parents. Mais j'avais pensé que, si je disais à Raspoutine qu'il aurait l'occasion de la rencontrer, il accepterait plus volontiers mon invitation.

Quelques jours plus tard, le grand-duc Dimitri et Pourichkevitch revenaient du front.

Nous eûmes plusieurs fois l'occasion de nous réunir, et il fut décidé d'inviter le « Starets » à venir dans la maison de mes parents à la Moïka le soir du 16 décembre[1].

Je lui téléphonai pour lui demander si cette date lui convenait. Il accepta, mais à la condition que je vinsse moi-même le prendre et que je le ramenasse chez lui. Il me pria de monter par l'escalier de service et me dit qu'il avertirait le portier qu'une de ses connaissances viendrait le chercher à minuit. Il comptait de cette façon sortir inaperçu.

C'est avec surprise et effroi que je pensais à la grande facilité avec laquelle il consentait à tout. On eût dit qu'il voulait diminuer les difficultés de notre tâche.

Le jour approchait. Je priai le grand-duc Dimitri de chercher un point de la Néva où l'on pût jeter le corps de Raspoutine sans éveiller l'attention.

Le même soir, ayant passé plusieurs heures à cette recherche, il vint me voir. Nous restâmes longtemps à causer. Il me parla de son récent séjour au Grand Quartier Général. Il avait trouvé l'Empereur maigri et vieilli et dans un état d'apathie qui le rendait indifférent à tout. En écoutant parler le Grand-Duc, je me souvins des paroles de Raspoutine... La Russie était au bord du gouffre : il fallait agir si nous voulions essayer de sauver notre malheureuse Patrie.

XI

Je restai toute la journée du 16 décembre au Corps des Pages à préparer mes examens qui étaient fixés au lendemain.

Le matin je profitai d'un moment de liberté pour passer

1. Date à laquelle ma femme serait revenue de Crimée, si son état de santé ne l'en eût empêchée.

chez moi à la Moïka et y prendre mes dernières dispositions.

L'appartement où devait venir Raspoutine était situé au sous-sol et venait d'être remis à neuf. Il fallait l'arranger de façon qu'il parût habité et n'éveillât aucun soupçon. Autrement Raspoutine aurait pu trouver étrange qu'on le reçût dans une espèce de cave sans aucun confort.

En entrant dans la pièce principale, qui avait fait jusqu'ici partie de la cave, j'y trouvai des ouvriers en train de poser les tapis et de suspendre les portières.

Cette chambre, plutôt obscure en plein jour, était pavée de granit et avait des murs de pierre grise et un plafond bas et voûté. Deux petites fenêtres au ras du sol donnaient sur le quai de la Moïka. Deux arcades partageaient ce local en deux parties : l'une d'elles, large et spacieuse, était destinée à servir de salle à manger; l'autre, plus étroite, communiquait avec un escalier tournant dont le premier palier donnait sur la cour; en montant encore quelques marches on parvenait à mon cabinet de travail.

Plusieurs grands vases rouges en porcelaine de Chine ornaient déjà les niches de la petite pièce. Ils se détachaient merveilleusement sur le fond gris de la pierre.

On apportait du garde-meuble les objets que j'avais choisis et qu'il fallait disposer dans la salle à manger : chaises en bois sculpté, tendues d'un cuir noirci par le temps; des petites armoires en ébène à tiroirs et cachettes; des fauteuils en chêne massif à hauts dossiers; des petites tables recouvertes de vieilles étoffes, des coupes en ivoire et une quantité d'autres objets d'art. En fermant les yeux, je vois encore, dans tous ses détails, l'arrangement de cette pièce.

Je me souviens surtout d'une armoire à incrustations contenant un grand nombre de petites glaces et de colonnettes en bronze. Sur cette armoire était posé un crucifix en cristal de roche et argent ciselé, d'un très beau travail italien du XVIIe siècle.

Dans cette salle à manger, il y avait une grande cheminée en granit rouge, ornée de coupes dorées, d'assiettes en majolique ancienne et d'un groupe en bois d'ébène sculpté. Par terre s'étendaient un grand tapis de Perse et dans un coin, devant l'armoire au labyrinthe, une énorme peau d'ours blanc.

Au milieu de la pièce, on avait placé la table où Raspoutine devait prendre sa dernière tasse de thé.

L'intendant de notre maison et mon valet de chambre m'aidaient à disposer les meubles. Je les chargeai de préparer un thé pour six personnes, d'acheter des biscuits et des gâteaux et d'aller prendre du vin à la cave. Je leur dis que j'attendais du monde à onze heures du soir et qu'ils pouvaient se retirer dans la chambre de service jusqu'à mon appel.

Tout étant en ordre, je montai dans mon cabinet de travail où m'attendait déjà le colonel Vogel. Je terminai ma répétition avec lui vers six heures du soir, et je me rendis pour dîner au palais du grand-duc Alexandre Mikhailovitch, mon beau-père.

J'avalai à la hâte quelques bouchées et retournai chez moi à la Moïka.

XII

A onze heures, tout était prêt dans le nouvel appartement. Le samovar fumait sur la table au milieu d'assiettes de gâteaux et de friandises qui plaisaient spécialement à Raspoutine. Un plateau chargé de bouteilles et de verres était posé sur un des dressoirs.

Profitant de ce que j'étais encore seul, je jetai un dernier coup d'œil pour m'assurer que rien n'avait été oublié : des lanternes anciennes aux verres de couleur éclairaient la pièce de haut, les lourdes portières en damas rouge étaient baissées. Un feu brûlait dans l'âtre de granit, les bûches crépitaient et projetaient des étincelles sur les dalles de pierre. L'aspect inhabité de cette salle souterraine avait disparu. Il s'en dégageait à présent, grâce à son ameublement et aux doux reflets de son éclairage, une atmosphère de confort. On éprouvait dans le calme de ce sous-sol la sensation d'être séparé du reste du monde. Il semblait que, quoi qu'il arrivât, aucun regard indiscret n'en percevrait le mystère et que les événements de cette nuit mémorable resteraient pour toujours ensevelis dans le silence de ces lourdes murailles.

Un coup de sonnette m'annonça l'arrivée du grand-duc Dimitri et de mes autres amis.

J'allai les recevoir. Ils avaient tous l'air très décidé, mais

ils parlaient trop haut pour que leur insouciance me parût naturelle.

Nous passâmes dans la salle à manger. Son ameublement produisit une forte impression sur le Grand-Duc, qui, la veille, était venu chez moi, alors que rien n'était encore prêt.

Ils restèrent quelques instants silencieux et examinèrent les lieux où devait bientôt se passer l'événement tragique.

Je tirai du cabinet orné d'incrustations la boîte qui contenait le poison et je posai sur la table une assiette de gâteaux. Il y en avait six, trois à la crème et trois au chocolat.

Le docteur Lazovert mit ses gants de caoutchouc, prit les cristaux de cyanure de potassium, qu'il réduisit en poudre. Puis, ayant soulevé la calotte des gâteaux, il saupoudra la partie inférieure d'une dose de poison qui, d'après lui, était suffisante pour provoquer la mort instantanée de plusieurs personnes.

Un silence impressionnant régnait dans la chambre; tous nous suivions avec émotion les gestes du médecin. Il restait encore à verser le cyanure dans les petits verres à porto. On décida de le faire au dernier moment, afin qu'il ne perdît pas son efficacité en s'évaporant.

Il fallait donner l'illusion que notre souper s'achevait, car j'avais prévenu Raspoutine que, lorsque nous avions des invités, nous prenions nos repas dans la salle à manger du sous-sol et que je restais quelquefois seul en bas à lire ou à étudier tandis que mes amis montaient fumer dans mon cabinet de travail. Nous mîmes à la hâte la table en désordre; nous reculâmes les chaises et versâmes du thé dans les tasses.

Il était entendu que le Grand-Duc, Pourichkevitch et Soukhotine, quand je serais parti chercher le « Starets », se retireraient au premier étage et feraient jouer le gramophone en prenant soin de choisir des airs gais. Je tenais à entretenir chez Raspoutine sa bonne humeur et à éloigner de son esprit toute défiance. Il fallait éviter à tout prix que la vue du sous-sol éveillât un soupçon en lui.

Tous les préparatifs terminés, j'endossai un grand manteau de fourrure et je rabattis jusqu'à mes oreilles une casquette fourrée qui me cachait complètement le visage. Le docteur Lazovert, travesti en chauffeur, mit le moteur en marche et

nous montâmes dans l'automobile qui attendait dans la cour devant le petit perron.

Mon cerveau n'était qu'un tourbillon de pensées, mais la confiance dans l'avenir me soutenait. Pendant les quelques minutes que dura ce trajet, que je faisais pour la dernière fois, je vécus des émotions intenses.

La voiture s'arrêta au n° 64 de la rue Gorokhovaïa.

A peine entré dans la cour, j'entendis la voix du portier :

— Que voulez-vous?

Apprenant que je désirais voir Raspoutine, il ne voulut d'abord pas me laisser passer, insistant pour connaître mon nom et le motif de ma visite à une heure aussi tardive.

Je répondis que Raspoutine lui-même m'avait prié de venir le chercher à cette heure-là et de monter chez lui par l'escalier de service. Le concierge me laissa alors passer.

L'escalier n'était pas éclairé. Je dus monter à tâtons et ce fut à grand'peine que je trouvai la porte de l'appartement du « Starets ».

Je sonnai.

— Qui est là? — me cria-t-il de derrière la porte.

Je tressaillis.

— Grégoire Ephimovitch, — répondis-je, — c'est moi qui viens vous chercher.

J'entendis Raspoutine remuer dans sa chambre. La chaîne glissa, le lourd verrou grinça. Je ne me sentais pas du tout à mon aise.

Il ouvrit et j'entrai dans la cuisine.

Tout était obscur. Il me sembla que quelqu'un me regardait de la chambre voisine. Instinctivement je relevai mon collet et abaissai ma casquette sur mes yeux.

— Qu'as-tu à te cacher de la sorte? — me demanda Raspoutine.

— Mais n'était-il pas convenu que personne ne devait savoir que vous sortiez avec moi ce soir?

— C'est vrai, c'est vrai. Aussi, n'en ai-je pas soufflé mot aux miens; j'ai même renvoyé tous les « taïniks[1] ». Voilà, je vais m'habiller.

J'entrai avec lui dans sa chambre à coucher, éclairée seu-

1. Agents de la police secrète.

lement par la petite lampe qui brûlait devant les icones. Raspoutine alluma une bougie. Je remarquai alors que son lit était défait.

Probablement venait-il de se reposer. Près du lit se trouvaient sa pelisse et son bonnet en peau de castor; par terre, de hautes galoches feutrées.

Raspoutine était vêtu d'une blouse de soie blanche brodée de bluets. Un gros cordon de couleur framboise lui servait de ceinture. Sa large culotte de velours noir et ses bottes paraissaient toutes neuves. Ses cheveux étaient lissés et sa barbe était peignée avec un soin tout particulier. Quand il s'approcha de moi, je sentis une forte odeur de savon à bon marché qui me prouva l'attention toute spéciale qu'il avait apportée ce jour-là à sa toilette. Je ne l'avais encore jamais vu aussi propre et aussi soigné.

— Eh bien, Grégoire Ephimovitch, il est temps de partir, il est minuit passé.

— Et les tziganes, irons-nous les voir?

— Je ne sais pas, peut-être, — répondis-je.

— Tu n'auras personne chez toi ce soir? — me demanda-t-il avec une certaine inquiétude dans la voix.

Je le tranquillisai en lui disant qu'il ne verrait chez moi aucune personne qui lui déplairait et que ma mère était en Crimée.

— Je ne l'aime pas, ta maman. Je sais qu'elle me hait. C'est l'amie d'Élisabeth[1]. Toutes les deux elles intriguent contre moi et répandent des calomnies sur mon compte. La Tsarine elle-même m'a souvent répété qu'elles étaient mes pires ennemis.

— Tiens, — me dit-il tout à coup, — pas plus tard que ce soir Protopopoff est venu me trouver et m'a fait jurer de ne pas sortir ces jours-ci. « On va te tuer », me déclara-t-il, « tes ennemis te préparent un mauvais coup ». Mais cela sera peine perdue. Ils n'y réussiront pas. Leurs bras ne sont pas assez longs... Bon, assez causé... partons.

Je pris la pelisse qui était sur le lit et je l'aidai à la mettre sur ses épaules.

— Et mon argent que j'oubliais, — dit tout à coup Raspoutine en marchant rapidement vers son coffre, qu'il ouvrit.

1. Grande duchesse Élisabeth Feodorovna.

J'aperçus alors quelques rouleaux enveloppés dans du papier de journal.

— Est-il possible que tout cela soit de l'argent? — demandai-je.

— Mais oui, mon cher, — me répondit-il en parlant très vite.

— Et qui vous l'a donné?

— Mais de bonnes gens, de braves gens me l'ont donné. Je leur ai arrangé une petite affaire; alors, par reconnaissance, ils m'ont fait don de cet argent pour l'Église.

— Y en a-t-il beaucoup?

— Pourquoi compterais-je? Je n'en ai d'ailleurs pas le temps, je ne suis pas banquier. C'est l'affaire de Mitka Rubinstein[1]; il en a de l'argent, celui-là, et à profusion; quant à moi, qu'en ferais-je? Et puis, à vrai dire, je ne sais même pas le compter. Je leur ai dit, apportez-moi cinquante mille roubles, autrement je ne me dérangerai pas pour vous. Alors, ils m'ont envoyé cette somme, peut-être davantage, que sais-je? Ce sera une belle dot pour ma fille, — poursuivit Raspoutine. — Elle va bientôt épouser un officier, un homme qui a bien mérité de la Patrie. Quatre fois il a été décoré de la croix de Saint-Georges[2]; aussi lui a-t-on réservé un bon petit poste. « Elle-même[3] » m'a promis de bénir ce mariage.

— Vous me disiez pourtant, Grégoire Ephimovitch, que cet argent était une offrande faite à l'Église?

— Eh bien, quoi? Qu'est-ce que cela fait? Le mariage est aussi consacré par Dieu et béni par l'Église. Le Seigneur lui-même n'a-t-il pas béni les noces de Cana en Galilée? Qu'est-ce que cela peut bien faire au Bon Dieu, l'usage que l'on fera de cet argent?

Je ne pus m'empêcher de sourire de l'insolence naïve avec laquelle il jouait sur les mots en citant l'Écriture Sainte.

Après avoir pris une partie de son argent et refermé soigneusement son coffre, Raspoutine souffla la bougie. La chambre fut de nouveau plongée dans une demi-obscurité.

Une immense pitié pour cet homme s'empara tout à coup de moi. J'eus honte des moyens abjects, de l'horrible imposture auxquels j'avais recours. A ce moment, je fus saisi d'un

1. Brasseur d'affaires très connu à Saint-Pétersbourg.
2. Haute distinction militaire donnée pour bravoure sur le champ de bataille.
3. L'Impératrice Alexandra Feodorovna.

sentiment de mépris pour moi-même. Je me demandais comment j'avais pu concevoir un crime aussi lâche. Je ne comprenais plus comment je m'y étais décidé.

Je regardai avec effroi ma victime, tranquille et confiante, devant moi.

Qu'était devenue sa clairvoyance? A quoi lui servait son don de divination, son pouvoir de lire les pensées des autres, s'il ne voyait pas le terrible piège qu'on lui tendait? On aurait dit que le destin jetait un voile sur son esprit..., pour que justice se fît...

Mais tout à coup, je revis comme un éclair toutes les phases de la vie infâme de Raspoutine. Mes remords de conscience et mon sentiment de repentir s'évanouirent et firent place à la ferme détermination de mener jusqu'au bout la tâche commencée.

Nous sortîmes sur le palier obscur et Raspoutine ferma la porte derrière lui.

J'entendis de nouveau le grincement des verrous résonner dans l'escalier. Nous nous trouvâmes dans une obscurité absolue.

Je sentis des doigts qui se cramponnaient brutalement à ma main.

— Je te conduirai mieux comme cela, — me dit Raspoutine en m'entraînant sur les marches.

La pression de sa main me faisait mal, j'avais envie de crier et de m'échapper. Mais une sorte d'engourdissement m'avait saisi; je ne me souviens plus de ce qu'il me dit alors, ni si je lui répondais. A ce moment, je ne désirais qu'une seule chose : sortir au plus vite, revoir la lumière et ne plus sentir le contact affreux de cette main.

Lorsque nous arrivâmes à la lumière des reverbères, ma terreur disparut et je retrouvai mon sang-froid.

Nous montâmes en automobile, et nous nous mîmes en route.

Je regardai en arrière, cherchant si des agents nous suivaient. Je ne vis rien, tout était désert.

Nous fîmes un détour pour arriver à la Moïka et nous entrâmes dans la cour, où l'automobile s'arrêta de nouveau devant le petit perron.

PRINCE FÉLIX YOUSSOUPOFF

(La fin dans le prochain numéro.)

DE LA CONVERSATION

DE LA CONVERSATION SENTIMENTALE

Ce qu'on appelle charme est un mélange de coquetterie et de naturel qui inquiète et rassure dans le même temps. C'est l'aisance des sentiments, comme la grâce est celle des mouvements.

***

On n'aime pas une femme pour ce qu'elle dit; on aime ce qu'elle dit parce qu'on l'aime.

***

Il y a des amitiés et des amours dont le ton a été pris trop haut. On n'y est jamais très heureux. Rien ne se soutient avec bonheur que le naturel.

***

La conversation d'un bon ménage est familière, banale et savoureuse comme ces plats, faits d'ingrédients simples, que l'on préfère aux plus rares.

***

Il faut à deux époux beaucoup d'indulgence pour se supporter en public. Chacun trouve l'autre affecté, inexact.

Anecdotes et sentiments semblent déformés par le désir de plaire ou par la crainte de choquer. Un personnage public apparaît, tout différent de l'être intime et du personnage domestique. Une affection impatiente s'irrite de ce décalage et en demande compte. Un amour vrai constate, lui aussi, que les images ne coïncident pas, mais comprend, sourit et n'en aime que mieux.

***

Il y a des femmes qui, nées vives et charmantes, sont éteintes en quelques mois par un mari. Leurs idées sont traitées par lui avec tant de mépris et de hauteur qu'elles en viennent à douter d'elles-mêmes; les voilà timides, ombrageuses, avec des airs de chien triste et battu. Il faudra bien du tact à leur premier amant pour leur rendre la confiance.

***

Un homme peut adorer sa maîtresse et craindre dans le monde ce qu'elle dira. Il comprend qu'il est seul à la comprendre.

***

Un homme et une femme qui s'aiment, qui ont été longtemps séparés, et qui se rencontrent après une longue absence, ont quelque peine à retrouver le ton de leurs entretiens. Il faut une certaine température pour que les combinaisons de sentiments se produisent, et il semble que ces conversations de reprise doivent parcourir en quelques minutes tous les stades précédents de l'amour, comme l'embryon refait en quelques jours toute l'histoire des êtres vivants.

***

Il y a chez certains hommes et surtout chez certains maris une façon d'écarter les propos des femmes qu'elles supportent malaisément. Elles ont raison. Il est vrai que la maladresse de leur vocabulaire fait parfois apparaître comme niaises ou banales leurs pensées les plus profondes. Mais il suffit de prendre la peine de transposer en langage humain.

***

Nos plaisirs sont indirects et nous ne goûtons que des signes. Madame de Sévigné sentait son cœur battre si quelqu'un devant elle prononçait le nom d'Aix où était sa fille, et nous...

***

Les hommes mentent sans naturel. Les femmes, qui y sont admirables, découvrent chez ceux qu'elles aiment la moindre nuance de mensonge. Il y a dans le ton d'un homme coupable quelque chose de délibéré qui marque l'absence du naturel par l'excès même du naturel.

***

La mémoire la plus étonnante est celle d'une femme amoureuse.

***

En observant le vocabulaire d'une femme, on peut reconstituer ses amants, comme Cuvier, d'après quelques os, dessinait des monstres inconnus.

***

Un homme préfère chez sa maîtresse des pensées médiocres qui sont d'elle à des pensées profondes qui peuvent venir d'un autre.

***

L'être le plus insignifiant peut être aimé, s'il sait organiser l'incertitude.

***

Souvent, dans les conversations entre homme et femme, le ton plaisant n'est là que pour masquer l'intensité du désir. On dirait que, conscients de la force qui les emporte et du danger qui les menace, ils s'efforcent de protéger leur repos

par la feinte indifférence de leurs discours. Alors tout trait est allusion, toute phrase est un coup de sonde, tout compliment une caresse. Alors discours et sentiments glissent sur deux plans superposés, et le plan supérieur où passent les mots ne peut être interprété que comme signe et symbole de l'autre où se meuvent des images confuses.

***

A la naissance de l'amour, les amants parlent de l'avenir. A son déclin, ils parlent du passé.

***

Que la conversation est aisément belle quand elle est éclairée par l'amour! Les mots les plus ordinaires y prennent soudain un éclat vif. Fruits et légumes dans la lumière de Venise.

***

J'aime ce mot de Stevenson : « Il n'y a que trois sujets de conversation : Je suis moi, vous êtes vous, et les autres sont les étrangers. »

***

Tout être est enveloppé de plusieurs rideaux de mystérieuses vapeurs. Le grand plaisir de l'intimité est de voir se soulever l'un après l'autre ces brouillards et de deviner, derrière eux, les contours réels de l'esprit. L'amour exige que le mystère se dissipe. Il exige aussi qu'il demeure. Le grand soleil endort, ennuie.

***

La certitude d'être aimé donne beaucoup de grâce à un esprit timide en lui rendant le naturel.

***

Après des amours longues et heureuses, l'intimité est telle que chacun des amants imagine tout ce que pense l'autre.

B... chemine à travers les pensées de celle qu'il aime avec une agréable certitude, comme il aime à refaire chaque soir la même promenade autour de son jardin.

DES CONFIDENCES

Le désir naît du contact fortuit de deux épidermes, la confidence de celui de deux sensibilités; l'un ne suffit pas plus à créer l'amour que l'autre l'intimité.

***

Tant que deux interlocuteurs n'ont pu trouver en eux la nappe dormante des souvenirs, l'entretien languit, altéré. Dès qu'un coup de sonde plus profond la touche, la source des confidences jaillit.

Rien de plus agréable que de percevoir dans une conversation, jusqu'alors aride, la montée encore invisible de cette fraîcheur.

***

Les hommes les plus secrets sont confidentiels, mais sous forme d'idées générales. Ils se croient à l'abri derrière ce masque. Et moi-même qui écris cela...

***

Un conseil est toujours une confession.

***

Le système des cloisons étanches me paraît prudent en amitié. Si les confidences de tous tes amis sont arrimées dans une cale unique, le naufrage d'une seule affection peut faire sombrer ton existence.

Il faut beaucoup d'esprit pour être discret. L'ennui, par le sentiment de vide qu'il donne, crée comme un appel d'air irrésistible qui fait remonter du fond de l'âme les secrets qu'on y voulait tenir.

***

On pourrait croire que les confidences mutuelles sont une assurance contre l'indiscrétion. Il n'en est rien. Les hommes voient leurs affaires si différentes de celles des autres qu'ils trouvent naturel de trahir en espérant être servis.

***

La confidence fait haïr ou aimer celui qui l'a reçue. On découvre qu'il en était ou n'en était pas digne, qu'il la porte bien ou mal.

***

Horace a tort. C'est dans le malheur que tu compteras de nombreux amis. Être le confident du bonheur exige des vertus plus rares.

***

Un confident vous ramène toujours au sujet de vos malheurs; il faut qu'il complète son album. Les collectionneurs de confidences ont leurs cases vides, comme ceux de timbres.

***

Il y a dans la discrétion des plaisirs qui devraient en faire une vertu facile.

***

« L'une des misères des maladies, disait madame du Deffand c'est qu'on devient la proie de tous les sots qui, ne sachant que faire, vous apportent leur ennui et l'appellent charité. »

***

C'est une grande marque de bonté que de savoir oublier les souvenirs des autres.

***

Le danger des confidences, c'est qu'elles créent souvent leur objet. Comme certaines femmes très pures cherchent des péchés pour leur confesseur, il est des âmes tranquilles et naturellement résignées qu'un confident tourmenté incline vers le désespoir.

***

Les confidences vont naturellement au malheur. Il révèle une parenté d'âmes qui était demeurée inconnue.

***

Certaines femmes ne demandent à une amie de tenir une confidence secrète que pour mieux répandre une nouvelle.

***

Le romancier est le seul homme qui puisse être discret sans souffrir; ses confidences sortent en domino.

***

Il y a grand plaisir à se trouver le centre de plusieurs confidences sur un même sujet. On obtient ainsi des vues croisées qui éclairent des faces diverses. Surtout on éprouve une vraie satisfaction quand la pointe d'une confidence, pénétrant dans le creux d'une autre, complète parfaitement le dessin.

***

Entre elles les femmes feignent volontiers une camaraderie de sexe et un ton de confidence qu'elles n'ont pas tout de suite avec les hommes. Mais sous cette apparente amitié, quelle vigilante défiance et que celle-ci est légitime!

***

La voix qu'un homme prend pour lire révèle, non ce qu'il est, mais ce qu'il veut être. C'est la voix du personnage qu'il imagine quand il pense à lui.

DE LA MÉDISANCE

On n'ose guère être bienveillant par crainte d'être ennuyeux, mais c'est une erreur, on serait original.

***

Tout homme sait que les autres se trompent en le jugeant, mais non qu'il se trompe en jugeant les autres.

***

Si nous connaissions les autres comme nous-mêmes, leurs actions les plus condamnables nous paraîtraient mériter l'indulgence.

***

Provincial et de famille austère, les premières conversations entendues à Paris m'ont épouvanté. Sur chaque homme, sur chaque femme, des anecdotes comiques ou scandaleuses amusaient les convives d'un dîner. Il me semblait qu'on accusait sans preuves, sans bonté. Être le sujet de semblables propos me semblait l'aventure la plus terrible.

On s'aperçoit en vieillissant que l'universalité de ces médisances leur enlève beaucoup de force. Fausses, elles sont vite oubliées et un caractère s'impose toujours. Vraies, elles ne changent guère l'accueil fait à celui qui en est l'objet, ni même l'amitié qu'on a pour lui. La société châtie les vices qui risquent de la détruire. Le monde, qui existe par la conversation, ne saurait en vouloir à ceux qui la nourrissent.

***

Henry James, grand psychologue, homme grave, aimait par-dessus tout *gossip*, les potins. « C'est par eux seulement, disait-il, qu'on apprend quelque chose sur l'homme. »

***

Il faudrait s'imposer cette règle : Ne jamais répéter un propos malveillant sans en avoir vérifié le contenu. Il est vrai qu'on ne dirait plus rien.

***

Tout propos sera répété. L'homme auquel vous venez de dire du mal d'une femme l'épousera demain et vous fermera sa porte.

***

A..., qui semble naturellement bienveillant et même indulgent, accueille avec une étrange facilité toute médisance sur B... C'est qu'ils souhaitent tous deux la même place.

***

Il y a des hommes qui louent leurs amis, comme ils louent leurs meubles, leur femme, par vanité. « La cordialité, disait Proust, surfait avec autant de plaisir qu'en prend la malveillance à déprécier. »

***

Ce que les hommes vous pardonnent le moins vite, c'est le mal qu'ils ont dit de vous.

***

Nous répandons presque toujours nous-mêmes les calomnies qui nous font le plus souffrir, en les démentant auprès de ceux qui ne les avaient jamais entendues.

***

Une femme souhaite qu'on ne parle pas de ses amours, mais que tout le monde sache qu'elle est aimée.

***

Chez certaines femmes l'orgueil l'emporte tellement sur la pudeur qu'elles avoueraient volontiers des fautes qu'elles n'ont pas commises.

***

On peut toujours, à l'analyse, découvrir des motifs bas dans les actions les plus louables comme on trouve, dans l'air le plus pur, des traces légères de gaz irrespirables. Mais c'est le mélange seul qui importe.

***

On ne devrait pas dire de mal des amis chez lesquels on vient de dîner dans un rayon de cent mètres à partir de leur maison.

***

Il est presque toujours surprenant d'approcher les êtres auxquels le monde prête des actions assez noires, et l'épreuve leur est souvent favorable. Peut-être est-ce parce que le monde se trompe et transforme avec une étonnante facilité l'hypothèse malveillante en affirmation, mais peut-être aussi parce que l'action blâmable ne fait pas corps avec le caractère. Elle s'est trouvée faite; le coupable lui-même la désapprouve et ne comprend plus comment il l'a commise; elle lui est aussi étrangère qu'elle peut l'être aux spectateurs. Ou bien encore il aperçoit si clairement l'enchaînement de circonstances qui l'a conduit vers une attitude surprenante qu'il en vient à trouver celle-ci naturelle, et par son aisance fait penser qu'elle l'est. Ainsi, bien souvent, la rencontre de l'Homme guérit des préventions contre le Personnage.

***

Rapporter à des amis les propos déplaisants que d'autres ont tenus sur eux : Jalousie qui s'abrite derrière fausse bienveillance.

***

L'effort pour réparer une « gaffe » fait souffrir celui qui en est l'objet plus durement que la gaffe elle-même.

***

Les hommes aiment tant à entendre parler d'eux qu'une discussion sur leurs défauts les enchante.

***

Ceux qui redoutent une allusion pénible se reconnaissent facilement à leur inquiète volubilité. Dès que la conversation s'approche des thèmes tabous, une fausse animation dénonce leur anxiété et leurs phrases sont comme ces trains vides que le commandement faisait circuler dans les secteurs vulnérables pour détourner une attaque prévue.

***

Il y a chez tout être des points sensibles, parfois inconnus de lui-même. Quiconque irrite un de ces points se fait haïr profondément.

Souvent ces régions douloureuses communiquent avec des centres secondaires. On s'étonne de l'émotion que produit telle phrase banale; c'est qu'elle allait rejoindre par un chemin bien caché une des parties malades de cet esprit.

DE LA SINCÉRITÉ

Un vaste décor naturel aide à la sincérité. Les pensées humaines les plus surprenantes y semblent si petites qu'on les avoue.

***

Si un homme disait tout ce qu'il pense, on ne le croirait pas. On aurait raison. Quel est l'homme qui pense tout ce qu'il pense?

***

Il y a des êtres pour qui nous avons commencé par hasard de jouer un certain personnage; par une sorte d'indolente

complaisance nous y retombons dès qu'ils paraissent, et ils ne se trompent pas en nous jugeant tout différents de ce que nous sommes.

***

Ce qu'il y a de dangereux dans le cynisme, c'est qu'il fait de méchanceté vertu.

***

La sincérité consiste moins à dire tout ce que l'on pense qu'à ne jamais rien dire que l'on ne pense au moment où on le dit.

***

Daniel Halévy disait de certaines confessions de Marcel Proust adolescent : « C'est trop sincère pour l'être. »

***

Toute confession veut être cohérente, ce qui la fausse. L'homme est plus complexe que sa logique.

***

En conversation comme en chirurgie, il ne faut intervenir qu'avec prudence. Les professionnels de la sincérité opèrent des amitiés et des amours qui étaient sains et qui en meurent.

***

L'aspect dangereux de la sincérité, c'est qu'elle finit par créer son objet. Si tu dis : « Je suis ambitieux, jaloux », tu te sens autorisé à l'être et, paré du prestige de la franchise, le vice devient glorieux.

***

Il faut de la mesure dans la sincérité, même avec les plus intimes. Tout dire, c'est transformer en jugement ce qui

n'est peut-être qu'un mouvement d'humeur, c'est risquer de perdre un ami pour un rôti mal digéré, pour une migraine, pour un orage.

***

Rien de plus indispensable à un bon entretien que la certitude d'une estime mutuelle. Chacun veut être fidèle à l'image que l'autre a formée et se hisse au plus haut de lui-même.

Cependant il y faut de la mesure. Se hisser au-dessus de soi-même devient acrobatie fatigante.

***

Nous aimons la franchise de ceux qui nous aiment. La franchise des autres s'appelle insolence.

***

Il y a des hommes de qui la présence nous prive soudain de toute mesure et de toute justesse d'esprit. Parce que nous les sentons hostiles, nous dépassons notre pensée. Nous sortons de là furieux contre nous-mêmes, et le souvenir de cette fureur devient, si nous les rencontrons encore, une nouvelle cause de violence. Il faut éviter de les voir ou nous préparer à leur rencontre par une ferme méditation.

***

Pour pouvoir être naturel, il ne faut voir que ceux que l'on aime.

***

Nous ne pouvons parler franchement de nos défauts qu'à ceux qui reconnaissent nos qualités.

***

On apprend assez tard dans la vie à avouer qu'on ne sait pas ce que l'on ne sait pas, qu'on n'a pas lu les livres qu'on n'a pas lus. Mais ce parti bien pris, quel soulagement!

***

Le respect finit presque toujours par offenser celui qui en est l'objet.

***

Il y a un art de contredire qui est la plus habile des flatteries.

***

Avouer qu'on est timide, c'est déjà cesser de l'être.

***

Un homme doit être tenu responsable de ses écrits, non de ses paroles. Il y a un mouvement oratoire qui entraîne par le plaisir et qui fait dépasser le point où les mots expriment une pensée.

***

Les passions courent derrière les mots comme les badauds derrière les émeutiers.

***

C'est au moment de se révéler et de s'expliquer à autrui qu'on découvre l'ignorance où l'on est de soi-même. Il nous faut construire l'édifice, chambre à chambre, pendant que nous le faisons visiter.

***

Il y a dans beaucoup de mensonges plus d'indolence que d'hypocrisie.

DE LA CONVERSATION-JEU

Le plaisir de la conversation ne naît pas des idées, toujours plus faibles que dans un bon ouvrage écrit, mais plutôt d'une rapidité à s'exprimer et à se comprendre, d'une égalité de

cœur et d'esprit où l'on jouit à la fois de l'éclat de l'autre et du sien propre, d'un goût commun des nuances justes qui en fait chercher de plus fines et les trouver.

***

La conversation-jeu est une œuvre d'art. Elle exige le sacrifice de l'idée. Un homme passionné gâte toujours une conversation-jeu. Il réfute gravement des arguments légers; il poursuit des thèmes abandonnés. La règle est d'accepter tous les mouvements de la balle et de la suivre sans regrets.

Certaines passions amusent pourtant, mais c'est que leur violence est feinte. Elles éclatent au plus haut d'un mouvement, comme le coup de grosse caisse ou de cymbale. Puis le bon instrumentiste garde son tonnerre au repos, les yeux fixés sur la partition.

***

Il y a des contradicteurs-nés qui cherchent toujours l'erreur dans ce qui vient d'être dit. Attitude insupportable. La conversation est un édifice auquel on travaille en commun. Les interlocuteurs doivent placer leurs phrases en pensant à l'effet d'ensemble, comme les maçons leurs pierres. Les esprits à système doivent être écartés, sauf s'ils atteignent au paradoxe.

***

Dans la conversation-jeu, les meilleures qualités de l'esprit, la suspension du jugement, la modération, la modestie, deviennent des obstacles. Il y faut une hardiesse un peu folle et un personnage bien tranché.

***

La conversation exige qu'on y soit présent tout entier; la plupart des hommes sont absents d'eux-mêmes.

***

Quiconque à quarante ans discute encore n'a jamais aimé la vérité.

***

Les pensées des femmes obéissent aux mêmes lois que les molécules des gaz; elles vont avec une grande rapidité dans une direction initiale jusqu'à ce qu'un choc les renvoie dans une autre, puis un deuxième choc dans une troisième et ainsi jusqu'à l'infini. Avec elles, il est vain de choisir un sujet. Il faut suivre la chasse et tout sauter.

***

Une première conversation n'est jamais qu'une reconnaissance. Il faut étudier la carte d'un esprit avant d'y pouvoir circuler.

***

La conversation, comme le géant de la fable, a toujours besoin de revenir à terre. Après une phrase abstraite, il faut des exemples. C'est pourquoi il n'y a dialogue agréable qu'entre gens qui connaissent les mêmes hommes, les mêmes livres. Plus les membres d'un groupe se voient, plus ils ont de plaisir à se voir. D'où le charme de l'école, de la caserne, du salon Verdurin.

***

Le plus brillant causeur parisien, emmenez-le à Lodève; il ennuiera.

***

« Le véritable artiste, dit Stevenson, suit le cours de la conversation comme le pêcheur celui d'une rivière, sans s'arrêter où il n'y a rien à prendre. »

***

Dans un milieu qui n'est pas le tien et dont tu ignores les secrets, emporte la conversation vers les cimes métaphysiques. Là le guide au piolet sûr devient le maître de ces fiers étrangers que l'amour-propre empêchera toujours de demander à redescendre.

***

A Paris, il est bon qu'un récit soit bref. Seuls les chefs d'État, ministres, amiraux, généraux, ambassadeurs, hommes de lettres arrivés, et deux ou trois causeurs professionnels, ont droit à la parole plus de cinq minutes. En province, remplacez « ministres, généraux », par « préfets et colonels ». A l'étranger, aucune limite de temps.

***

Boylesve écrit dans son journal : « Celui qui tient compte d'autrui ne s'exprime déjà plus bien; il s'exprime et il se déforme à l'image d'autrui; il se trahit en usant d'une langue qui n'est pas tout à fait la sienne. » Aussi la conversation d'un grand causeur est-elle presque toujours un monologue. Madame de Noailles parle aux étoiles; aux Ombres, Cocteau; Valéry parle à ce que sera Valéry.

***

Le grand causeur pense tout haut, en contact direct avec lui-même. Penché sur un gouffre intérieur, il décrit ce qu'il y voit passer.

***

Ton de l'éloquence : se retrouve chez un homme politique, chez un conférencier, dans la vie ordinaire.

***

Un homme bien élevé tient ses croyances en dehors de sa conversation.

***

La forme des meubles n'est pas sans influence sur la qualité de la conversation. Les grands fauteuils anglais conviennent à une somnolence presque muette; les sièges à dossier raide donnent de l'esprit; les divans sur lesquels on peut s'étendre

aident aux confidences plus intimes. Grâce à eux les yeux ne se rencontrent plus, ce qui modère la timidité, et le rapprochement des corps allongés évoque des souvenirs sensuels.

***

« Dans mon salon, dit S..., je dispose toujours les fauteuils par groupes de trois. Deux est dangereux. Le malheureux que le hasard a placé à côté d'une femme ennuyeuse, ne peut plus rompre l'entretien, et un couple qui désire une retraite tranquille a toujours assez d'énergie pour éliminer le troisième. »

***

J'ai longtemps cru que, comme la conversation d'un technicien avait illuminé pour moi la Bourse, celle d'un autre la vie politique, et d'un autre encore la chimie, un jour quelques mots d'un philosophe allaient me faire comprendre la vie.

***

Un salon doit être assez grand pour que deux groupes y puissent parler l'un de l'autre sans risquer d'être entendus.

***

J'aime ce que madame de Sévigné appelait des conversations « infinies », où l'on parle de soi, des autres, de petites aventures, de rien, sans traits, sans éclat, sans crainte du silence, avec confiance, avec abandon.

DE L'ESPRIT

Il ne suffit pas d'avoir de l'esprit. Il faut encore en avoir assez pour éviter d'en avoir trop.

***

En esprit comme au jeu, il faut faire Charlemagne. On ne saurait gagner longtemps. Talleyrand avait de l'esprit une fois par jour.

***

Le comique naissant d'un contraste, il est facile d'être drôle quand on passe pour être grave. Un prêtre, un ministre, un savant ont de l'esprit à peu de frais; l'auditoire porte à leur crédit la contrainte qu'ils épargnent.

***

Le véritable esprit n'explique pas. « Marie-Joseph? disait Rivarol. C'est le frère d'Abel Chénier. »

***

Rien de plus surprenant, mais rien de plus délicieux pour un jeune homme que de découvrir chez un vieillard une parfaite jeunesse d'esprit.

***

Avant six ans ou après soixante-dix l'homme a le droit d'être naturel; le cynisme des vieillards est exquis comme la franchise des enfants.

***

Il est facile de rire de soi dans les petites choses quand on s'admire dans les grandes. D'où le parfait humour des Anglais.

***

Les Anglais, depuis Wilde, ont trouvé le secret de faire du paradoxe un lieu commun.

***

Avoir de l'esprit contre soi-même, procédé sûr de séduction. Mais est-on certain qu'il soit honnête? L'homme le plus modeste que j'aie connu était aussi le plus vaniteux.

***

« Il ment toujours, » disait de quelqu'un F..., « mais cela m'est égal, il amuse une table. »

***

Walpole disait du maréchal de Richelieu : « On rit avant de savoir ce qu'il dit et on a raison parce qu'on ne rirait certainement pas après. » Mot à appliquer à la plupart des hommes d'esprit professionnels.

***

Les anecdotes sont si rares que les siècles se les transmettent. « Ne me dites pas la fin ! » était raconté en 1880 de la lectrice de la *Vie de Jésus*; en 1925 de la spectatrice de *Sainte Jeanne*.

***

« Rien ne prouve mieux la faiblesse de l'esprit que le goût des anecdotes ». Maxime d'un homme sans mémoire.

***

Une anecdote doit être introduite au moment où elle illustre ce qui vient d'être dit. L'anecdote dont on n'aperçoit pas l'application offense.

***

Rivarol préparait le matin dans son lit ses improvisations du soir. Il écrivait ses épigrammes sur des cartes qu'il plaçait dans le cadre de ses miroirs et les apprenait en se faisant la barbe.

***

« Il n'y a jamais eu que trois improvisateurs, disait M. Émile Ollivier : Lamartine, Thiers et moi-même. Aucun des trois n'improvisait. »

***

On veut que les jolies femmes aient rarement de l'esprit. Pourquoi? Elles ont à leur service, pour les former, les hommes les plus remarquables.

***

C'est manquer tout à fait d'esprit que d'en avoir à contretemps.

***

La grossièreté est l'esprit des sots et la contradiction leur finesse.

***

Dans le conte écrit une chute trop brillante peut déplaire aux délicats, mais la conversation est du théâtre, il faut un rideau.

***

Il est difficile de créer des idées et facile de créer des mots; d'où le succès des philosophes.

***

Ne jamais terminer à tout prix une anecdote, un discours qui se sont trouvés interrompus par une arrivée ou par un départ. C'est avarice de l'esprit que ramasser les idées tombées.

DU SILENCE

Souvent une même pensée secrète et dangereuse traverse en même temps l'esprit de deux personnes qui s'entretiennent. Chacune des deux sait que l'autre y pense; pourtant, on n'en parle pas, et l'importune idée se retire doucement, comme ces musiques qui se rapprochent, s'éloignent, s'éteignent, sans qu'on ait vu les musiciens. Il y a des silences parlés.

***

Une conversation sans silences ne produit rien. Il faut un temps de gestation.

***

La grande maîtresse de maison ne s'inquiète pas d'un silence. Elle ne fait pas donner la garde. Elle accueille le silence et le rend aimable.

***

Une femme qui craint une scène, d'amour ou de jalousie, doit éviter les silences. Les résolutions s'y peuvent former et la longueur de la pause permet le changement de ton sans dissonance.

***

Ce que les hommes appellent chez les femmes « bavardage » n'est souvent que de la pudeur.

***

Les hommes craignent le silence, comme ils craignent la solitude, par la terreur du néant de la vie que l'un et l'autre laissent apercevoir.

***

Lorsque son salon se vide, tout d'un coup elle voit la mort. (Lacretelle).

***

Schumann ayant emmené une femme faire une promenade en barque et n'ayant pas, en deux heures, prononcé une seule parole, lui dit en la quittant : « Comme nous nous sommes bien compris aujourd'hui. »

***

Un jeune homme peut sans ridicule rester silencieux pendant toute une soirée pourvu que la seule phrase dite par lui soit brillante ou délicate.

***

Barrès disait : « Les soirs où je me sens incapable d'être intelligent, je feins de m'ennuyer. »

***

Les hardiesses amoureuses doivent être exécutées, non parlées. Les gestes sont moins effrayants que les mots et le silence sauvegarde la pureté sur le plan intellectuel.

***

C'est délicieux quand, deux silences ayant cheminé parallèlement dans l'ombre, soudain les deux esprits reparaissent au jour côte à côte, avec la même phrase. Ainsi, parfois, un rythme fort scande silencieusement pour l'auditeur une longue pause musicale et le plaisir vient de ce que la reprise surgit dans l'imagination en même temps que dans l'orchestre.

ANDRÉ MAUROIS

LA REINE DES LANTURELUS[1]

Rentrant dans le monde vers le début de 1737, la marquise de la Ferté-Imbault commence par aller faire sa révérence au Roi et à la Reine. Ainsi le veut l'étiquette. D'autre part, il est prescrit aux veuves de se présenter à Versailles la première fois avec un voile; mais la marquise demande à en être dispensée, et Louis XV et Marie Leczinska veulent bien y consentir[2].

Quelle sera la conduite de cette jolie veuve de vingt-deux ans? La Cour et la ville l'observent avec curiosité, mais sans aucune malveillance. Une considération si générale l'environne déjà que les furies les plus hargneuses ne cherchent point querelle à une épouse irréprochable qui n'a guère fait parler d'elle au temps où M. de la Ferté-Imbault servait le Roi en Italie; que les gens de bien admirent d'avoir soigné avec dévouement un mari et un beau-père incurables; et dont les savants, informés de son goût pour les sciences abstraites, vantent les lumières et le jugement solide. Beaucoup de veuves répètent d'un air entendu : « Elle va se remarier ».

En réalité, la marquise n'est point de ces tourterelles plaintives que hante perpétuellement la nostalgie des félicités conjugales. Sa fille et ses amis suffisent à son bonheur. Grâce à ces attachements, à une bonne philosophie, elle se défend assez bien de la mélancolie. L'amour, entrevu au cours d'une expérience dont elle ne garde pas bon souvenir, la tente

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 octobre.

2. Duc de Luynes, *Mémoires sur la Cour de Louis XV*, Paris, Firmin-Didot, t. III, p. 417-418.

médiocrement. Elle en redoute les hasards plutôt qu'elle n'en désire les délices. S'assujettir à un nouveau maître, changer encore une fois de nom et de famille, imposer à sa fille un beau-père et peut-être à elle-même des beaux-parents aussi insupportables que les précédents, l'odieuse aventure! La solitude ne vaut-elle pas mieux, si paisible du moins et si pure? Mais tout en se détournant à jamais du mariage, la marquise juge nécessaire de mettre sa réputation à l'abri. Aussi annonce-t-elle son intention de se fixer définitivement chez sa mère, et la cohabitation se poursuit entre les deux femmes après comme avant la mort de M. de la Ferté-Imbault. La marquise ne pourrait d'ailleurs quitter madame Geoffrin sans se brouiller avec elle :

Ma mère n'a jamais voulu que je la quittasse, parce que, foncièrement, elle a des entrailles pour moi et qu'elle croit que je peux lui être bonne à quelque chose. Mais elle n'a jamais pu me souffrir dans sa chambre sans jalousie, si j'y fais le plus petit effet.

Cela n'est que trop vrai. Par un amour-propre bizarre, madame Geoffrin affecte vis-à-vis de sa fille le despotisme le plus tyrannique, ne cédant pas plus sur l'autorité que sur le prestige. Cette ombrageuse rivalité a sommeillé tant qu'il a fallu partager sa fille avec un époux, avec des beaux-parents. Mais dès l'instant où madame Geoffrin acquiert la certitude de l'avoir reconquise et de la tenir solidement sous sa coupe, adieu toute mesure! Sans nier les éminentes qualités de sa fille, sans les reconnaître non plus, elle prétend être seule à en jouir. Devant le monde, elle traite Marie-Thérèse en dame de compagnie, qu'elle fait taire ou causer à sa guise. Et comme la victime cherche loyalement à s'effacer, elle conjure, en effet, ses amis de lui parler le moins possible chez sa mère, afin d'éviter les semonces. Peine inutile! ses plaisanteries, ses succès, les éloges qu'on lui décerne partout, finissent par revenir aux oreilles de madame Geoffrin, et la paix domestique s'en trouve rompue à chaque fois pour des semaines entières.

A vrai dire, la marquise se montre beaucoup moins accommodante quand madame Geoffrin, — grand'mère aussi tendre qu'elle a été mère indifférente, — s'avise de lui disputer l'affection de la petite Charlotte-Thérèse. C'est que le caprice de l'aïeule tourne, avec le temps, à la manie. Elle ne cache

plus son désir d'accaparer et de gouverner exclusivement la mignonne créature. Ces élans, ces confidences, ces longs regards passionnés et limpides que l'enfance réserve à ses grands favoris, madame Geoffrin les envie à la marquise. Il ne lui suffit plus de surveiller l'éducation de Charlotte-Thérèse. Elle réclame impérieusement le cœur de sa petite fille, afin de le posséder sans partage. Mais à cela, quelle mère non marâtre pourrait bien consentir?

C'est alors que madame Geoffrin commence d'entrevoir, malgré les ménagements et les politesses, que cette fille, naguère comptée pour rien, a reçu de la nature une âme aussi forte que la sienne. Marie-Thérèse, devenue femme, l'ébahissait déjà par son sérieux et sa persévérance. Les leçons de l'abbé Le Clerc, les cours de gnomonique, les cadrans solaires de la Ferté-Imbault, tous ces petits secrets ont été divulgués par les criailleries de la comtesse d'Estampes. Avec le temps, madame Geoffrin lui a découvert une lecture immense, riche, variée, profonde. Marie-Thérèse elle-même ne fait plus mystère de sa prédilection pour les traités de morale. Tout d'abord, madame Geoffrin espère en venir à bout par le ridicule. Elle accable de ses brocards ceux qu'elle appelle dédaigneusement « les vieux galants de sa fille » : Confucius, Socrate, Descartes, Malebranche... Mais lorsqu'elle discerne que madame de la Ferté-Imbault emprunte à ces auteurs de quoi se construire une éthique et une métaphysique personnelles, son dépit s'égare et elle perd tout sang-froid :

Quand j'ai été veuve et qu'elle a vu que ces mêmes goûts avaient fortifié ma raison au point de m'avoir fait souffrir courageusement et gaîment les devoirs que le public avait été à portée de juger très pénibles; que j'avais gardé un an de suite mon mari pulmonique et mon beau-père pulmonique sans jamais sortir de la chambre de l'un et de l'autre; et que, de là, ma réputation était si bonne que tous les bons partis voulaient m'épouser, le démon de la jalousie et de la tyrannie s'empara d'elle.

Le paisible hôtel de la rue Saint-Honoré retentit alors des éclats les plus étranges.

Elle se mit à me tourmenter, et moi à lui répondre d'après les principes et les raisonnements de mes vieux amis morts. Elle fut très étonnée de trouver une résistance aussi forte et aussi triom-

phante en moi et de ne pouvoir s'en prendre à aucuns amis ni amies. Elle se mit en colère contre tout ce qu'elle appelait mes pédants moralistes, et, pendant plusieurs années, elle m'en a demandé le sacrifice sans jamais avoir pu l'obtenir. Elle m'a demandé ensuite celui de plusieurs vivants et vivantes; mais j'avais acquis tant de force en conservant fidélité aux morts qu'il ne m'en a rien coûté pour ne lui pas sacrifier les vivants. Et fort souvent les scènes qui m'avaient attaqué les nerfs en sa présence m'ont fait mourir de rire toute seule, quand le mouvement de la colère et de l'impatience était passé.

Quelle fut la solution adoptée par la marquise? En femme de cœur et d'esprit, au lieu d'abandonner ceux qu'elle aimait, elle abandonna son amour-propre. Au lieu de sacrifier sa fille ou ses chers philosophes, elle se sacrifia elle-même. Sa loi (dure loi!) fut un silence impénétrable sur ses occupations les plus constantes. Il y avait sans doute des jours où madame Geoffrin, songeant que la marquise pâlissait, à l'étage au dessus, sur les Saintes Écritures, sur les Pères de l'Église, sur les prédicateurs chrétiens et sur les moralistes, souffrait mille morts et trépignait de rage au fond de sa bergère. Mais comment lui chercher querelle, puisque madame de la Ferté-Imbault, une fois descendue de son laboratoire, ne laissait rien soupçonner de ses études? puisqu'elle ne visait jamais à produire chez sa mère le plus petit effet? Aux jours de réception, elle se tenait aussi tranquille qu'à l'époque de leurs visites en commun chez madame de Tencin et la présidente Ferrand. Sa modestie restait pareille. Étaient-elles seules, Marie-Thérèse lâchait la bride à sa pétulance, et madame Geoffrin reconnaissait alors avec soulagement l'espiègle boute-entrain qui étourdissait jadis Fontenelle de sa volubilité joyeuse. Rassurée par ce babil, amusée d'une verve aussi intarissable, la vieille dame se sentait de nouveau supérieure à sa fille, et son orgueil y trouvait son compte.

Peu à peu, madame de la Ferté-Imbault désarmait sa mère. Reprenant dans la maison où elle était née le personnage de son enfance, elle s'adaptait à la vie en partie double que lui imposait « sa politique ». Elle refoulait sans pitié au fond d'elle-même le meilleur de son intelligence. Sa gravité se reniait ostensiblement par un verbiage « qui n'était qu'un pot-pourri varié et perpétuel ». L'élève des sages faisait la petite folle. Et, comme elle l'exprimait un jour avec un regret

malicieux, *sa raison se déguisait sous un domino de déraison.* Hélas! il le fallait bien : la paix domestique était à ce prix...

***

Certains amis, plus présomptueux que perspicaces, se flattèrent de la démasquer en excitant son amour-propre. Pauvre stratagème! Il y avait beau temps que la marquise avait dépouillé tout amour-propre. Les épigrammes, les quolibets, les amphigouris faisaient long feu sur elle. Madame de la Ferté-Imbault riait de bon cœur avec ses aimables persécuteurs, après quoi, emmitouflée dans son éternel domino, elle redevenait lointaine, énigmatique et mystérieusement inaccessible.

Nattier avait terminé depuis deux ans un excellent portrait de madame Geoffrin, lorsque la marquise consentit enfin à poser devant lui. Cela se passait en 1740, époque où toutes les femmes, roturières ou nobles dames, exigeaient d'être représentées en déesses de l'Olympe, drapées à l'antique, le sein nu, la gorge et les épaules généreusement découvertes. Mais la marquise, d'un esprit plus austère, voulut une allégorie qui la rappelât sans cesse aux bizarres obligations de son rôle. Et voici ce qu'elle inventa...

Sur un habit magnifique en taffetas couleur ivoire, assez peu décolleté, qu'on avait orné à profusion de rubans et de perles, madame de la Ferté-Imbault jette, au moment de s'asseoir en face de l'artiste, un ample et gracieux domino, entr'ouvert sur le corsage, qui la recouvre comme d'une housse. Les miroitements givrés de la soie blanche, ses froids éclairs, forment contraste avec la doublure de satin nacarat.

L'agréable figure! Madame de la Ferté-Imbault a déjà ces sourcils broussailleux qui l'ont fait surnommer par sa mère *mon beau Matou!* Mais un regard brillant et pensif; un teint entre la pivoine et le jasmin, à la fois éblouissant et ambré; la chevelure brune et sans poudre, coiffée très bas, à peine bouffante, comme ces petits bonnets de fourrure que portent les Asiatiques; un air de franchise et d'affabilité : ce charmant visage se détache à merveille sur une draperie flottante en velours bleu.

Mais pourquoi cette gravité précoce chez un être si juvénile? Pourquoi, de la main droite, tient-elle avec un désenchantement presque douloureux, un loup de velours noir? Est-ce un symbole? Que signifient alors ce masque, ce domino, cette tristesse ambiguë?

Pour répondre à ces questions, il faudrait être fort avant dans les secrets de la marquise. Or, cette singulière jeune femme au domino blanc et nacarat, au loup de velours noir, ne prodigue pas ses confidences.

III

LE BAL MASQUÉ

A travers le bal masqué du monde, madame de la Ferté-Imbault allait souffrir bien souvent des hommages que lui attirait son étrange déguisement. Quel supplice que le succès, quand il consacre un quiproquo! Toutes les fois que cette prétendue extravagante accomplissait un acte de sagesse, on s'extasiait, on jetait les hauts cris, et l'on formait le cercle autour d'elle avec de sottes exclamations.

Mademoiselle de Logivière, son bon génie, s'était effrayée de la voir isolée à vingt et un ans, avec une petite fille âgée de six mois, force créanciers sur les bras, trente procès en instance et les pressantes revendications d'une belle-mère. Le marquis d'Estampes, lui aussi, du fond de son ermitage, réclamait soixante mille livres. Nul autre bien au soleil que la terre de la Ferté-Imbault; point de douaire ni de reprises; un beau-frère sans la moindre légitime, Louis-Auguste d'Estampes, qu'il fallait entretenir totalement comme tuteur de sa fille; quarante mille livres à prélever sur sa dot personnelle pour faire honneur à la signature de son défunt mari : est-ce qu'une jeune veuve sans expérience pouvait défaire à elle seule tant de nœuds entortillés?

Mademoiselle de Logivière ne le crut point. Elle s'en fut solliciter leur ami commun, le comte de Maurepas. C'était alors un des secrétaires d'État les plus influents. Comme on avait déjà de la considération pour Marie-Thérèse de la Ferté-Imbault au château de Pontchartrain, à cause de

mademoiselle de Logivière, de Fontenelle et de l'abbé de Saint-Pierre qui l'y prônaient comme une merveille, M. de Maurepas lui désigna bien volontiers des avocats éclairés et habiles qui prirent en mains ses intérêts.

Au cours d'un tête-à-tête mémorable, le ministre engagea la marquise à rembourser peu à peu les créanciers de son mari, mais surtout à réparer spontanément les torts de son méchant beau-père, sans vouloir défendre au nom de sa fille des droits pour le moins problématiques qui laissaient beaucoup trop à l'interprétation et à la conjecture. Ce discours frappa d'autant plus la jeune veuve qu'elle résistait mal à l'attrait d'un beau rôle. Elle remit au ministre, le jour même, un blanc-seing : aussitôt, quatorze lettres de surséance fermèrent la bouche aux créanciers les plus menaçants. Avec le marquis d'Estampes, M. de Maurepas conclut à tête reposée des transactions justes et opportunes qui valurent à madame de la Ferté-Imbault dans le public un renom extraordinaire de générosité. Et pour sceller ostensiblement leur réconciliation, elle s'en fut passer une semaine à Mauny, où tous les d'Estampes rassemblés, au comble de la reconnaissance, lui firent fête en la bénissant comme leur ange tutélaire. Mais elle, rougissante de confusion, se rejetait chaque fois à son affreux beau-père, dont elle avait voulu, confessait-elle gaîment, tirer vengeance. Après quoi elle proposait par badinage à M. d'Estampes d'élever un autel à la Haine, comme les anciens à l'Amitié.

Pendant ce séjour, la fille de madame Geoffrin ne fut pas longue à établir que ses cousins se laissaient voler, soit ignorance, soit faiblesse, par la plupart de leurs vassaux. Il en résultait un dommage très sensible pour leur terre, agréable comme résidence et des meilleures pour le revenu. La marquise en souffrit dans son amour de l'ordre et résolut d'y mettre fin. S'étant arrêtée à Rouen chez M. de Brou, elle y convoqua les fermiers et les paysans de ses cousins pour leur laver la tête. Effectivement, elle les tança et les morigéna d'importance, en grande dame non moins qu'en bourgeoise avisée, et quand ces villageois se retirèrent enfin, au bout d'une heure, pâles de honte, ils disaient d'un air contrit à la chambrière :

— Mademoiselle, voilà une maîtresse dame d'Estampes! Si nos maîtres en avaient toujours eu comme cela, ils seraient plus riches et plus considérés[1].

Le régiment de la Ferté-Imbault avait déjà repris son ancien nom de Chartres-Infanterie, le Roi l'ayant donné au duc de Chartres, premier prince du sang. Mais Louis XV avait eu la bonté d'en faire colonel-lieutenant le comte Louis-Auguste d'Estampes, cadet de M. de la Ferté-Imbault.

Quant au domaine de la Ferté-Imbault, Louis XV allait songer très sérieusement à s'en rendre acquéreur vers le mois de juillet 1743. C'est alors qu'il cherchait une terre de vingt mille livres de rente pour l'offrir, avec un brevet de duchesse, à la marquise de la Tournelle, dont il était follement épris[2]. Mais entre tous les titres qu'on lui proposait, la toute-puissante maîtresse choisit celui de duchesse de Châteauroux, d'une sonorité plus fière, plus éclatante.

***

A quelques jours de là, revenant d'une chasse dans le carrosse du Roi, la duchesse de Chevreuse déclarait innocemment que la jeune madame d'Étioles, dont le phaéton couleur de rose voltigeait sans trêve à travers bois comme un oiseau effleurant à peine la terre, ne lui avait jamais paru aussi jolie. Louis XV ne relevait point ce propos. Mais le haut talon de madame de Châteauroux venait comme par hasard s'appuyer à l'instant même sur le pied de l'étourdie, si cruellement que la pauvre madame de Chevreuse pensait se trouver mal. Et l'explosion fut terrible après le départ du Roi :

— Ne savez-vous donc pas, madame, — s'écria la favorite, l'œil étincelant de colère, — qu'on veut donner cette petite d'Étioles au Roi?

Ce récit plongeait madame de la Ferté-Imbault dans la stupeur. Malgré l'autorité et les plus fortes assurances de la duchesse de Chevreuse, elle demeurait incrédule, tellement

1. Bibl. Nationale, manuscrits, N. A. F. 4 748 et collection Joly de Fleury, 2 483.

2. *Correspondance de madame de Châteauroux*, 17 juillet 1743.

il lui paraissait inconcevable que la triomphante madame de Châteauroux pût s'offusquer de la chétive madame d'Étioles. D'où venait donc cette rivale subalterne? N'était-elle point fille d'un sieur Poisson condamné à la potence pour malversations dans les vivres, tardivement grâcié à force d'intrigues, et d'une mère belle et intelligente sans doute, mais éclaboussée à tel point par son commerce de galanterie que les femmes les plus décriées la tenaient en quarantaine?

Marie-Thérèse de la Ferté-Imbault avait d'abord rencontré la famille Poisson chez madame de Tencin, et, tout de suite, la petite Jeanne-Antoinette l'avait captivée par ses talents. Spirituelle, diserte, instruite, formée au chant, au clavecin, à la danse, à la pantomime, à la comédie, au dessin, à la gravure même, par des artistes de premier ordre, cette demoiselle Poisson eût réussi dans les sociétés les plus brillantes. Un neveu du riche financier Lenormant de Tournehem, M. d'Étioles, s'en était amouraché à première vue. Comme il insistait pour l'épouser, on se hâta d'y consentir. Aussitôt mariés, les jeunes époux vinrent s'établir chez l'oncle Tournehem, rue Saint-Honoré, « à quatre portes » de madame Geoffrin.

Là-dessus, madame de la Ferté-Imbault faisait rire aux larmes la duchesse de Chevreuse et ses amis en leur offrant ce tableau piquant : madame Geoffrin envahie à l'improviste, un beau matin, par ses deux nouvelles voisines. Madame d'Étioles et madame Poisson une fois dans la place, on leur fit bon visage. Mais les intruses à peine reparties, quels interminables conciliabules entre la maîtresse de maison et ses intimes! Madame Geoffrin se refusait absolument à laisser avilir un salon, le chef-d'œuvre de toute sa vie, par l'impudence d'une gourgandine. Elle ne tenait pas cependant à infliger un affront à la séduisante madame d'Étioles dont les grâces, les charmes, les appas attiraient déjà les amateurs. Soit; mais pouvait-on séparer la fille de la mère? Les délibérations traînaient en longueur, lorsque madame Poisson eut le bon esprit de tomber malade, à ne plus quitter son lit, d'une tumeur cancéreuse qui la conduisit petit à petit au tombeau. A cette nouvelle, madame Geoffrin et sa fille s'empressèrent de rendre quelques honnêtetés à l'aimable

madame d'Étioles, et celle-ci, heureuse d'être agréée, répéta fréquemment ses visites, à chaque fois très bien reçues.

Les littérateurs et philosophes du mercredi trouvaient madame d'Étioles fort à leur goût. Mais cette jeune femme cajolait particulièrement madame de la Ferté-Imbault, dont la bienveillance valait pour elle un brevet de bonne conduite. Le 1er janvier 1744, elle arrivait de grand matin, en compagnie de son époux, chez la marquise pour lui offrir leurs vœux, avec de tels respects, que son amie, encore à sa toilette, protestait en riant contre cet excès de déférence.

Il est vrai que ces peines n'étaient point perdues. Quand la duchesse de Chevreuse ou d'autres soupçonnaient madame d'Étioles de travailler à s'emparer de Louis XV, la marquise protestait. Elle « se mettait en furie » et prenait avec emportement la défense de cette modeste et inoffensive petite personne qu'elle s'indignait d'entendre calomnier.

Les yeux de la marquise se dessillèrent enfin après le grand bal masqué qui fut donné le dimanche gras 28 février 1745, à l'Hôtel de Ville. Au cours de cette fête, tout Paris put voir un domino audacieux se jeter à la tête de Louis XV, obséder le monarque, l'intriguer, le lutiner, l'abasourdir de saillies et d'épigrammes, jusqu'au moment où l'inconnue, sommée de soulever son masque, montra au souverain le pur ovale et le sourire sans prix de l'adorable madame d'Étioles. Six mois après, Jeanne-Antoinette Poisson, enlevée à son mari, paraissait à Versailles comme marquise de Pompadour.

Une fois ancrée dans l'ancien logement de la duchesse de Châteauroux, la nouvelle sultane allait-elle renier sa voisine de la rue Saint-Honoré? Point du tout. Madame de Pompadour songeait que la marquise de la Ferté-Imbault, alerte, enjouée, naturellement plaisante, d'une vertu à ne jamais rien entreprendre sur le cœur de Louis XV, pouvait lui être un auxiliaire précieux pour distraire un roi que dévorait l'ennui. L'ayant attirée chez elle, la favorite l'embrassa, la complimenta, puis, après force attendrissements sur le passé et sur leur liaison si égale et si douce, elle lui demanda en grâce de se laisser mettre des soupers intimes qu'elle offrait à Louis XV.

Par bonheur, les moralistes de tous les âges veillaient sur

leur élève. Très calme, sur ce ton de bonne humeur qui soutient la confiance, madame de la Ferté-Imbault entra dans un petit éclaircissement de santé. Son estomac lui donnait du souci depuis quelques mois; elle ne vivait plus que de régime et, par ordre de la faculté, s'interdisait les sorties nocturnes. Quant à ses badinages, ils divertissaient tout au plus ses semblables; son innocente verve n'était pas à l'épreuve de l'étiquette. Paralysée par la révérence qu'inspire la majesté royale, elle serait à Versailles la plus fastidieuse de toutes les dames. Et la favorite voulut bien accepter ces excuses, que mitigeait et sauvait un air de regret sincère.

Durant le voyage que la Cour fit cette année-là au palais de Fontainebleau, la duchesse de Modène alla un soir à la Comédie avec madame de la Ferté-Imbault : elles s'y trouvèrent en face de la loge royale, située assez haut et grillée. Louis XV se retira avant la fin du spectacle. A ce moment, madame de Pompadour ôta sa grille et se mit à faire à son ancienne protectrice « des salutations si tendres » que la salle entière s'en ébahit, au grand amusement de madame de la Ferté-Imbault.

D'ailleurs la favorite n'avait pas abandonné tout espoir de l'attirer à leurs petits festins.

— Cela ferait plaisir au Roi, — soupirait-elle quelquefois.

Puis, d'un air moitié futé, moitié ingénu :

— Il aime tant les honnêtes femmes sans intrigues!...

Évidemment, madame de la Ferté-Imbault aurait pu avoir beaucoup de crédit à cette époque, si elle avait répondu à ces avances.

Comme elle tenait madame de Pompadour pour « foncièrement bonne femme », elle allait la voir de temps à autre. Leur suprême conférence eut lieu un lundi de février 1764, peu de semaines avant la mort de la favorite, alors que celle-ci conservait quelques apparences de santé. « Belle et grasse, ayant l'air de se bien porter », madame de Pompadour voulut s'épancher seule à seule avec madame de la Ferté-Imbault. Pendant une grande heure, ces deux bourgeoises de Paris devenues marquises, la fille de madame Poisson et la fille de madame Geoffrin, s'entretinrent à portes fermées. Et madame de la Ferté-Imbault décrivait plus tard en termes pathétiques ce tête à tête où la maîtresse régnante, condamnée sans rémis-

sion possible et le sachant, lasse, désabusée, le cœur plein de fiel et néanmoins ivre d'orgueil, contemplait en raccourci sa vie entière avec cette lucidité propre aux moribonds :

Je n'ai jamais ouï de plus beau sermon pour prouver les malheurs attachés à l'ambition; et en même temps, je la vis tour à tour si misérable, si insolente, si violemment agitée et si embarrassée de sa suprême puissance, que je sortis de chez elle, après une heure de cette conversation, l'imagination frappée qu'il ne lui restait plus d'autre asile que la mort[1].

***

Parmi les puissants de la terre comme parmi les gens du commun, madame de la Ferté-Imbault, libre et fantasque, prétendait suivre ses inclinations. Une favorite, un prince du sang la recherchaient-ils pour leurs coteries, elle n'acceptait que selon ses sympathies. Certains refus auraient pu lui coûter cher; mais son « domino de déraison » couvrait tout, et la marquise, assurée de cette sauvegarde, n'hésitait pas à se défendre.

On s'en aperçut chez le vieux maréchal de Coigny, le jour où plusieurs dames de haut parage, ayant baisé la main du prince de Conti[2], la pressèrent d'en faire autant. La marquise, indignée de voir prodiguer tant d'hommages à un prince dissolu, arrogant, égoïste et cauteleux, secouait négativement la tête. Son mépris se lisait si bien sur sa physionomie qu'à la fin les zélatrices, outrées, se précipitèrent en riant sur la rebelle. Tandis que les plus robustes la collaient au mur en lui tenant les mains derrière le dos, les autres appelaient le prince. Celui-ci s'approcha d'un air de triomphe. Mais à peine sa main fine, blanche, délicatement parfumée, s'était-elle appuyée à la bouche récalcitrante qu'il poussait un cri de douleur. Madame de la Ferté-Imbault venait de le mordre profondément. Par un sacrilège abominable, la fille des petits bourgeois de la rue Saint-Honoré avait osé répandre le sang précieux de saint Louis!

Le maître de maison et sa charmante belle-fille, la comtesse

1. Archives de M. le marquis d'Estampes.
2. Louis-François de Bourbon, prince de Conti (1717-1776).

de Coigny, après l'émotion de la première surprise, se pendirent aux sonnettes. Des valets accoururent. Tandis que toutes les odalisques, vociférant en chœur, réclamaient à tue-tête un chirurgien et se ruaient sur l'Altesse Sérénissime afin de panser sa blessure, Monseigneur, debout au milieu des pleureuses, examinait avec stupeur sa belle main tachée de sang. Parfois, contenant mal sa colère, il demandait à l'énergumène :

— Au moins, êtes-vous sûre de n'être pas enragée?

Madame de la Ferté-Imbault ne tarda pas à reprendre ses esprits. Le comique de cette scène l'ayant saisie à la gorge, elle s'épouffa de rire sans le moindre embarras.

***

Une tante du prince si cruellement châtié aurait pu témoigner que la maison de France ne trouvait pas toujours madame de la Ferté-Imbault aussi féroce. Sans être née avec des lumières supérieures, mademoiselle de La Roche-sur-Yon[1] avait eu avec la marquise la main autrement heureuse. Devinant que certains caractères opposent inévitablement la violence à la violence, elle avait multiplié à son égard les soins, les ménagements, les prévenances, si bien que madame de la Ferté-Imbault cédait insensiblement à l'empire délicieux de cette princesse. Peu à peu, il s'établissait entre elles un commerce de confiance réciproque, bientôt reconnu et déclaré, en sorte que nul ne fut étonné d'apprendre en juin 1747 que la très indépendante marquise se rendait avec la princesse aux eaux de Plombières.

Voyage dont les deux amies conservèrent à jamais le plaisant souvenir! Avec beaucoup d'inclinations communes, elles partageaient diverses antipathies. Chacune attrapait adroitement les travers et les ridicules pour en faire ensuite des gorges chaudes au fond de leur carrosse écarlate que surmontait un baldaquin à dorures, et ces propos facétieux ajoutaient à la douceur de leur amitié. Cheminant à loisir, elles couchaient le soir dans les auberges les plus propres ou bien dans les

1. Louise-Adélaïde de Bourbon-Conti, dite mademoiselle de La Roche-sur-Yon (1696-1750).

châteaux avoisinants. Et les honneurs extraordinaires qu'on témoignait partout à la princesse ne laissaient pas de rejaillir quelque peu sur madame de la Ferté-Imbault.

Stanislas Leczinski leur réservait à Lunéville un accueil particulièrement chaleureux. Arrivées pour un ou deux jours, elles n'en avaient pas encore bougé au bout de trois semaines, et Dieu sait quand elles en seraient parties si elles n'avaient promis au Roi de revenir après leur cure de Plombières.

Montesquieu se trouvait précisément à Lunéville. Mais il y faisait un si triste personnage que la marquise en fut mortifiée pour son ancien précepteur. Épuisé d'avoir achevé son *Esprit des lois* au prix d'un labeur immense, le président ne songeait qu'à réparer ses forces. Il observa si bien son régime que toute la Cour de Lorraine, et même les domestiques, « ne revenaient pas de lui voir l'air et la conduite d'un imbécile ». Mais la fille de madame Geoffrin oublia bien vite cette déception. A Lunéville, pour la première fois, elle tenait dans ses fers un monarque.

Amoureux fou, amoureux comme un page, malgré ses soixante-dix ans, Stanislas Leczinski soupirait tendrement aux pieds de la marquise. Il accourait chez elle en pantoufles dès neuf heures du matin, suivi d'un valet de garde-robe qui portait en grande pompe une énorme pipe à l'orientale (six pieds de bambou et d'ambre!) dont le Roi avait pris l'habitude pendant sa captivité chez les Turcs. Alors s'engageait entre eux un dialogue pétillant qui se poursuivait jusqu'au dîner. Et Stanislas ne gardait plus aucun ménagement avec ses anciennes maîtresses. Tant pis si ces dames pinçaient les lèvres à table et fronçaient le sourcil! Le Roi n'avait d'autre pensée que de retenir à Lunéville son bel oiseau migrateur, « sa chère folle », « son Imbault »...

Il ne supportait plus d'autre partenaire au cavagnole, au tric-trac, à la comète. Il l'emmenait dans ses jardins choisir l'emplacement d'une statue ou la broderie d'un parterre, visiter le pavillon turc ou le kiosque à la chinoise. Il faisait mettre en branle, pour la distraire, « le Rocher mouvant », ce chef-d'œuvre d'horlogerie si envié des cours allemandes. Toujours tremblant qu'elle ne s'ennuyât, il improvisait des parties de campagne sans autre dame que mademoiselle de

La Roche-sur-Yon. Le service avait soin de fourrer sous les coussins de la calèche un en-cas de pâtés, de fruits et de bouteilles; mais une collation succulente les attendait à chaque fois dans quelque maison de plaisance bien située. On traversait au petit pas les bourgs et les hameaux. Les villageoises portant au marché leurs paniers et leurs coiffes, les paysans menant leur vache par la corde, les saluaient respectueusement au passage. On descendait de carrosse pour visiter les foires. Les marchandes se pressaient autour d'eux avec des quiches, des macarons, des madeleines, des tartes aux mirabelles. Et si la marquise achetait d'aventure des rubans de faveur, le Roi s'emparait de l'emplette et l'élevait bien haut en criant à la foule ahurie :

— Les faveurs de madame de la Ferté-Imbault à quinze sols, quinze sols, qui en veut[1]?

Comme il redoutait de la perdre, il se risquait à lui parler mariage. Cette veuve appétissante avait sans doute refusé bien des prétendants. Mais ne lui plairait-il pas de s'intituler reine de Pologne, duchesse de Lorraine et de Bar?

A vrai dire, le Roi septuagénaire formait en son délabrement et sa bouffissure un contraste pénible avec le svelte palatin qui chassait jadis l'élan et le lynx à travers les forêts de Podolie. Sa haute stature se boursouflait en une masse ridicule. Obèse, ventripotent, baroque, ce souverain du Nord ressemblait aux bonshommes que les écoliers façonnent dans nos jardins après les chutes de neige. Un chancelier de Lorraine et un confesseur jésuite menaient à la baguette ce pauvre Roi d'Hiver, dont les poètes de cour exaltaient la bienfaisance comme celle d'un Titus. Néanmoins, sous une enveloppe dérisoire, on voyait sans cesse étinceler en lui cette imagination gaie, agile, fulgurante, que la vieillesse même n'amortit pas chez les Slaves. A tout prendre, ce Roi barbon pouvait très bien convenir à une simple particulière.

Mais la Reine de France avait l'œil sur son père. Mécontente des rumeurs qui lui en revenaient, Marie Leczinska multipliait les remontrances épistolaires. Que n'épousait-il plutôt mademoiselle de La Roche-sur-Yon? Voilà certes un

1. Archives de M. le marquis d'Estampes.

parti autrement recommandable sous le rapport de l'âge, du rang et des biens matériels...

Or, l'excellente mademoiselle de La Roche-sur-Yon avait toujours passé pour une princesse affreuse. A cinquante ans sonnés, elle avait la peau grenue comme un livre en maroquin. Pourquoi donc un septuagénaire se marierait-il, si ce n'est par amour? Stanislas était indigné. Puisque sa fille le tourmentait, eh bien! soit, il ne convolerait pas en secondes noces : cela valait mieux.

Le public jugea sans indulgence la conduite de Marie Leczinska en cette affaire, et les mauvaises langues l'accusèrent d'avoir voulu garder les épargnes que son père lui remettait chaque année à Versailles.

Au cours de ces intrigues, la marquise conserva une bonne humeur parfaite. Elle n'avait jamais pris l'offre du Roi au sérieux. Devinait-elle peut-être qu'un autre diadème, un autre sceptre lui étaient réservés? Quoi qu'il en soit, n'ayant plus aucune raison de ménager Marie Leczinska, elle raconta dans tout Paris que Stanislas Leczinski tenait sa défunte épouse et sa fille pour « les deux reines les plus ennuyeuses qu'il eût rencontrées »...

Le vieux Roi eut d'abord de la peine à se maîtriser. « J'étais si fou d'elle », avouait-il plus tard, « et elle si folle de moi, que je fus au moment de faire doubler ma garde contre elle et contre moi ». Avec le temps, cette effervescence se calma. Vers le mois de septembre, lorsqu'il se rendait chez sa fille, il en informait la marquise à l'avance, avec prières instantes de venir chaque jour le distraire à Trianon, tellement il détestait l'étiquette de la Cour de France. Tout en la taquinant sur ses lubies, il lui interdisait d'être raisonnable : « J'aime ma chère folle Imbault », déclarait-il volontiers, « et je veux qu'elle reste toujours telle ». Inconsolable de ne l'avoir pas connue plus tôt, il lui mandait le Premier de l'An : « Mes vœux sont pour que vous me dédommagiez dans les années suivantes de tout ce que j'ai perdu dans les passées, ne vous ayant pas aimée depuis que vous êtes au monde[1] ».

Pendant ces séjours de Trianon, Stanislas et madame de

1. Bibliothèque Nationale, manuscrits, N. A. F. 4 748, lettre inédite du 2 janvier 1748.

la Ferté-Imbault visitaient souvent mademoiselle de La Roche-sur-Yon à Vauréal, près de Pontoise. Quand cette princesse fut emportée par une épidémie de petite vérole, tous deux la regrettèrent. Et néanmoins, parmi leurs larmes, certaines circonstances de sa fin les égayèrent en dépit d'eux-mêmes. Mademoiselle de La Roche-sur-Yon soupçonnait si peu la gravité de son mal qu'elle s'était mise en colère contre le curé de Saint-André qui prétendait l'exhorter : la pauvre femme avait passé en le houspillant et en l'accablant d'œillades furibondes.

Seize ans plus tard, le roi de Pologne, impotent et quasi nonagénaire, tombait si malencontreusement dans sa cheminée que le feu prenait à une douillette rembourrée d'ouate dont Marie Leczinska venait de lui faire présent pour ses étrennes. Aussitôt la marquise lui dépêchait un carme déchaussé, prédicateur célèbre, le Frère Elisée, afin d'épargner au roi de Pologne les funestes étonnements de mademoiselle de La Roche-sur-Yon. A peine arrivé à Lunéville, le Frère Elisée s'émerveillait du souvenir profond qu'y avait laissé madame de la Ferté-Imbault, et se faisait un devoir de l'en avertir :

Votre recommandation a eu pour moi les effets les plus flatteurs. Elle m'a mérité un accueil distingué : je trouve dans M. le Cardinal et M. Alliot un intérêt que vous pouviez seule leur inspirer, et je jouis dans ce pays d'une partie des agréments que l'estime générale se serait empressée de vous procurer. Rien ne pouvait être plus heureux pour moi que de paraître dans cette Cour sous vos auspices. Votre souvenir y est précieux et on n'y prononce pas votre nom sans rappeler le temps où vous en faisiez les délices.

Tous ces regrets vous intéressent peu, j'en suis sûr. Vous êtes trop accoutumée à en laisser, et ceux des Cours vous touchent encore moins que les autres. Votre Sénèque à la main, vous méprisez l'imbécile fierté des grandeurs et leurs vains amusements. Dieu, la nature, l'homme, ses devoirs, les moyens qu'il a d'être heureux : voilà les objets qui conviennent à votre âme jetée hors des routes ordinaires. Ce serait cependant un spectacle digne de Sénèque qu'un prince à demi-brûlé, plaisantant sur la douleur et écrivant à sa fille...

Sa Majesté s'est effectivement trouvée habillée de flammes par un feu pris subitement à sa robe de chambre. Et sans un cri perçant qui a tiré ses valets de la garde-robe assez tôt pour le secourir, il partait pour l'autre monde avec l'appareil d'une âme du Purgatoire. Heureusement, cet accident n'aura pas de suites dangereuses.

On perdrait trop à ce prince qui joint à une âme bienfaisante l'art charmant de dire des choses agréables et de saisir l'endroit le plus flatteur. C'est un prodige que l'enjouement et la vivacité qu'il conserve dans un âge si avancé[1]...

Les médecins de Lunéville ne redoutaient pas d'abord une catastrophe. Le malade put même dicter une lettre à Marie Leczinska où il plaisantait doucement sur la douillette qu'elle lui avait envoyée : « Vous me l'aviez donnée pour me réchauffer », disait-il, « mais elle m'a tenu trop chaud ». Cependant, ses brûlures étendues et profondes, son grand âge rendaient son cas désespéré. Le vieux Roi d'Hiver était prédestiné à fondre dans un brasier, comme les bonshommes de neige à la chaleur du soleil. Après trois semaines de tortures chrétiennement supportées, il mourut le 23 février 1766. Et quand la marquise apprit le dénouement fatal, elle éclata en sanglots. Elle perdait en Stanislas un ami sûr, chevaleresque et charmant.

***

Depuis que mademoiselle de La Roche-sur-Yon et Stanislas Leczinski avaient mis à la mode son « domino de déraison », les princes recherchaient madame de la Ferté-Imbault comme une femme originale et spirituelle. Le duc de Penthièvre la comblait de prévenances. Avait-il besoin de greffes d'abricots-pêches pour son verger de Crécy, il les sollicitait par des missives badines et champêtres qu'il signait familièrement : le « nommé Louis » ou le « pauvre Louis ».

Mais c'est de Louis-Joseph de Bourbon, prince de Condé[2], le rejeton d'un héros, que la marquise disait tout haut : « Après avoir passé ma vie à fréquenter et à voir de près les autres princes, celui-là est le seul qui m'intéresse et que j'aime. »

Un jeune garçon fort gauche, mortellement timide avec les femmes, décontenancé par les égards importuns des courtisans non moins que par les lardons cruels que lui décochaient ses oncles et cousins : l'arrière-petit-fils du

1. *Ibid.*, lettre inédite, Lunéville, 7 février 1766.

2. 1736-1818. Marié à mademoiselle de Rohan-Soubise dont il eut un fils, le duc de Bourbon, et une fille, Louise de Condé, généralement appelée Mademoiselle.

Grand Condé n'avait pas seize ans lorsque madame de la Ferté-Imbault le rencontra en 1752 à l'hôtel de La Roche-sur-Yon, sur le quai Malaquais. La marquise s'était attachée à ce sauvageon, car elle raffolait de la jeunesse bien avant que d'être vieille. Loin de l'effaroucher, elle avait su gagner sa confiance en l'accoutumant à sa verve cordiale et primesautière. Elle le déridait, elle l'épanouissait par un moulinet continuel et invraisemblable de plaisanteries. Et voilà qu'un jour le taciturne adolescent lui déclarait soudain, avec des larmes de gratitude, « qu'il n'oublierait jamais ses bontés et qu'il lui demandait de rester toujours sa bonne amie ».

Fidélité souvent difficile! Quel embarras pour une femme vertueuse, naturellement sévère sur le chapitre des mœurs, lorsque son auguste protégé s'avisait de vivre maritalement avec la belle Marie-Catherine de Brignole-Saxe, princesse de Monaco! Elle l'excuse néanmoins sous prétexte que l'époux légitime a pleinement mérité sa disgrâce par sa lésine, sa jalousie et son obscure perversité. Madame de la Ferté-Imbault prend la défense des amants envers et contre tous, avec feu, tant et si bien que le prince de Condé, ému et reconnaissant, vient à diverses reprises l'en remercier à Paris. Il arrive à cheval, en habit gris, accompagné de son capitaine des chasses ou seulement d'un écuyer, et les marchands de la rue Saint-Honoré, accourus sur le seuil de leurs boutiques, la main sur le bec de cane de leur porte, le regardent mettre pied à terre devant l'hôtel de madame Geoffrin. Dans ces occasions, le prince n'est plus *Altesse* ni *Monseigneur*, mais simplement *le marquis de Chantilly*. Son hôtesse se borne à lui offrir quelque fête impromptue : par exemple, un de ces soupers grecs en chlamydes et en tuniques dont la mode ne fait que poindre. Et le prince rivalise d'ingéniosité, quand il la reçoit à Chantilly.

***

En été, la marquise voltige de château en château à travers l'Ile-de-France, heureuse d'achapper à sa terrible mère pendant quelques semaines.

« Mille avances et mille amitiés » l'attirent à Dampierre.

Le duc de Luynes, moliniste avec passion, craint toutefois que cette belle jeune femme, à qui personne ne connaît d'amant, n'incline au jansénisme; mais dès qu'il l'interroge, elle lui éclate de rire au nez. Le duc et la duchesse de Chevreuse la cultivent également, avec l'espoir que ses lumières pourront être profitables à leur fils aîné, le comte de Dunois, dont ils s'acharnent à faire un prodige. Mais la marquise hausse les épaules. La nature, selon elle, a formé ce jouvenceau « pour être très commun », et ses parents, en lui farcissant la cervelle de notions indigestes, justifient tout au plus le vers fameux de Molière :

Qu'un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant[1].

Elle note le même aveuglement chez la célèbre duchesse de Brancas, dame d'honneur de la Dauphine[2]. Cette vieille fée suppose à son petit-fils, le comte de Lauraguais, un génie qu'il est loin d'avoir. Tout le monde aime à consulter et à écouter madame de Brancas, laquelle possède un répertoire savoureux d'anecdotes et d'intrigues, depuis madame de Maintenon jusqu'à madame de Pompadour. Mais la marquise trouve à cette grand'mère infatuée plus de mordant que de jugement.

Elle avait passé sa vie avec les beaux esprits de son temps qui l'avaient enivrée de la passion de l'esprit. Voyant que son petit-fils, le comte de Lauraguais, avait de la vivacité et de l'imagination, et que le cadet, le comte de Brancas, en manquait, elle a dépensé cent mille écus pour le faire voyager, en le faisant prôner partout. Et le fruit des voyages a été de donner une présomption au comte de Lauraguais qui l'a rendu ridicule dans tous les pays, et même fou par l'idée de croire qu'il est un esprit distingué, pendant qu'il n'a pas le sens commun pour sa conduite. Son frère, heureusement pour lui, n'est pas devenu fou, mais il est resté dans l'ordre commun, pour lequel il était né[3].

Par la conformité de l'âge et des principes, madame de la Ferté-Imbault se sent infiniment plus près d'une autre dame : la comtesse de Marsan. Aussi bien des infortunes singulières composent dès lors à cette femme de mérite une auréole

1. Bibl. Nat. manuscrits, N. A. F., 4 748.
2. Marie-Angélique Fremyn de Moras, duchesse de Villars, puis de Brancas (1676-1763).
3. Bibl. Nat., manuscrits, N. A. F. 4 748.

majestueusement romanesque. Marie-Louise de Rohan, sœur du prince de Soubise, veuve de Gaston de Lorraine, comte de Marsan, qu'elle a perdu à peine âgé de vingt-trois ans, prolonge son deuil fort au delà des bornes ordinaires. Elle laisse d'abord gémir et se consumer de passion pour elle le marquis de Bissy, lieutenant général des armées du Roi. Mais enfin, au printemps de 1748, elle se rend à ses prières. Leur union va donc se conclure, et M. de Bissy vient de recevoir le cordon bleu sous les murs de Maëstricht, lorsqu'il est blessé mortellement, une heure plus tard, la paix étant déjà signée, par la dernière bombe de la guerre de succession d'Autriche! Au comble de la douleur, madame de Marsan consacre désormais sa vie à pleurer cette double catastrophe. Elle se met sous la direction du père Griffet, jésuite, et se confine dans les bonnes œuvres et les exercices de piété avec tant de persévérance qu'elle y gagne le surnom de *matriarche des dévotes*. Mais ces pratiques ne l'absorbent pas entièrement. Son docte ami, M. Le Monnier, lui enseigne la botanique. Elle continue d'avoir un goût très vif pour les beaux-arts, et parfois elle emmène à sa campagne d'Andresy une petite colonie de gens d'esprit, mais toujours fort triée et surveillée.

Plus tard, madame de la Ferté-Imbault s'attache également à la seconde femme du duc de Rohan-Chabot, Émilie de Crussol, sœur du duc d'Uzès. C'est à son intention qu'elle entreprend un travail de longue haleine dont elle lui fera hommage. Au reste, le duc de Rohan-Chabot lui-même sait à quoi s'en tenir sur le « domino de déraison ». Il organise en ses jardins d'Athis des mascarades à l'antique. Et madame de la Ferté-Imbault est charmée d'y reconnaître, au son des clarinettes les plus harmonieuses, ses maîtres bien-aimés, les philosophes chenus à longue barbe de neige : ces ombres illustres et heureuses, en robes blanches, vont et viennent sous les myrtes en devisant de l'immortalité de l'âme.

Elle n'est pas moins liée avec la vieille duchesse de La Vallière, grande amie de sa mère, et avec la duchesse de Gesvres, qu'elle voit fréquemment jouer la comédie chez le prince de Condé, à Chantilly.

Parmi tant d'amitiés brillantes, madame de la Ferté-Imbault reste invariablement fidèle aux parlementaires. C'est

chez eux qu'elle se ménage des appuis à toute épreuve. Du salon de madame Geoffrin, elle passe de plain-pied chez les Le Camus, les Le Pelletier, les Gilbert de Voisins, les Joly de Fleury. Elle ne quitte Orly et Ormesson que pour se rendre à Malesherbes et à Basville, chez les Lamoignon, ou bien à Champlâtreux et à Méry, chez les Molé.

Qu'on ne s'en étonne donc pas : le cœur de la marquise ne battra nullement pour la royauté, pendant la lutte opiniâtre que les Parlements vont soutenir contre Versailles. Elle a connu trop personnellement ces magistrats humiliés par des lits de justice, exilés par des lettres de cachet : présidents à mortier, maîtres des requêtes, conseillers, avocats ou procureurs généraux, presque tous compagnons de ses plaisirs, témoins de sa jeunesse, amis intimes de sa famille. Plusieurs d'entre eux n'ont-ils pas assisté en robes rouges à son mariage? Portés aux badinages innocents et aux études austères, ils forment autour d'elle un auditoire éclairé et bienveillant. Aussi l'indignation de la marquise éclatera-t-elle avec véhémence en 1770, à l'époque de leur renvoi.

Les parlementaires lui reprochent cependant de leur préférer les ecclésiastiques. Sans doute, la marquise a du faible pour le clergé, et depuis les prêtres les plus modestes jusqu'aux princes de l'Église. « Les prêtres qui ont des mœurs », déclare-t-elle, « ont une certaine gaîté pure et jeune qu'ils conservent toujours : elle est sympathique à la mienne ». De même qu'elle a vénéré jadis l'abbé Le Clerc, son maître en sciences physiques, elle a voulu connaître depuis le Frère Élisée, tant elle a le goût de l'éloquence. Elle tient infiniment aux bonnes grâces du cardinal de La Rochefoucauld, archevêque de Bourges, dont le diocèse comprend la Ferté-Imbault. Comme elle triomphe de l'avoir fait danser du matin au soir, pendant un séjour à Gaillon, ainsi que les cardinaux de Tavannes, de Rochechouart, de La Roche-Aymon, l'archevêque de Narbonne et M. de Choiseul, évêque-comte de Châlons, sans parler de leurs grands vicaires, qui « l'aimaient à la folie, parce qu'ils ne s'étaient jamais aussi bien divertis! » Un jour, à Dampierre, le duc et la duchesse de Luynes n'en croient pas leurs oreilles. Madame de la Ferté-Imbault entreprend de lutiner un prélat des plus imposants, le grave et scrupuleux

Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, et se met « si fort en goguette » qu'elle finit par l'appeler familièrement *mon petit chat*! Mais ces flambeaux de l'Église n'en sont pas offusqués : ils considèrent le « domino de déraison » avec une indulgence toute paternelle. L'un d'entre eux, le cardinal de Tavannes, condescend même à rivaliser avec la marquise :

Il déguisait parfois ses valets de chambre en habits de prêtre et me les présentait comme des grands vicaires qui revenaient de leurs tournées; je m'y laissais toujours prendre et commençais par les recevoir en conséquence de leurs titres, et tout le monde partait d'un éclat de rire qui me gagnait bientôt.

Mis en goût par le succès, le cardinal invente peu après de se donner pour le mari de madame de la Ferté-Imbault. Et ce qui passe l'imagination, c'est que la pieuse Marie Leczinska fut la première à s'amuser de ce badinage hasardeux. « Il m'avait épousée et présentée à la Reine comme sa femme », écrit ingénument la marquise, « à l'imitation du cardinal de Châtillon[1] »...

Ce ne fut point un prodige de religion et de vertu qui rapprocha d'abord madame de la Ferté-Imbault et l'abbé de Bernis. Chanoine du chapitre de Brioude, mais à cette époque simple tonsuré, Bernis n'avait pas encore reçu la prêtrise, et, pour tout dire, ne s'en souciait guère. Frais, joufflu, assez étourdi, un peu fat en apparence, ce beau garçon de vingt-cinq ans cherchait plutôt à oublier Saint-Sulpice, où « des intrigues de séminaire l'avaient dégoûté de l'état ecclésiastique ». Comme les prélats romains, il ne voulait prendre d'engagements dans l'Église que fort tard et quand l'âge des passions serait fini. En attendant, il tressait pour les Muses, les Grâces, les Jeux et les Ris, des couronnes poétiques auxquelles les habitués de madame Geoffrin trouvaient beaucoup de charme. Voltaire accueillait avec faveur les guirlandes que lui dédiait « la bouquetière du Parnasse ». Et comme une fort agréable fleuriste de Paris s'appelait justement Babet la Bouquetière, on en fit un joli surnom pour l'abbé de Bernis. L'engouement devint bientôt si général que le gentil rimeur dut entrer dans la société intime de

1. Archives de M. le marquis d'Estampes.

madame d'Étioles quand celle-ci devint madame de Pompadour. Le futur cardinal eut bien à ce moment quelques scrupules dont il s'ouvrit à madame de la Ferté-Imbault. Mais celle-ci lui repartit, avec sa rondeur habituelle, que, « puisqu'il passait sa vie chez des femmes galantes et qu'il était fort galant lui-même, il y aurait plus à gagner pour lui à être le confident du Roi et de sa maîtresse que de tous les beaux messieurs et de toutes les belles dames à la mode ». Cela ne donnait pas d'ailleurs à la marquise une grande envie de frayer avec le sémillant chanoine :

Comme il y avait peu de temps que j'étais veuve, que j'étais encore fort jeune et que j'ai toujours été fort occupée de ma réputation, je restai indifférente en apparence pour le brillant abbé qui devint bientôt trop à la mode pour moi.

Que fallut-il pour rompre la glace? Un séjour simultané à Pontchartrain. Dans le calme des champs, leurs esprits jumeaux se reconnurent. O surprise! L'abbé lui aussi jouait un rôle. Il était léger, comme elle extravagante. Son domino de frivolité répondait au domino de déraison. Et la marquise s'ébahissait de découvrir, sous le masque, un Bernis tout autre, une intelligence active, méthodique, pénétrante. Les amitiés comme les amours ont leurs coups de foudre. Au pied des hêtres de Pontchartrain, une sœur rejoignait son frère. Ils ne se quittaient plus, épuisant les jours en confidences, chacun écoutant l'autre sans se distraire de lui-même, et des larmes leur montaient aux yeux par l'attendrissement de se sentir pareils. Certaines similitudes les comblaient de surprise. Ils étaient venus au monde en cette même année fatidique, 1715, et ils avaient subi les mêmes contraintes!... Prélude touchant et pur d'un attachement inaltérable, plus doux que les plaisirs de Paris et de Versailles, plus fort que les disgrâces et les exils. Bernis, réputé volage, ne devait jamais oublier ces effusions champêtres. Cardinal, ambassadeur à Rome, il n'omit pas une fois, pendant une séparation de trente années, d'écrire tous les huit jours à « sa Toinon », à « sa Toinette », ni elle de lui répondre avec un empressement affectueux. Du fond de leur crépuscule, ils louaient ces aubes, ces matinées radieuses de Pontchartrain qui les avaient révélés à eux-mêmes.

***

Madame de la Ferté-Imbault avait donc aux maîtres de Pontchartrain des obligations de plus d'une sorte. C'est chez eux qu'elle pouvait le mieux observer le cœur humain, l'approfondir, le voir tel qu'il est, avec son double besoin de prendre et d'être pris, de gouverner et de servir.

Elle s'en instruisait efficacement auprès de la comtesse de Pontchartrain[1], à qui mademoiselle de Logivière l'avait tant de fois recommandée. Sous une écorce d'indifférence, la comtesse de Pontchartrain cachait une âme sensible, ardente, dévouée aux siens, qui aurait pu même être tendre sans une constante envie de dominer en tout. « Par beaucoup de douceur, d'égalité dans l'humeur et de complaisance pour les petites choses afin d'être maîtresse des grandes », elle s'entendait à séduire. Cependant, comme elle n'assignait point de bornes au pouvoir de l'éducation, elle ruminait sourdement de réformer les caractères de ses proches. Elle avait commencé par son époux. Avec quel résultat, on l'imagine, si l'on pense à la haine en laquelle tous les contemporains sans exception ont tenu ce vilain borgne :

Madame de Pontchartrain, en se gênant du matin au soir, était parvenue à la vérité à gouverner son mari; mais elle n'avait rien pu changer à son caractère qui était d'une maussaderie hors de toute expression.

Sans se démonter, cette femme opiniâtre s'appliquait ensuite à réduire la distance que la nature avait mise entre ses deux filles : l'aînée, la comtesse de Watteville, silencieuse et sauvage; la cadette, la duchesse de Nivernais, très bavarde et bonne enfant. Ne fallait-il pas rendre à la première ce que la seconde avait en trop?

Madame leur mère m'a souvent parlé de la peine inutile qu'elle s'était donnée sans succès jusqu'à leur mariage, en voulant rendre l'aînée moins maussade et la cadette plus silencieuse.

Ayant dû reconnaître l'inutilité de ses efforts, elle s'abandonna dès lors sans frein à sa prédilection pour sa fille cadette,

1. Hélène-Rosalie-Angélique de L'Aubespine, seconde femme de Jérôme Phélypeaux, comte de Pontchartrain, née en 1691, morte le 10 octobre 1770.

plus follement aimée d'elle que ne le fut jadis madame de Grignan par madame de Sévigné. La comtesse de Pontchartrain croyait assurer le bonheur de son idole en la mariant à seize ans à un jeune garçon qui en avait quinze. Avec une charmante physionomie de Cupidon rieur et toutes les délicatesses de l'esprit, Louis-Jules-Barbon Mancini-Mazarini, duc de Nivernais, prince de Vergagne, pair de France, chevalier des ordres, grand d'Espagne, noble vénitien, était sans doute un parti incomparable. Et néanmoins ce petit duc, si prodigieusement comblé des avantages de la nature et de la fortune, coûta bien des larmes à sa femme et à sa belle-mère :

Il montra d'abord infiniment d'agrément, de finesse et de malice; ensuite il se livra à toutes les folies possibles, et sa belle-mère, avec tout son talent pour gouverner, n'a jamais pu le ramener à la raison que quand sa santé a été si détruite par ses folies que, pour ne pas mourir, il a été forcé, à son grand regret, de vivre de régime en tout, et, pour être heureux dans son intérieur domestique, il se mit à être amoureux de sa femme par ordonnance du médecin.

Autant d'épreuves que la fille et la mère auraient pu s'adoucir par leur mutuelle tendresse. Mais leur entente alla en s'altérant à mesure que l'une et l'autre se rapprochèrent de la religion. Tandis que madame de Pontchartrain désirait faire son salut à la mode janséniste, la duchesse de Nivernais se jetait avec emportement dans les bras des molinistes. Ces pieux dissentiments ne tardèrent pas à s'aigrir. Au reste, la duchesse de Nivernais souffrait un supplice analogue : sa fille, la comtesse de Gisors, choyée et adulée comme elle-même l'avait été de sa mère, la désolait par des lubies dont elle n'essayait pas moins inutilement de la guérir.

Déçue tout à tour par son mari, par ses filles et par sa petite-fille, la comtesse se rabattit enfin sur les fils que son époux avait eus d'une première union avec Éléonore-Christine de la Rochefoucauld de Roye. Mais entre ces deux frères, le comte de Maurepas et le marquis de Pontchartrain, il n'y avait guère plus de rapport qu'entre leurs demi-sœurs du second lit. Et madame de Pontchartrain, toujours avec une foi invincible dans la puissance de l'éducation, s'en étonnait comme d'un scandale. Mais les plus sages y perdaient leurs peines. M. de Maurepas et son frère Pontchartrain, nés à

un an d'intervalle, élevés tous deux avec des soins extrêmes par le chancelier leur grand-père, et continuellement surveillés par les mêmes précepteurs, ne se ressemblaient en rien :

M. de Maurepas, né avec des dons d'esprit qui étaient refusés en totalité par la nature à son frère, apprenait tout ce qu'on voulait lui enseigner; son frère ne pouvait rien apprendre. M. de Maurepas plaisait à tout le monde, quand il en avait le désir; et son frère, né loyal et pour la vertu, paraissait maussade même à moi qui ai eu de l'amitié pour lui jusqu'à sa mort.

Tandis que le cadet végétait dans l'ignorance, l'aîné, ministre à vingt-quatre ans, initié aux secrets de l'État, remportait tous les succès. Il serait devenu la coqueluche des dames, si le sort malicieux, en lui fournissant mille façons de leur plaire, ne lui en eût refusé la plus commune et la moins négligeable. Cette cruelle inadvertance du destin l'assujettissait fort étroitement à son épouse. Pour racheter ses torts vis-à-vis d'elle, il poussait la déférence et la soumission jusqu'à ne voir que par les yeux de cette compagne, laquelle était bien loin de partager ses lumières[1]. Fort jalouse de son mari décevant et délicieux, la comtesse ne souffrait auprès de lui aucune influence égale à la sienne. Personne, elle vivante, ne réussit à prendre de l'ascendant sur le comte de Maurepas. Il ne restait donc que le marquis de Pontchartrain, pauvre avorton que toutes les bonnes fées avaient déshérité et abandonné dès l'instant de sa naissance. N'importe! madame de Pontchartrain s'en empara et le subjugua au point qu'elle passa pour l'avoir rendu amoureux d'elle, en tout bien tout honneur. Quoi qu'il en soit, ce balourd ne put jamais secouer sa torpeur, encore moins se rendre agréable.

Tant de mécomptes enseignaient à madame de la Ferté-Imbault qu'il ne faut point s'attaquer aux dispositions intrinsèques, une fois que celles-ci se sont fixées par l'habitude. D'après son expérience personnelle, la marquise estimait « que les meilleures éducations ne changent point de cer-

1. Maurepas avait épousé sa cousine, Marie-Jeanne Phélypeaux de la Vrillière, sœur du duc de la Vrillière. Madame de la Ferté-Imbault, qui ne l'aimait guère, disait d'elle : « Il faut avoir infiniment d'amour pour la vérité, et l'habitude de la chercher dans les endroits où elle est le plus étouffée, pour connaître le mérite de l'esprit et du cœur de madame de Maurepas. Son extérieur est repoussant; elle n'a nulle instruction, point de conversation. »

taines formes ni de certains fonds ». Si madame de Pontchartrain avait piteusement échoué auprès de son mari comme auprès de ses filles, de sa petite-fille et de ses beaux-fils, le duc et la duchesse de Chevreuse ne réussissaient guère mieux avec le comte de Dunois; la vieille duchesse de Brancas se rendait ridicule en voulant faire un aigle du comte de Lauraguais, et madame Geoffrin pestait en vain contre les allures indépendantes de sa fille.

Au reste, la contrainte a presque toujours pour effet la dissimulation. Plutôt que de céder à une tyrannie insupportable, on se déguise pour être soi. Chacun adopte un costume, un domino, un loup. Afin d'être libre, toute vie a son masque. Dès lors, dans le brouhaha du bal, la grande affaire n'est plus de corriger les caractères, mais de les reconnaître. Lire sans effort dans les esprits et dans les cœurs, saisir le secret des âmes, voilà, se disait la marquise, le dernier mot de la sagesse. Et pour y atteindre, elle se fiait beaucoup moins au talent et au génie qu'au bon sens et à la raison.

Dans cette tribu des Phélypeaux, divisée en coteries et en factions, « composition rare de toute espèce d'esprits, de caractères et de politiques », madame de la Ferté-Imbault s'étudie à plaire aux uns et aux autres, en particulier à monsieur et à madame de Maurepas, ses protecteurs indispensables. Elle cherche avec soin une ligne de conduite. Aux jours orageux de son enfance, elle a inventé toute seule une « politique », dont elle s'est fort bien trouvée à l'égard de ses parents. Mais ici, en un terrain plus glissant et dangereux, elle consulte au préalable la comtesse de Pontchartrain.

Elle me dit que la première attention que je devais avoir vis-à-vis de monsieur et de madame de Maurepas était de ne point paraître fille d'une femme qui rassemblait chez elle toutes les académies, parce que M. de Maurepas n'aimait les jeunes personnes qu'autant qu'elles étaient gaies et naturelles, et que sa femme n'entendait rien à la culture de l'esprit, ne faisait cas que de la connaissance de la Cour et se moquerait de moi si je voulais paraître savante dans la conversation. Ensuite elle me dit que de toute la famille il n'y avait que son gendre, le duc de Nivernais, qui fît cas des instructions de l'esprit, mais qu'il était trop jeune, et moi aussi, pour chercher à lui plaire d'une manière qui ferait que, tout le premier, il me donnerait des ridicules.

C'est d'après cette bonne et sage instruction que je pris l'habitude,

lorsqu'on me questionnait sur mon éducation distinguée et sur tou les grands esprits qui avaient bien voulu y contribuer, de répondre toujours en riant par un coq-à-l'âne qui faisait aussi mourir de rire tout le monde[1].

Le conseil est excellent. Madame de la Ferté-Imbault ne tarde pas à s'en apercevoir. Jeunes ou vieux, tous les Phélypeaux accourent auprès d'une femme qui a le don de faire rire et qui semble s'amuser elle-même à en fournir les à-propos.

Que M. de Maurepas, ministre dont le nom demeure attaché à un chansonnier, ait apprécié la verve de sa belle amie, rien de plus naturel. Une certaine extravagance n'était point pour lui déplaire. Au reste, madame de la Ferté-Imbault, soucieuse de l'égayer, charge encore son personnage en bouffonnerie pendant ses visites à Pontchartrain.

Mais à quelques nuances près, elle agit partout de même. Au dessus de l'abîme vertigineux qui sépare la raison de la folie, elle s'amuse à jeter une corde; puis sur ce pont étroit, fragile, tremblant, elle s'aventure sans peur, courant d'un bord à l'autre, sautillante, tintamarrante, à la vue d'une assistance abasourdie qui retient son haleine. Il se forme ainsi une légende saugrenue dont elle est l'héroïne et bientôt la prisonnière. Dans les couplets du temps, elle apparaît vingt fois sous la figure de la folie :

Lorsqu'on l'entend parler,
On croirait lire un livre
Où l'on aurait pu rassembler
Tout l'esprit d'un homme ivre...

Son fidèle sigisbée, le président Roujault, ne la représente pas autrement :

Qui veut avoir trait pour trait
De dame Imbault le portrait?
Elle est brune, elle est bien faite
Et plaît sans être coquette...

Un autre adorateur lui offre pour la fête de sainte Thérèse ce « bouquet » facétieux :

Thérèse, des vertus ce parfait protocole,
A fait bien plus pour vous qu'obtenir des pardons;

1. Bibl. Nat. manuscrits, N. A. F. 4 748, lettres inédites de madame de la Ferté-Imbault.

Elle fut sainte, elle fut folle :
Elle vous a cédé la moitié de ses dons.

***

Mais la sinistre année 1749 vient interrompre ces amusements.

Le 25 avril, madame de Pompadour extorque enfin à Louis XV ce que le Bien-Aimé a toujours eu la force de refuser à madame de Châteauroux : elle lui fait renvoyer le serviteur audacieux dont les persiflages n'épargnaient pas même les maîtresses du Roi. La lettre d'exil est fort sèche : « Vos services ne me conviennent plus », écrit le souverain à Maurepas. « Vous irez à Bourges..., Pontchartrain est trop près... »

La société de madame de la Ferté-Imbault apprend, vers ce temps-là, que sa fille unique, à peine âgée de treize ans, se meurt de la poitrine. On se ressouvient brusquement que le même mal a déjà emporté son mari, son beau-père et plusieurs autres parents de M. d'Estampes. Malgré les soins des médecins les plus habiles, la catastrophe se précipite. Et la frêle Charlotte-Thérèse ayant succombé le 21 juin 1749, on craint alors pour la raison et pour la vie de la marquise.

Pendant trois ou à quatre mois, les sanglots, les pâmoisons, les larmes, les cris à déchirer les entrailles alternent avec des imprécations atroces contre la barbarie du sort. A ces violences succèdent d'un instant à l'autre des accablements si mornes, si désespérés qu'ils semblent marquer le terme de la détresse humaine. Madame de la Ferté-Imbault, immobile en son alcôve, sur un lit à quenouilles dont elle tient obstinément fermés les rideaux et les bonnes grâces, refuse l'air, le jour, souvent toute nourriture.

Parfois, sur les tentures noires qui remplacent désormais les damas cramoisis et les crépines d'or, on lui présente ces tristes bagatelles : des robes d'enfant en mousseline des Indes, en taffetas, en soie brochée à fleurs, des poupées, un agneau blanc à roulettes, quelques livres d'images. Ses femmes ont-elles vidé une pleine boîte sur ses couvertures, il s'en échappe des figurines de carton : force personnages de la Comédie italienne, des bergers et des bergères, des princes de

féerie. Ces pantins sont l'œuvre de François Boucher qui avait tenu à les offrir à la petite-fille de madame Geoffrin. Un fil permettait d'en remuer les membres à volonté, et la malade s'en était amusée jusqu'à son dernier soupir. Plongée dans une rêverie silencieuse, madame de la Ferté-Imbault considère longuement ces fantoches. Comme pour divertir Charlotte-Thérèse, Arlequin manie sa batte; Scaramouche et Truffaldin échangent des gestes de colère; Pierrot, à genoux devant Colombine, lui jure une foi éternelle. Et la marquise croit revoir le charmant visage, entendre la voix et le rire pleins de fraîcheur qui se sont évanouis à tout jamais. Soudain, un flot de larmes lui brouille les yeux et la mémoire...

Madame Geoffrin, fort abattue elle-même, ne peut rien contre l'excès de cette douleur. Une rivalité acrimonieuse les a trop longtemps divisées autour de la pauvre petite défunte. Madame de la Ferté-Imbault se reproche en effet d'avoir un peu trop abandonné sa fille à madame Geoffrin dans les cinq dernières années. Mais elle craignait d'enlever à Charlotte-Thérèse l'affection de cette grand'mère despotique et querelleuse. N'ayant à elle que sa dot, entièrement placée sur la Compagnie des Glaces, « ce qui n'est pas un bon effet pour des enfants [1] », madame de la Ferté-Imbault ménageait de son mieux l'avenir. Vaine prudence! elle lui vaut à présent l'amertume de pleurer sur une fille dont elle n'a point assez joui.

Le 20 décembre de cette année fatale, M. Geoffrin meurt à son tour; il s'éteint subitement, mais doucement, dans la quatre-vingtième année de son âge. Et nul ne s'avise de plaindre sa veuve. Mais on se préoccupe de sa fille, sachant bien que celle-ci l'aimait tel quel, avec « ses vertus gothiques », et qu'elle lui a témoigné jusqu'au bout tendresse et déférence. Comment va-t-elle supporter ce surcroît de tristesse? Ses amis s'en inquiètent. Ils sentent leur influence décroître à mesure que la conversation se fait plus laborieuse. Leurs consolations ne parviennent plus guère à madame de la Ferté-Imbault. Depuis son terrible malheur, en effet, le saisissement et la souffrance l'ont rendue à moitié sourde.

1. Bibl. Nationale, manuscrits, fonds Joly de Fleury, 2 483, lettre inédite de madame de la Ferté-Imbault, 22 juillet 1762.

Vers l'approche du premier anniversaire, la marquise recommença pourtant à entendre certaines voix dont les accents lui étaient chers. Elle les reconnaît. Voici le chœur mystérieux qui l'a gouvernée dès son enfance : les moralistes qui l'ont éclairée à la mort de son mari et l'ont empêchée ensuite de se lier trop intimement avec la Pompadour; les sages les plus célèbres de la Grèce, et ceux de France, Montaigne, Descartes et son favori Malebranche, accourent à son chevet. L'Asie lui envoie Zoroastre et Confucius. Et tous ces grands génies lui remontrent d'un ton sévère que les passions ne doivent en aucun cas entreprendre sur l'intelligence. Les uns et les autres condamnent une telle douleur comme un désordre insupportable, qu'il faut absolument réduire.

Cette unanimité la trouble. Déprise de toutes les vanités humaines, la pauvre mère n'en tient pas moins à l'approbation des philosophes. Elle s'efforce de réfléchir. La Providence, en réalité, avait mis peu de rapport entre sa fille et elle, hors l'affection inévitable. Charlotte-Thérèse rappelait surtout son père. Or, ces analogies n'eussent pas manqué de s'accentuer avec l'âge. Et comme la marquise ne compte pas autant que madame de Pontchartrain sur la puissance de l'éducation, force lui est d'admettre que sa fille, un jour ou l'autre, lui aurait infligé les mêmes déceptions que M. de la Ferté-Imbault :

Un an après la mort de ma fille, je sentis la raison revenir dans mon âme, et mon imagination crut la voir suivie de tous les vieux philosophes, mes anciens amis, qui arrivaient pour me garder et pour me dire que ce n'était point un malheur pour moi de l'avoir perdue.

En effet, ma fille avait une ressemblance totale avec son père, de figure et de tournure d'esprit. Elle avait, comme lui, beaucoup d'amour pour elle-même. Elle était belle et se regardait toujours dans un miroir. Elle avait les goûts frivoles que je n'avais jamais eus à son âge...

Cela suffit. S'abandonner plus longtemps à une douleur incompatible avec la raison semblerait à la marquise un péché contre la morale. Courageusement, elle essuie ses larmes. Elle se prescrit de retourner à ses devoirs, à ses occupations ordinaires et, sans doute, plus tard, dès qu'elle en aura la force, parmi les figurants du bal masqué.

CONSTANTIN PHOTIADÈS

(*A suivre.*)

L'ARAIGNÉE

And a will therein lieth, which dieth not.
Who Knoweth the mysteries of a will with
its vigour?

GLANVILLE

Né en 1871 à Dusseldorf, Hans Heinz Ewers n'appartient à aucune école. Après une jeunesse turbulente, il abandonna la carrière de la magistrature, à laquelle il se destinait, pour débuter dans la poésie satirique avec un recueil de fables qui eut une grande vogue. Mais bientôt il devait trouver sa voie dans la nouvelle fantastique et morbide où il excelle à créer une atmosphère d'obsession, de hantise et d'épouvante. Il publia deux volumes de nouvelles dans ce genre : *Les Possédés* et *l'Épouvante* (traduits en français). Son imagination fougueuse, ses dons d'observation, sa culture encyclopédique, son mépris des préjugés sociaux et de la morale courante lui valurent bientôt, avec une réputation de « mauvais sujet », des admirateurs passionnés — surtout des admiratrices — et des ennemis farouches. Il défendit publiquement, dans plusieurs conférences, le marquis de Sade (l'homme et son œuvre) et se posa en champion du « satanisme ». Parmi ses romans, les deux plus célèbres (traduits dans toutes les langues) sont *Mandragore*, l'histoire d'un être étrange, créé artificiellement, et *l'Apprenti-Sorcier*, où la folie religieuse déchaînée par un jeune écrivain dans un village du Tyrol aboutit à la plus sanglante des tragédies. Inlassable globe-trotter, Hans Heinz Ewers a fait plusieurs fois le tour du monde et réuni en volumes ses impressions qui ne manquent pas d'originalité. Il s'intéresse également à la vie des bêtes et des insectes qu'il observe avec la minutie et le lyrisme d'un Fabre (dont il fut d'ailleurs le premier à faire connaître les œuvres en Allemagne). Deux ans avant Maeterlinck, il publia un ouvrage remarquable sur les fourmis. Très familiarisé avec la langue et la liitérature françaises, Ewers traduisit ou fit traduire en allemand les œuvres de Villiers de l'Isle Adam et de Théophile Gautier, et, parmi les contemporains, celles de Pierre Mille.

M. H.

Quand l'étudiant en médecine Richard Bracquemont se décida à venir habiter la chambre n° 7 du petit hôtel Stevens, rue Alfred Stevens 6, dans cette même pièce, trois vendredis consécutifs, trois personnes s'étaient pendues à la croisée.

La première était un voyageur de commerce suisse. On ne découvrit son cadavre que le samedi soir. Le médecin constata que la mort remontait au vendredi, entre cinq et six heures de l'après-midi. Le corps était suspendu à un gros crochet enfoncé dans la partie supérieure de la croisée. La fenêtre était fermée. Le locataire s'était servi du cordon de rideau. Comme la fenêtre n'était pas très haute, les jambes traînaient sur le parquet. Le suicidé avait dû faire preuve d'une énergie remarquable pour mettre son projet à exécution. On apprit, en outre, qu'il était marié et père de quatre enfants, qu'il gagnait largement sa vie et que son caractère avait toujours été enjoué. On ne trouva aucune lettre, aucune note manuscrite, ayant trait au suicide, aucun testament. Dans toutes ses conversations avec ses amis et connaissances, jamais le voyageur de commerce suisse n'avait laissé soupçonner ses intentions.

Le deuxième cas était à peu près identique. L'artiste Karl Krause, engagé comme équilibriste au cirque Medrano, tout proche, vint occuper la chambre n° 7, deux jours après le premier suicide. Le vendredi suivant, il ne parut pas au cirque à l'heure de la représentation. Le directeur envoya le chasseur à l'hôtel. Ce dernier trouva l'artiste, dans sa chambre qui n'était pas fermée, pendu à la croisée de la même façon que le locataire précédent. Ce nouveau suicide resta aussi mystérieux que le premier. L'artiste, à peineâgé de vingt-cinq ans, gagnait beaucoup d'argent, et aimait à jouir de l'existence. Cette fois encore, aucune note, aucune lettre ne fournissait la moindre indication sur les mobiles de cet acte. Karl Krause ne laissait derrière lui qu'une vieille mère, à laquelle il servait régulièrement chaque mois une pension de deux cents francs.

Pour madame Dubonnet, la propriétaire du petit hôtel, dont la clientèle se recrutait surtout parmi les artistes des music-halls de Montmartre, cette seconde mort mystérieuse dans la même chambre eut des conséquences fâcheuses. Une partie de ses pensionnaires déménagea et les clients qui avaient l'habitude de descendre chez elle évitèrent son établis-

sement. Elle s'adressa au commissaire de police de son arrondissement qu'elle connaissait personnellement. Le commissaire lui promit de faire tout ce qui était en son pouvoir pour établir les causes de ces deux suicides mystérieux. Non seulement il commença une enquête approfondie, mais encore il mit à sa disposition un agent qui vint habiter la chambre mystérieuse.

L'agent se nommait Charles-Marie Chaumié. Il avait sollicité lui-même cette mission de confiance. C'était un ancien marsouin qui avait servi dix ans aux colonies, fait campagne comme sergent au Tonkin et en Annam, habitué aux surprises des pirates jaunes, plein de sang-froid et de courage et paraissant de taille à avoir facilement raison des fantômes dont toute la rue Alfred Stevens commençait à jaser.

Chaque matin et chaque soir, Chaumié passait au poste de police pour y faire son rapport. Les premiers jours, il se borna à déclarer qu'il n'avait rien remarqué de particulier. Par contre, le mercredi soir il dit qu'il croyait être sur une trace intéressante. Prié de fournir quelques précisions, il se retrancha derrière la nécessité de conserver provisoirement le silence, car il ne savait pas encore au juste si ce qu'il croyait avoir découvert avait un rapport quelconque avec la mort des deux individus. Il avait peur, en témoignant d'une trop grande précipitation, de se couvrir de ridicule. Le jeudi, il montra moins d'assurance mais sa mine était grave. Il ne fit aucune communication. Le vendredi matin, il paraissait nerveux et prétendit que cette fenêtre exerçait en tout cas une attraction bizarre. Il ajouta que cela n'avait aucun rapport avec les suicides et qu'on se moquerait de lui s'il en disait plus. Le soir même il ne vint pas au poste de police. On le trouva pendu à la croisée, comme les autres.

Les conditions du suicide étaient exactement les mêmes : les jambes traînaient à terre, le cordon du rideau avait servi de nœud coulant, la fenêtre était close, la porte n'était pas fermée à clef. La mort avait eu lieu à six heures de l'après-midi. La bouche de Chaumié était grande ouverte et la langue pendait au dehors.

Ce troisième suicide dans la chambre n° 7 eut comme résultat de faire partir le même jour tous les pensionnaires, à l'exception d'un professeur allemand demeurant au n° 16 et qui pro-

fita de la circonstance pour obtenir une réduction de son loyer d'un tiers. Ce fut une maigre consolation pour madame Dubonnet de voir le jour suivant Mary Garder, la « star » de l'Opéra-Comique, arriver dans sa Renault et lui acheter le cordon de rideau pour une somme de deux cents francs. D'abord cela portait bonheur, ensuite on en parlerait certainement dans les journaux.

Si toute l'histoire s'était passée en plein été, en juillet ou en août, madame Dubonnet aurait reçu le triple pour son cordon, car la presse se serait emparée de cette actualité et y aurait consacré des colonnes de première page. Mais au beau milieu de la saison, avec les élections, le Maroc, la Perse, un krach de banque à New-York, trois conflits politiques, il n'y avait vraiment pas de place pour ce fait-divers. L'affaire de la rue Alfred Stevens n'eut donc pas le retentissement qu'elle eût mérité. Quelques entrefilets concis consignèrent sans commentaires superflus les rapports de police. Ce fut tout.

Ces communiqués représentaient tout ce que l'étudiant en médecine Richard Bracquemont connaissait de l'affaire. Il ignorait même un petit détail si anodin d'apparence que ni le commissaire ni aucun des témoins n'avaient songé à en parler aux reporters. Le souvenir n'en fut évoqué que plus tard, après l'aventure qui arriva à l'étudiant. Quand les agents détachèrent de la croisée le cadavre de leur collègue Charles-Marie Chaumié, une grosse araignée noire sortit de la bouche du mort. Le garçon d'hôtel la chassa d'une pichenette en s'écriant, d'un air dégoûté : « Ah! voilà de nouveau une de ces sales bêtes! » Lorsqu'on l'interrogea, au cours de l'enquête ultérieure au sujet de Bracquemont, il déclara qu'au moment où on avait décroché le corps du commis-voyageur suisse, il avait vu une araignée exactement semblable courir sur l'épaule du suicidé. Richard Bracquemont ne savait rien de tout cela.

Il emménagea dans la chambre deux semaines après le dernier suicide. C'était un dimanche. Tout ce qui lui arriva dans la chambre n° 7, il le consigna soigneusement par écrit et avec beaucoup de conscience, au jour le jour.

***

Le journal de Richard Bracquemont, étudiant en médecine.

Lundi 28 *février.*

Je suis entré ici hier soir. J'ai déballé mes deux malles d'osier, je me suis installé et je me suis au lit. J'ai fort bien dormi. Neuf heures sonnaient lorsque je fus éveillé par des coups frappés à ma porte. C'était ma propriétaire qui m'apportait elle-même le petit déjeuner. Elle me témoigne beaucoup d'attention. J'ai pu m'en rendre compte aux œufs, à la tranche de jambon et à l'excellent café noir qu'elle me donna. J'ai fait ma toilette, je me suis habillé et j'ai regardé, en fumant ma pipe le garçon d'hôtel, faire ma chambre.

Ainsi me voilà donc ici. Je sais fort bien que l'affaire est dangereuse mais je sais aussi que je suis de taille à débrouiller le mystère. Si jadis Paris valait bien une messe — aujourd'hui on ne le conquiert pas à si bon compte — je puis bien risquer ma vie pour un aussi bel enjeu. J'ai au moins une chance de triompher. Je veux la tenter.

Du reste, je ne suis pas le seul à avoir eu cette idée. Vingt-sept personnes se sont efforcées soit par l'intermédiaire de la police, soit en s'adressant directement à la propriétaire, d'obtenir cette chambre. Il y avait même trois dames parmi ces candidats. La concurrence était donc assez vive. Sans doute il s'agissait de pauvres diables comme moi.

C'est pourtant moi à qui on a donné la préférence. Pourquoi? Parce que je fus sans doute le seul qui ait songé à émettre une idée ou un semblant d'idée. Naturellement c'était du bluff.

Ces rapports quotidiens que j'écris sont destinés à la police. J'éprouve un certain plaisir à avouer dès le début à ces Messieurs que je leur ai joué une jolie petite comédie. Si le commissaire est raisonnable, il se dira : « Hem! ce Bracquemont me semble être justement l'individu qu'il faut. » Mais au fond ce qu'il pourra dire plus tard m'est absolument égal. Maintenant je suis dans la place. Je crois même voir un bon présage dans le fait que j'ai commencé par fourrer ces Messieurs dedans.

J'avais d'abord été chez madame Dubonnet qui m'envoya au poste de police. Pendant toute une semaine je m'y présentai sans me laisser décourager par les rebuffades. On me disait chaque fois qu'on verrait et on me priait de repasser le lendemain. La plupart de mes concurrents avaient déjà jeté le manche après la cognée. Ils avaient sans doute mieux à faire qu'à respirer des heures durant l'atmosphère étouffante du poste de police. Le commissaire commencait à être importuné de mon entêtement. Il finit par me déclarer catégoriquement qu'il était inutile que je revinsse. Il me remercia pour ma bonne volonté mais vraiment il ne savait que faire de la collaboration d'un dillettante. Ah ! si j'avais eu un plan d'opération.

Je lui répondis sur-le-champ que j'en avais un. Bien entendu ce n'était pas vrai et j'aurais été bien embarrassé de lui fournir la moindre précision. J'ajoutai néanmoins que mon plan était excellent mais très dangereux, qu'il pouvait trouver la même conclusion que celle qu'avait eue l'intervention de l'agent de police. Malgré tout, je voulais bien le lui communiquer, à condition qu'il s'engageât sur l'honneur à le réaliser lui-même.

Il prétexta aussitôt le manque de temps qui l'empêchait de s'occuper lui-même de cette affaire, mais je remarquai du même coup que j'avais regagné du terrain, lorsqu'il me demanda si je pouvais au moins lui donner quelques indications générales.

C'est ce que je fis. Je lui débitai une véritable insanité que j'inventai de toutes pièces, sans même me rendre compte d'où me venait l'inspiration. Je lui dis que parmi toutes les heures de la semaine il y en avait une dont l'influence était mystérieuse, celle où le Christ avait disparu de son tombeau pour descendre aux Enfers, la sixième heure du soir du dernier jour de la semaine juive. Il devait se souvenir que c'était précisément à cette heure que les trois suicides avaient eu lieu. Je ne pouvais rien lui dire de plus pour l'instant mais j'attirais son attention sur la Révélation de Saint-Jean.

Le commissaire prit immédiatement la mine d'une personne qui a parfaitement compris et me pria de revenir le soir même. Je fus exact au rendez-vous. Sur son bureau j'aperçus le Nouveau Testament. Entre temps je m'étais livré aux mêmes recherches que lui. J'avais lu l'Apocalypse

et n'y avais rien compris. Le commissaire était sans doute plus intelligent que moi. Il se montra très poli, voire déférent, m'avoua qu'il croyait avoir deviné mes intentions, bien que mes indications eussent été très vagues. Il se déclara prêt à exaucer mon désir et à m'aider de tout son pouvoir.

Je reconnais qu'il m'a été, en effet, très utile. C'est lui qui s'est arrangé avec ma propriétaire et qui s'est engagé à payer tous mes frais de séjour dans l'hôtel. Il me donna un revolver d'ordonnance et un sifflet. Les agents de service ont reçu l'ordre de passer le plus souvent possible par la rue Alfred Stevens et de monter chez moi au premier signal. Mais le point le plus important, c'est qu'il a fait installer dans ma chambre un appareil téléphonique en communication directe avec le poste de police, à peine éloigné de cinq minutes. Je puis avoir ainsi une aide immédiate à chaque instant. Dans ces conditions, je ne vois guère de quoi je pourrais avoir peur.

Mardi 1er *mars.*

Il ne s'est rien passé, ni hier, ni aujourd'hui. Madame Dubonnet a apporté un nouveau cordon de rideau pris dans une autre chambre. Il y en a assez qui sont vides maintenant. Du reste elle profite de chaque occasion pour me rendre visite. A tout instant elle m'apporte quelque chose. Je l'ai priée de me répéter tous les détails de ce qui s'est passé ici mais je n'ai rien appris de nouveau. Elle a cependant une opinion personnelle sur les causes des trois suicides. En ce qui concerne l'artiste de music-hall, elle est persuadée qu'il s'agit d'une histoire d'amour contrarié. La dernière année où Krause demeura chez elle, une jeune dame venait souvent le voir. Or, cette fois-ci elle n'avait pas reparu. En ce qui concerne le monsieur suisse, mon hôtesse n'avait aucune idée; vraiment, on ne peut pas tout savoir. Quant à l'agent, il s'était certainement tué pour lui jouer un mauvais tour.

Je dois avouer que les explications de madame Dubonnet me paraissent assez pauvres. Néanmoins je l'ai laissée bavarder à sa guise. C'est une distraction pour moi.

Jeudi 3 mars.

Toujours rien. Le commissaire m'appelle au téléphone deux ou trois fois par jour. Je lui dis que je vais très bien. Ce renseignement ne paraît pas le satisfaire complètement. J'ai sorti mes livres de médecine et j'étudie. De la sorte, mon emprisonnement volontaire servira toujours à quelque chose.

Vendredi 4 mars, 2 heures de l'après-midi.

J'ai fort bien déjeuné. La propriétaire m'a apporté une demi-bouteille de champagne. Elle me considère déjà comme aux trois quarts mort. Avant de me quitter, elle m'a supplié en pleurant de m'en aller avec elle. Elle craint sans doute que moi aussi je ne me pende « pour lui jouer un tour ».

J'ai examiné longuement le nouveau cordon de rideau. C'est avec cela que je dois m'étrangler? Je n'en sens pas la moindre envie. Et puis le cordon est raide, rugueux et se prête difficilement au rôle de nœud coulant. Il faut avoir une vraie dose d'énergie pour imiter l'exemple des autres. Maintenant je suis assis devant ma table. A ma gauche j'ai le téléphone, à ma droite le revolver. Je n'ai pas peur. Je suis seulement curieux.

6 heures du soir.

Rien ne s'est passé. J'étais sur le point d'ajouter : malheureusement. L'heure fatale est venue, puis elle est partie, pareille à toutes ses sœurs. Certes je ne cacherai pas que j'éprouvais parfois l'envie d'aller vers la fenêtre, mais pour une tout autre raison que celle qu'on peut imaginer. Le commissaire m'a appelé au moins dix fois entre cinq et six heures, au téléphone naturellement. Il était sans doute aussi impatient que moi. Madame Dubonnet est très contente. Quelqu'un a pu demeurer toute une semaine au n° 7 sans se pendre. C'est fabuleux!

Lundi 7 mars.

J'ai maintenant la conviction que je ne découvrirai rien. Je commence même à être persuadé que les suicides de mes prédécesseurs sont uniquement dus à une étrange coïncidence. J'ai prié le commissaire de procéder à un supplément d'enquête dans les trois cas. Je suis sûr qu'on découvrira les

vrais motifs. Quant à moi, j'espère rester aussi longtemps que possible ici. Si je ne conquiers pas Paris, du moins je suis bien nourri et cela ne me coûte rien. En outre, j'étudie avec zèle. Je remarque que je fais des progrès sensibles. Et puis j'ai encore une autre raison qui me retient ici.

Mercredi 9 *mars.*

Allons! j'ai fait aujourd'hui un pas de plus. Clarimonde...

Mais au fait je n'ai encore rien dit de Clarimonde. Elle est la troisième raison qui me retient ici. C'est également à cause d'elle qu'à l'heure fatale j'aurais été si volontiers à la fenêtre, mais nullement pour me pendre. Clarimonde — pourquoi ce nom? Je ne sais pas du tout comment elle s'appelle et pourtant il me semble que je ne pourrais l'appeler autrement. Je parie même que c'est là son vrai nom, si je le lui demande par la suite.

J'ai remarqué Clarimonde dès les premiers jours. Elle demeure de l'autre côté de l'étroite rue; sa fenêtre se trouve juste en face de la mienne. Elle est toujours assise derrière les rideaux. Je dois constater, du reste, qu'elle m'avait remarqué bien avant que je l'eusse remarquée et qu'elle me témoigna de prime abord un intérêt visible. Rien d'étonnant à cela. Toute la rue connaît ma présence ici. Madame Dubonnet a fait le nécessaire.

Je suis d'un tempérament très amoureux et mes relations avec les femmes ont été jusqu'ici fort restreintes. Quand on arrive de Verdun à Paris pour étudier la médecine et qu'on a à peine assez d'argent pour manger à sa faim tous les trois jours, on a d'autres soucis que de songer à l'amour. J'ai donc fort peu d'expérience et j'ai peut-être commencé fort bêtement cette aventure. N'importe, elle me plaît telle qu'elle est.

Au début l'idée ne m'était même pas venue d'établir le moindre lien, la moindre relation avec mon vis-à-vis. Je m'étais seulement dit, puisque j'étais ici pour observer et qu'avec la meilleure volonté du monde je ne trouvais rien à examiner, que je pouvais tout aussi bien examiner ma voisine. On ne peut cependant pas rester toute la sainte journée penché sur des livres! J'ai donc constaté que Clarimonde habite vraisemblablement tout l'étage. Elle a trois fenêtres, mais elle est

assise toujours à la même, en face de la mienne. Elle est assise et elle file en se servant d'un petit fuseau antique et démodé. Ma grand'mère en avait un pareil; elle en avait hérité d'une grand'tante. J'ignorais qu'on employât encore aujourd'hui ce genre de fuseau. Celui de Clarimonde est, du reste, un bijou délicieux, tout blanc, probablement en ivoire. Les fils qu'elle tisse semblent d'une grande finesse. Toute la journée elle travaille sans arrêt derrière ses rideaux. Elle ne cesse qu'à la tombée de la nuit. Et la nuit vient vite à cette époque de brouillard et dans cette rue si étroite. A cinq heures Clarimonde abandonne sa place. Je n'ai jamais vu de lumière dans sa chambre.

Quel extérieur a-t-elle? Je ne sais pas au juste. Sa chevelure noire est ondulée et son visage est assez pâle. Le nez est petit, mince; les narines palpitent doucement. Ses lèvres sont à peine roses et, quand elle sourit, ses dents m'apparaissent fines et pointues. Elle a de longs cils qui ombrent ses joues mais, quand elle relève les paupières, ses grands yeux sombres luisent intensément. Je sens tout cela beaucoup plus que je ne le vois. Il est difficile de distinguer exactement quelque chose derrière ces rideaux.

Encore un détail : elle porte toujours une robe noire montante, brodée de motifs violet. Et toujours ses mains sont recouvertes de gants noirs, pour les protéger sans doute contre les marques du travail. Il est étrange de voir les minces doigts noirs s'entrelacer dans un mouvement perpétuel et rapide, saisir les fils ténus, les tirer, les lâcher, les reprendre. On dirait des petites pattes d'insectes, actives, infatigables.

Nos relations réciproques? Oh, elles sont très superficielles. Pourtant j'ai la sensation qu'elles sont beaucoup plus profondes. Cela commença par un regard rapide qu'elle jeta vers ma fenêtre. Je la regardai à mon tour. Ensuite elle m'observa plus longtemps; je fis de même. Je dus lui plaire car un jour, en me regardant, elle risqua un sourire auquel je répondis, naturellement. Ce jeu dura quelque temps. Nous échangeâmes des sourires, rien de plus. A chaque instant je prenais la résolution de la saluer. Je ne sais trop ce qui me retint.

Enfin je m'y suis risqué cet après-midi. Clarimonde a

répondu. Son geste fut presque imperceptible, mais j'ai bien vu qu'elle inclinait la tête.

Jeudi 10 *mars.*

Hier je suis longtemps resté la tête plongée dans mes livres. Je ne puis cependant pas prétendre que j'ai beaucoup étudié. J'ai bâti des châteaux en Espagne et rêvé de Clarimonde. Mon sommeil fut agité.

Ce matin quand je m'approchai de la fenêtre, Clarimonde était déjà là. Je la saluai, elle me répondit par une légère inclinaison de tête. Elle sourit et me regarda longtemps.

Je voulus travailler mais je ne trouvai pas le repos d'esprit nécessaire. Je vins m'asseoir à la fenêtre et fixai des yeux Clarimonde. Je tirai le cordon du rideau blanc pour mieux voir. Presqu'au même instant, Clarimonde en fit autant. Nous nous sourîmes.

Je crois bien que nous sommes restés assis au moins une heure à nous regarder.

Elle se remit alors à filer.

Samedi 12 *mars.*

Les jours passent. Je mange, je bois, je m'asseois devant ma table de travail, j'allume ma pipe, j'ouvre un livre. Mais je ne lis pas une seule ligne. J'ai beau essayer, je sens que c'est inutile. Je me lève, je vais à la fenêtre. Je salue Clarimonde. Nous nous sourions et nous nous regardons des heures durant.

Hier après-midi, vers six heures, je devins nerveux. Le crépuscule était tombé de bonne heure et j'éprouvai une angoisse sourde. Une force presqu'invincible me poussait vers la fenêtre. Ce n'était certes point pour me pendre mais pour regarder Clarimonde. Je vins me poster derrière le rideau. Il me sembla que jamais je n'avais vu aussi distinctement, quoiqu'il fisse déjà sombre. Elle filait mais ses yeux étaient tournés vers moi. Un sentiment étrange de bien-être me pénétra, en même temps qu'une sensation légère de peur.

La sonnerie du téléphone retentit. J'étais furieux contre cet imbécile de commissaire dont les questions stupides m'arrachèrent à ma rêverie.

Ce matin il me rendit visite avec madame Dubonnet qui

est très contente de moi. Il lui suffit que je vive déjà deux semaines dans la chambre n° 7. Le commissaire, par contre, voudrait bien voir un résultat. J'ai essayé de lui faire comprendre par de vagues allusions que j'étais sur les traces d'une chose bizarre. Cet âne bâté m'a cru sur parole. De toute façon, je puis rester ici encore longtemps et c'est mon unique désir. Non pas à cause de la cuisine et de la cave de madame Dubonnet — ces préoccupations perdent toute importance quand on mange à sa faim — mais à cause de sa fenêtre, qu'elle déteste et qu'elle redoute et que moi j'aime tant parce qu'elle me montre Clarimonde.

Dès que j'ai allumé ma lampe je ne vois plus ma voisine. J'ai épié longtemps pour voir si elle sortait mais jamais je ne l'ai surprise. Elle ne doit pas mettre les pieds dehors. Je possède dans ma chambre un large fauteuil très commode. Un abat-jour vert recouvre ma lampe et m'enveloppe d'un reflet chaud. Le commissaire m'a apporté un gros paquet de tabac, le meilleur que j'aie jamais fumé. Pourtant je ne peux pas travailler. Je parcours deux ou trois pages et je m'aperçois que je n'ai pas compris un traître mot. Mon œil recueille les lettres mais mon cerveau se refuse à les assimiler. C'est drôle! On dirait que mon esprit est muni d'un écriteau : Entrée interdite! Interdite à toute autre pensée qu'à celle de Clarimonde.

Je finis par repousser mon livre, je me laisse aller dans mon fauteuil, j'appuie commodément ma tête contre le dossier et je rêvasse.

Dimanche 13 *mars.*

Ce matin j'ai assisté à un petit drame. Je me promenais dans le corridor pendant que le garçon nettoyait ma chambre. Devant le petit judas qui donne sur la cour il y avait une toile d'araignée et au centre une grosse araignée. Madame Dubonnet ne veut pas qu'on la chasse. Les araignées portent bonheur, dit-elle, et elle a eu déjà assez de malheur dans sa maison. Je vis alors une araignée plus petite courir tout autour de la toile. C'était un mâle. Avec mille précautions il s'engagea sur la toile, se dirigeant prudemment vers le milieu. Aussitôt que la femelle esquissait le moindre geste, il battait précipi-

tamment en retraite, attendait, puis recommençait ses travaux d'approche. Enfin la grosse araignée femelle accroupie au milieu de sa toile parut l'encourager. Elle conserva l'immobilité. Le mâle secoua doucement d'abord puis plus fort un des fils de la toile qui se mit à trembler. Sa bien-aimée ne bronchait toujours pas. Il accourut rapidement mais non sans toujours témoigner d'une grande prudence. La femelle le reçut sans protester et s'abandonna à son enlacement. Pendant plusieurs minutes, ils restèrent immobiles, suspendus tous les deux au milieu de la grande toile.

Puis le mâle dénoua lentement son étreinte, une patte après l'autre. On eût dit qu'il voulait se retirer sans éclat intempestif pour ne pas troubler le doux rêve de sa compagne. Brusquement il lâcha prise et s'enfuit aussi vite qu'il put hors de la toile. Mais au même moment la femelle s'était réveillée. Elle poursuivit le fuyard dans une course sauvage. Le mâle se laissa glisser le long d'un fil, l'amante fit de même. Tous les deux tombèrent sur le rebord de la petite fenêtre. Rassemblant son énergie, le mâle essaya de s'échapper. Trop tard. L'araignée femelle l'avait empoigné et le rapporta dans la toile, au beau milieu. Cette même place qui avait servi de chambre nuptiale devenait le lieu d'un tout autre spectacle. En vain l'amant agitait ses pattes grêles, cherchant un point d'appui pour fuir. La bien-aimée ne desserrait pas son étreinte. En un clin d'œil elle le ficela si étroitement, qu'il ne pouvait plus bouger un seul membre. Elle lui enfonça alors ses fortes pinces dans le corps et suça avidement le sang de son compagnon. Je pus voir comment, une fois repue, elle détacha le misérable petit tas devenu méconnaissable — jambes, peau et suaire — pour le rejeter avec mépris hors de la toile.

Tel est l'amour chez ces bêtes. Je suis heureux de ne pas être une araignée mâle.

Lundi 14 *mars.*

Je n'ouvre même plus mes livres. Je passe ma vie à la fenêtre. J'y reste encore quand il fait sombre. Elle n'est plus là, mais je ferme les yeux; je continue à la voir...

Ce journal est devenu tout autre que je me le représentais. J'y parle de madame Dubonnet, du commissaire, d'araignées

et de Clarimonde, mais je ne dis pas un seul mot des découvertes que je voulais faire. Je n'y peux rien!

Mardi 15 *mars.*

Nous avons inventé un jeu étrange, Clarimonde et moi. Nous y jouons toute la journée. Je la salue, elle me répond. Je tambourine alors de mes doigts sur la vitre. Elle répète immédiatement ce geste. Je lui fais signe, elle me fait signe. J'agite les lèvres comme si je voulais lui parler; elle agite les siennes. Je porte la main à mon front pour rejeter mes cheveux en arrière. Sa main esquisse le même mouvement. C'est un vrai jeu d'enfant, nous en rions tous les deux. A vrai dire, elle ne rit pas, c'est plutôt un sourire silencieux, contenu. Je dois sourire de la même façon.

Tout cela n'est pas aussi naïf et simple qu'on serait tenté de le croire. Il ne s'agit pas d'une imitation vulgaire qui finirait par nous lasser, mais d'une transmission de la pensée. En effet, Clarimonde répète mes gestes à moins d'une seconde d'intervalle. Elle a eu à peine le temps de les voir qu'elle les accomplit déjà. Il me semble même parfois qu'elle agit simultanément. Aussi je me sens volontiers poussé à inventer des mouvements imprévus, des combinaisons nouvelles qu'elle exécute avec une rapidité déconcertante. Parfois j'essaie de la surprendre. J'esquisse aussi vite que possible une série compliquée de gestes. Je les répète plusieurs fois de suite, puis brusquement je change la succession, j'en omets un, j'en intercale un nouveau. C'est ainsi que les enfants jouent à pigeon vole. Chose curieuse, jamais Clarimonde ne s'est trompée une seule fois; pas une erreur, bien que j'allasse si vite qu'elle eût à peine le temps de reconnaître chacun de mes mouvements.

C'est ainsi que je passe mes journées. Je n'ai jamais le sentiment de perdre mon temps; au contraire il me semble avoir accompli un travail très important.

Mercredi 16 *mars.*

Comme c'est drôle! L'idée ne me vient pas de donner à mes relations avec Clarimonde une base un peu plus sérieuse que ces jeux perpétuels. J'y ai songé la nuit dernière. Je pourrais

prendre mon chapeau, mon manteau, descendre deux étages, traverser la rue, remonter deux étages. Sur la porte il y a une petite plaque : « Clarimonde »... Mais en suis-je bien sûr? Oui, « Clarimonde » est écrit sur la porte. Je frappe et alors...

Jusque-là je m'imagine exactement chacun de mes faits et gestes. Je me vois très bien moi-même. La porte s'ouvre et puis c'est tout. Je ne vais pas plus loin. Je reste debout et j'essaye en vain de percer les ténèbres. Elle ne vient pas, rien ne vient. Il n'y a plus que ce voile noir impénétrable.

Parfois il me semble qu'il n'existe pas d'autre Clarimonde que celle que je vois à la fenêtre et qui joue avec moi. Je ne puis pas me représenter cette femme en chapeau ou avec une autre robe que sa robe noire ponctuée de violet ou sans ses gants noirs. L'idée de la rencontrer dans la rue, dans un restaurant, mangeant, buvant, bavardant, me paraît absurde et risible.

Parfois je me demande si je l'aime. Il m'est impossible de répondre car je n'ai jamais encore aimé. Si le sentiment que j'éprouve pour Clarimonde est vraiment de l'amour, il ne ressemble en rien à ce que j'ai observé chez mes camarades ou lu dans les romans.

Il m'est, du reste, difficile de préciser mes impressions. En général il m'est très difficile de penser à quoi que ce soit qui ne se rapporte pas directement à Clarimonde ou plutôt à notre jeu. Car il n'y a pas de doute, c'est au fond ce jeu qui m'absorbe totalement, rien d'autre, et c'est précisément ce que je n'arrive pas à comprendre.

Sans doute je me sens attiré vers Clarimonde, mais à cette attirance se mêle un autre sentiment. On dirait presque que j'ai peur. Peur? Non, ce serait trop dire, une appréhension vague, indéfinie, devant l'inconnu. Et cette angoisse sourde a quelque chose d'étrange, d'impressionnant, de voluptueux qui à la fois m'éloigne d'elle et m'attire vers elle. J'ai l'impression de décrire des cercles concentriques autour d'elle, de m'approcher un peu, de reculer ensuite, d'avancer à une autre place, de m'enfuir à nouveau jusqu'au moment — il viendra j'en suis sûr — où j'irai la rejoindre.

Clarimonde est assise à sa fenêtre et file. Elle file des fils ténus, impalpables, sans fin. Elle en fait un tissu bizarre,

dans je ne sais quelle intention et je m'étonne qu'elle ne casse pas, qu'elle n'emmêle pas les fils délicats. C'est un vrai travail de fée. Sur la trame légère s'inscrivent des bêtes fabuleuses, des masques étranges.

Qu'est-ce que je viens d'écrire? A la vérité, je ne puis rien voir. J'ignore ce qu'elle file, à cette distance. Pourtant j'ai la conviction profonde que son travail est bien tel que je le décris : une toile légère, aérienne, sur laquelle s'inscrivent des bêtes fabuleuses, des masques bizarres.

Jeudi 17 *mars.*

Je suis dans un état curieux d'excitation. Je ne parle plus à personne. Je ne dis même plus bonjour à madame Dubonnet et au garçon d'hôtel. C'est à peine si je prends le temps de manger. Mon unique désir est de m'asseoir à la fenêtre et de jouer avec elle. Ce jeu est passionnant, vraiment passionnant.

J'ai l'idée qu'il se passera quelque chose demain.

Vendredi 18 *mars.*

Oui, oui, il va arriver quelque chose aujourd'hui. Je me répète à moi-même — je parle à haute voix pour m'entendre — que je suis précisément ici pour cela. Mais le malheur c'est que j'ai peur. J'ai peur qu'il ne m'arrive dans cette pièce ce qui est arrivé à mes prédécesseurs et à cette peur s'ajoute une autre peur, celle de Clarimonde. Je puis à peine les définir, les séparer l'une de l'autre.

J'ai peur. Je voudrais crier.

6 *heures du soir.*

Vite quelques mots; je suis en manteau et en chapeau.

Quand cinq heures sonnèrent, j'étais à bout de force. Je sais fort bien maintenant qu'il existe une corrélation certaine entre ce désarroi et la sixième heure de l'avant-dernier jour de la semaine. Je n'ai plus du tout envie de sourire de mon bluff auprès du commissaire. J'étais assis dans mon fauteuil de toute la force de ma volonté. Mais la fenêtre m'attirait irrésistiblement. Il fallait que j'allasse jouer avec Clarimonde et j'avais pourtant une peur horrible de cette fenêtre. Je voyais les trois pendus, le voyageur suisse, grand, la barbe grise, le cou épais; l'artiste svelte, l'agent robuste et carré d'épaules.

Je les voyais l'un après l'autre, puis tous les trois ensemble, pendus au même crochet, la bouche ouverte, la langue pendante. Et je me voyais moi-même parmi eux.

Oh! cette angoisse indicible! Je sentais bien qu'elle était provoquée autant par la croisée, par l'horrible crochet, que par Clarimonde. Qu'elle me pardonne! C'est la vérité. Dans ma grande frayeur, je la mêlais toujours à l'image des trois pendus dont les jambes molles traînaient sur le sol.

Pour dire vrai, pas un seul instant je n'ai éprouvé le désir de me pendre. Je ne craignais point non plus d'avoir envie de le faire. Non, j'avais seulement peur de la fenêtre et aussi de Clarimonde, peur de quelque chose d'effrayant, d'incertain. Malgré tout, je ressentais un besoin insurmontable de me lever. Je dus céder à cette tentation.

A ce moment précis, le téléphone sonna. Je pris le récepteur et sans attendre je criai dans l'appareil : « Venez tout de suite! »

Le son perçant de ma voix dissipa d'un seul coup les ténèbres de mon esprit. Je récupérai tout mon sang-froid. J'essuyai la sueur de mon front et je bus un verre d'eau. Je réfléchis ensuite à ce que j'allais dire au commissaire, puis je m'approchai de la fenêtre, saluai et souris.

Clarimonde salua et sourit également.

Cinq minutes plus tard, le commissaire était chez moi. Je lui dis que je commençais à débrouiller le mystère et le priai de ne pas me questionner encore. Sous peu je serais en mesure de lui révéler des choses étranges. Le plus curieux, c'est qu'en lui mentant de la sorte j'avais la conviction de lui dire la vérité. Et je suis tenté de le croire encore maintenant, presque contre ma volonté.

Le commissaire dut remarquer mon trouble, surtout quand je voulus excuser mon appel au téléphone, sans réussir à trouver une explication plausible. Il me déclara très aimablement que je ne devais en aucun cas user de ménagements envers lui, qu'il se tenait à mon entière disposition, que c'était son devoir. Mieux valait qu'il vînt douze fois de suite inutilement que de se faire attendre en cas de besoin. Il m'invita à sortir le soir avec lui pour me distraire. La solitude perpétuelle ne me valait rien, remarqua-t-il. J'ai accepté un peu à contre-cœur; au fond, je ne tiens pas à me séparer de cette chambre.

Samedi 19 *mars.*

Nous avons été à la Gaieté-Rochechouart, à la Cigale et à la Lune Rousse. Le commissaire avait raison. Cette sortie m'a fait du bien. Il m'était utile de changer d'air. Au début je me sentais mal à l'aise. J'avais l'impression de commettre une mauvaise action, d'être en quelque sorte un déserteur. Puis je me suis tranquillisé. Nous avons bu, nous avons ri, nous avons bavardé.

Ce matin, à la fenêtre, j'ai cru lire un reproche dans le regard de Clarimonde. C'est peut-être une simple imagination. Comment pourrait-elle savoir que je suis sorti la nuit? Du reste elle n'insista pas et me sourit de nouveau.

Nous avons joué toute la journée.

Dimanche 20 *mars.*

Je ne reprends la plume que ce soir. Nous avons joué toute la journée.

Lundi 21 *mars.*

Nous avons joué toute la journée.

Mardi 22 *mars.*

Aujourd'hui aussi, nous avons joué. Parfois je me demande pourquoi. Où cela peut-il bien nous mener? Je ne sais que répondre. Une seule chose est certaine, je ne désire rien de plus que ce jeu. Quoi qu'il puisse arriver, c'est seulement ce jeu qui m'absorbe.

Nous nous sommes parlé, les derniers jours : conversation sans paroles. Nous avons agité les lèvres en nous regardant. Nous nous sommes très bien compris.

J'avais raison. Clarimonde me faisait des reproches parce que j'étais sorti vendredi dernier. Je lui ai demandé pardon, je lui ai dit que c'était mal et stupide de ma part. Elle m'a pardonné et je lui ai promis de ne plus jamais quitter cette fenêtre. Là-dessus nous nous sommes embrassés, en appuyant longuement nos lèvres sur les vitres.

Mercredi 23 *mars.*

Maintenant je sais que je l'aime. Je suis envahi par elle jusqu'à la moelle des os. Peut-être l'amour des autres hommes est-il différent. Mais existe-t-il une tête, une oreille, une

main exactement semblable à l'une des centaines de millions d'autres? Il y a toujours une différence, pourquoi n'en serait-il pas de même de l'amour? Le mien est singulier, je le sais, mais il n'en est pas moins beau et puis je suis presque heureux, grâce à cet amour.

Si seulement je n'éprouvais pas cette angoisse! Parfois elle sommeille et je l'oublie pour quelques minutes mais elle se réveille et ne me quitte plus. Elle ressemble à une pauvre petite souris qui essayerait d'échapper à l'emprise d'un grand serpent. Attends un peu, petite angoisse stupide, ce grand amour te dévorera bientôt.

Jeudi 24 *mars.*

Je viens de faire une découverte. Je ne joue pas avec Clarimonde. *C'est elle qui joue avec moi.*

Voilà comment je m'en suis aperçu.

Hier soir je pensais — comme toujours — à notre jeu. J'ai noté cinq nouvelles séries de gestes très compliqués avec lesquels je voulais la surprendre le lendemain. A chacun de ces gestes j'ai donné un numéro et je me suis exercé pour les exécuter le plus vite possible, d'abord dans leur ordre normal, puis à reculons, ensuite en ne prenant que les chiffres pairs puis les chiffres impairs, enfin seulement les premiers et les derniers mouvements des cinq séries. Ce fut très difficile mais j'éprouvai beaucoup de plaisir. Il me semblait être encore plus proche de Clarimonde, bien que je ne la visse pas. Je répétai tous ces gestes pendant des heures jusqu'à les posséder complètement.

Ce matin j'allai à la fenêtre. Nous nous saluâmes et le jeu commença. Je pus tout de suite constater avec quelle déconcertante rapidité elle me comprenait, et comment elle reproduisait tout ce que je faisais presque en même temps que moi.

On frappa à ma porte. C'était le garçon qui m'apportait mes souliers. Je quittai la fenêtre pour les prendre. Quand je voulus retourner à mon poste, mon regard tomba par hasard sur la feuille de papier où j'avais noté mes séries de gestes. *Je me rendis alors compte que je n'avais exécuté aucun des mouvements prévus.*

La surprise me fit chanceler; je me retins à la table et je me

laissai choir dans le fauteuil. Je ne voulais pas en croire mes yeux. Je lus et relus le papier... C'était pourtant vrai. J'avais exécuté à la fenêtre plusieurs séries de gestes mais pas une seule des miennes.

Je me vis de nouveau devant sa porte qui s'ouvre toute grande. Je fouille du regard les ténèbres, il n'y a rien, rien que ce trou noir. Je sentis que, si je sortais tout de suite, j'étais sauvé et je sentis aussi que maintenant *je pouvais* m'en aller. Pourtant je suis resté. Je ne partis pas parce que j'eus la conviction de toucher le mystère du doigt. Tu vas conquérir Paris, me dis-je... Paris!

L'espace d'une seconde, Paris fut plus fort que Clarimonde.

A présent c'est à peine si j'y pense encore. Je ne sens plus que mon amour et son doux relent d'angoisse étrange.

J'eus cependant l'énergie de relire encore une fois ma première série de mouvements de me la graver dans la tête avant de retourner à la fenêtre.

Je fis alors une extrême attention à tous les gestes que j'exécutai. *Il n'y en avait pas un seul qui émanât de ma volonté.*

Je me proposais de me frotter le nez de l'index mais j'embrassais la vitre. Je voulais tambouriner sur le rebord de la fenêtre, mais je passais ma main dans mes cheveux. Ce n'était donc pas Clarimonde qui répétait mes mouvements, c'était moi qui reproduisais les siens, et cela d'une façon si instantanée que je me figurais en avoir l'initiative.

Moi qui étais si fier de lui transmettre mes pensées, je suis au contraire sous son influence! Oui, mais cette influence est si légère, si voluptueuse!

J'ai tenté une autre expérience. J'ai caché mes deux mains dans mes poches avec la ferme intention de ne pas les bouger. Je la vis lever la main, me sourire et me menacer du doigt. Je ne bronchai pas. Je sentis que ma main droite voulait sortir de ma poche. J'enfonçai mes doigts dans la doublure. Mais mes doigts se dénouèrent lentement, contre mon gré, ma main quitta la poche, mon bras se leva. Moi aussi je la menaçai du doigt et je souris. Il me semblait que ce n'était pas moi qui agissais; c'était un étranger et je l'observais. Mais non, je me trompe, c'était moi qui agissais, c'était un étranger qui m'observait, précisément l'étranger qui tout à l'heure était si

sûr de lui et voulait faire la grande découverte. En tout cas ce n'était pas moi.

Que m'importe une découverte quelconque? Je suis là pour faire ce que veut Clarimonde, Clarimonde que j'aime avec cette douce angoisse.

Vendredi 25 *mars.*

J'ai coupé le fil du téléphone. Je n'ai plus envie d'être dérangé par le commissaire juste au moment où vient l'heure étrange.

Mon Dieu, pourquoi ai-je écrit cela? Il n'y a pas un seul mot de vrai. On dirait que quelqu'un dirige ma plume.

Je veux — veux — veux écrire ce qui s'est passé. J'ai besoin de toute mon énergie. Je souffre. Mais je veux, une fois encore, une seule fois, faire... ce que je veux.

J'ai coupé le téléphone — ah mon Dieu! — *parce que je ne pouvais pas faire autrement.* Enfin j'ai écrit ce que je voulais.

Ce matin, nous étions à la fenêtre et nous jouions. Notre jeu a changé depuis hier. Elle exécute un geste quelconque. Je me défends aussi longtemps que je peux jusqu'à ce que je doive céder et répéter ce geste. Ce sentiment d'être vaincu, cet abandon ultime à sa volonté, c'est un plaisir merveilleux.

Nous jouions donc. Tout à coup elle recula dans la chambre. Je ne la voyais plus; l'ombre l'avait absorbée. Mais elle reparut bientôt. Elle tenait dans les deux mains un téléphone exactement pareil au mien. Elle le posa sur la fenêtre, prit un couteau, coupa les fils et le reporta dans le fond de la chambre.

J'ai lutté pendant un bon quart d'heure. Ma frayeur était plus grande qu'avant et la sensation de la lente défaite d'autant plus voluptueuse. A bout de résistance, j'apportai mon appareil, coupai les fils et le remis à sa place.

Voilà ce qui s'est passé.

Je suis assis devant ma table. J'ai bu du thé. Le garçon vient d'emporter la vaisselle. Je lui ai demandé l'heure. Ma montre est arrêtée. Il est cinq heures et quart.

Je sais que, si je regarde de l'autre côté de la rue, Clarimonde va faire quelque chose, que je devrai faire aussi.

Pourtant je me lève. Elle est là; elle sourit. Ah si je pouvais seulement détourner les yeux. Elle écarte le rideau, elle

prend le cordon. Il est rouge comme celui de ma fenêtre. Elle fait un nœud coulant. Elle le suspend au crochet de la croisée.

Elle se rassied et sourit.

Non, ce n'est plus de l'angoisse que je ressens maintenant. C'est une crainte folle, une crainte qui me paralyse et que cependant je ne voudrais échanger contre rien au monde. C'est une emprise irrésistible, si étrange, si attirante malgré sa cruauté profonde.

Je pourrais courir à la fenêtre, faire tout de suite ce qu'elle veut. Mais j'attends, je lutte, je me défends. Je sens l'attraction grandir au fond de moi, plus forte à chaque minute...

. . . . . .

Me voici de nouveau assis. J'ai couru vers la fenêtre, j'ai obéi. J'ai pris le cordon, j'ai préparé le nœud coulant, je l'ai suspendu au crochet...

Maintenant je ne veux plus regarder. Je vais fixer le papier sur lequel j'écris, sans lever les yeux, à aucun prix. Car je sais ce qu'elle va faire si je la regarde encore, à la sixième heure de l'avant-dernier jour de la semaine. Que je dirige seulement mon regard vers elle et je dois obéir à sa volonté, je dois...

Non, je ne veux pas la regarder...

Je ris tout haut, ou plutôt je ne ris pas moi-même, quelque chose rit en moi. Je sais pourquoi; c'est à cause de ce pauvre : « Je ne veux pas... »

Je ne veux pas et je sais pourtant que je ne peux pas faire autrement. Il faut que je la regarde : il faut que je la regarde et que je fasse... le reste.

J'attends seulement pour prolonger le supplice. C'est bien cela. Cette torture est en même temps la plus grande des voluptés. J'écris vite, très vite, pour rester assis plus longtemps ici, pour savourer de manière infinie la douleur de mon amour...

Encore plus longtemps!...

Encore cette angoisse, encore! Je sais que je la regarderai, que je me lèverai, que j'irai me pendre. Ce n'est pas de cela que j'ai peur. Oh non, c'est si bon, si doux!

Ce dont j'ai peur, *c'est de ce qui vient après*. Je l'ignore. Pourtant le plaisir que j'éprouve à souffrir est trop grand; il doit lui succéder quelque chose d'effrayant, je le sens bien.

Je ne veux pas y penser...

J'écris n'importe quoi, j'écris vite, au hasard, pour ne pas réfléchir...

Mon nom, par exemple... Richard Bracquemont, Richard Bracquemont, Richard — Oh, je ne puis plus continuer — Richard Bracquemont — maintenant il faut que je la regarde — Richard Bracquemont — Il faut, il faut... non, je ne veux pas m'arrêter — Richard... Richard Bracquemont, Bracque...

. . . . . .

Le commissaire du 9e arrondissement, qui n'avait reçu aucune réponse à ses appels réitérés au téléphone, pénétra dans l'hôtel Stevens à six heures cinq. Il trouva dans la chambre n° 7 le cadavre de l'étudiant Richard Bracquemont pendu à la croisée, exactement dans la même posture que ses trois prédécesseurs.

Le visage avait cependant une autre expression; il reflétait une peur horrible. Les yeux grands ouverts étaient presque sortis de leurs orbites. Les lèvres étaient retroussées dans un affreux rictus; les mâchoires, serrées l'une contre l'autre de manière convulsive.

Entre elles se trouvait écrasée, aplatie, une grosse araignée noire, dont le corps était ponctué de taches violettes.

Sur la table, gisait ouvert le journal de l'étudiant. Le commissaire le lut. Il se rendit immédiatement dans la maison d'en face. Il y constata que le deuxième étage était vide, inhabité depuis plusieurs mois.

H. H. EWERS

(Adapté de l'allemand par MARC-HENRY.)

L'HEURE DU TRANSSAHARIEN

Le Français moyen, celui que fabrique et estampille de cachets divers l'enseignement officiel, ne sait pas, n'imagine même pas ce qu'est la France. Il limite son pays au Rhin, aux Alpes et aux Pyrénées; et les mers qui baignent nos côtes, il les appelle aussi des frontières. Il regarde leur étendue avec les yeux de l'enfant qui voit l'Océan pour la première fois, comme un mur très haut qui ferme l'horizon. Éprouver la tentation de regarder au delà, c'est avoir un petit grain de folie en tête. Jadis, être aventureux était une qualité : Joinville, avec respect et amour, donne ce qualificatif à Saint-Louis comme un éloge. Mesurez l'évolution des esprits en évaluant le chemin parcouru, d'aventureux qui ne se dit plus, à aventurier qui se dit trop.

Mais le Français moyen est bien excusable : d'abord, son pays est tellement beau, il peut y vivre une existence si douce, qu'il n'éprouve pas le besoin de le quitter. Ensuite, comment saurait-il ce que personne ne lui apprend? M. Herriot, grand maître de l'Université, répondant à une lettre ouverte de M. le général Messimy, a reconnu — sans paraître en éprouver aucun trouble — que l'enseignement secondaire consacre en quatre ans, de treize à quatorze heures de leçons à l'histoire et à la géographie coloniales. Comment, après cela, nos jeunes gens sauraient-ils que certaines colonies font partie du patrimoine national depuis plus de temps que plusieurs départements métropolitains? Comment pourraient-ils préférer le profit de planter des hévéas en Cochinchine au calme plaisir de

classer des minutes notariales à Carpentras ou de plaider à Mont-de-Marsan?

Mais, là où l'ignorance française en matière coloniale cesse d'être excusable, c'est lorsqu'elle incite nos compatriotes, loin de leur interdire une telle prétention, à trancher en quelques mots certaines questions coloniales dont la presse leur parle quelquefois, en été, lorsque chôme la rubrique des tribunaux, quand les garçons de recettes sont en vacances et ne peuvent, par suite, être dévalisés ou assassinés. Le Transsaharien est une de ces questions qui reviennent périodiquement dans les feuilles, quand sévit une disette de crimes passionnels. Mais le bon bourgeois passe vite, son siège est fait. Un tel projet est une chimère. Un tel chemin de fer coûterait un prix fou, et il ne servirait à rien. Au Sahara, il n'y a que du sable; et au delà du Sahara, qu'y a-t-il? Des nègres tout nus et de vagues pays où il fait très chaud, où l'on envoie des fonctionnaires, et où les gens « qui ont mal tourné » vont « se refaire une vie ».

Il faut être animé de quelque courage pour attaquer des idées aussi solidement établies dans l'esprit public. Il convient de louer le comte Édouard de Warren, député de Meurthe-et-Moselle, président des Agriculteurs de Tunisie, d'avoir, au printemps dernier, tenté semblable bataille. M. de Warren déposa sur le bureau de la Chambre un projet de loi demandant un crédit de 18 millions en faveur de diverses missions qui seraient chargées d' « établir un projet définitif du Transsaharien ». Comme, l'hiver dernier, l'occasion m'avait été donnée de traverser le Sahara et de parcourir la vallée du Niger, j'ai eu le plaisir de seconder, par quelques articles, l'initiative parlementaire de mon éminent ami; M. Octave Homberg voulut bien présenter lui-même cette campagne aux lecteurs de *la Dépêche Coloniale* et le nom de ce grand réalisateur prouvait assez qu'il ne s'agissait pas de chimères.

Quelques hautes personnalités françaises, les maréchaux Joffre, Lyautey, Franchet d'Esperey; des hommes politiques comme M. Gabriel Hanotaux, M. Léon Baréty, président du groupe parlementaire Maroc-Tunisie, M. Roux Freyssineng, député d'Oran, que j'avais eu le plaisir de rencontrer en mission sur le Niger; des écrivains comme M. René

Bazin, le comte de Fels, Pierre Mille; des ingénieurs comme M. le sénateur Mahieu, président du Conseil supérieur des Chemins de fer, M. du Vivier de Streel, président du Comité national du Rail africain, voulurent bien me recevoir et me donner les arguments capables de secouer l'inertie du public.

Je dois dire ici toute ma vive et respectueuse gratitude au comte de Fels qui donna dans *la Dépêche coloniale* une étude du plus grand intérêt et à qui je dois d'avoir connu S. A. R. le prince Sixte de Bourbon-Parme, qui a poursuivi plusieurs voyages difficiles sur cette terre d'Afrique où son aïeul Charles X fit débarquer les premiers soldats français. Le Prince m'a exposé, au cours de longs et cordiaux entretiens sur cette Afrique où nous voyons l'un et l'autre s'affirmer dès maintenent pour la France la promesse d'un magnifique avenir, des vues pénétrantes où l'intuition la plus fine s'alliait à l'information la mieux avertie.

Tels sont les riches matériaux que la bienveillance et l'amitié m'ont permis de réunir : si je tente de les assembler, c'est pour faire partager au lecteur ma foi dans la nécessité d'une grande œuvre, digne de la France, de son avenir comme de son passé[1].

***

Si l'idée de construire un chemin de fer à travers le Sahara semble à tous ceux qui ne l'ont pas étudiée une rêverie, un dévergondage de l'imagination, on est cependant bien obligé

1. Je n'entreprendrai pas de signaler même rapidement les innombrables volumes et articles publiés depuis cinquante ans sur la question du Transsaharien. Mais je renvoie une fois pour toutes le lecteur à la revue mensuelle *l'Afrique Française*, publiée par le Comité de l'Afrique française sous la direction de M. Auguste Terrier, secrétaire général de ce comité. Le jour où « les écailles nous seront tombées des yeux », le jour où les Français auront compris ce qu'est l'Afrique, ils rendront à ce Comité l'hommage de gratitude nationale qui lui est dû pour avoir, contre vents et marées, avec une foi patriotique fervente, avec une ténacité inlassable, soutenu et maintes fois provoqué les initiatives de tous les hommes de cœur qui ont fondé la France africaine. La collection de *l'Afrique Française* et des *Renseignements coloniaux* publiés en annexe par cette revue, constitue la base de toute information sérieuse sur nos colonies africaines. Avec l'aide du Comité de l'Afrique Française s'est constitué en juin dernier un Comité du Transsaharien, dont j'ai l'honneur de faire partie et qui s'est donné pour tâche de poursuivre auprès de l'opinion et des pouvoirs publics la propagande nécessaire pour hâter l'exécution de ce projet.

de reconnaître que jamais folie imaginative ne réunit autour de son berceau plus de graves parrains.

Ce n'est point, parmi les qualités intellectuelles, l'imagination que l'École Polytechnique prend à cœur de développer avant toute autre chez ses élèves. Il faut être logique avec soi-même : si le titre d'ingénieur des Ponts et Chaussées vous paraît une garantie de sage équilibre intellectuel, ne haussez pas les épaules quand on vous parle du Transsaharien, en disant : « Ce n'est pas sérieux. » Car jamais projet n'obtint l'adhésion de tant d'esprits nourris des plus sérieuses mathématiques.

L'un de ces ingénieurs fut un grand Français parce qu'il fut un grand réalisateur. Quand on visite un port de France, il est rare que l'on ne rencontre pas un « bassin Freycinet ». C'est à ce grand ministre, dont la personnalité prend beaucoup de relief sur la grisaille de notre histoire intérieure, que l'on doit remonter pour voir entrer dans la voie des réalisations pratiques l'idée d'un chemin de fer Transsaharien, émise dès 1859 par le chef de bataillon du génie Hanoteau, alors commandant supérieur en Kabylie, et reprise en 1879 par l'ingénieur Duponchel. M. de Freycinet institua en 1879 une « Commission du Transsaharien » et fit voter l'année suivante des crédits s'élevant à un million qui permirent l'envoi de trois missions d'études confiées respectivement au colonel Flatters, à MM. Choisy et Rolland, et à M. Soleillet. Les résultats obtenus par ces premières missions furent encourageants et déterminèrent la commission à confier une deuxième mission saharienne au colonel Flatters. Le désastre par quoi se termina ce deuxième voyage, eut la plus funeste influence sur le succès de l'idée transsaharienne. Celle-ci fut abandonnée pendant vingt ans.

En 1898, un inspecteur général des Ponts et Chaussées qui avait exercé les fonctions d'ingénieur du contrôle des chemins de fer algériens, M. Renoust des Orgeries, fit plus que de consacrer à l'idée transsaharienne un rapport ou quelques équations; il légua cent mille francs à la Société de Géographie pour « favoriser les tentatives pouvant contribuer à faire un tout homogène de l'Algérie, du Soudan et du Congo ». Grâce à cette généreuse libéralité, le commandant Lamy put orga-

niser sa mission transsaharienne, conduire à Zinder une force militaire importante et réussir cette prodigieuse gageure de réunir sous son commandement, sur la rive sud du Tchad, trois missions françaises parties respectivement de l'Algérie, du Niger et du Congo. Le commandant Lamy parvenait ainsi à éteindre, au dur combat de Kousseri, le plus important foyer d'esclavagisme que maintenait au cœur de l'Afrique le potentat noir Rabah, il assurait par sa victoire et par sa mort l'unité de l'empire africain français. Aussi longtemps en effet que sa tombe restera au pied du drapeau qu'il a planté, l'honneur de la France sera de maintenir ce drapeau.

La mission Foureau-Lamy avait montré aux Touareg, dans quelques sévères rencontres, ce qu'était la force française et préparé ainsi l'œuvre admirable de dressage et d'apprivoisement que le commandant Laperrine, aidé par son ami le R. P. de Foucauld, allait peu après entreprendre et mener à bien. Le succès de ce voyage avait effacé la hantise et rompu l'envoûtement du désastre de Tadgemout où Flatters avait succombé. Paul Leroy-Beaulieu, qui était mieux qu'un « économiste distingué », car il avait su dans une heure critique aider en homme d'action clairvoyant la compagnie de Suez, écrivait en 1904 un livre excellent sur les chemins de fer transsahariens. L'opinion évoluait dans un sens favorable, l'ère des grandes missions d'études allait s'ouvrir dans le désert pacifié.

L'Afrique Occidentale Française achevait son organisation administrative; fonctionnaires et colons y commençaient une grande œuvre patiente d'éducation des indigènes, de prospection des richesses locales, qui donnait déjà des promesses et permettait à la France métropolitaine d'entrevoir, sur l'autre rive du Sahara, quelles étaient les possibilités de cette Afrique noire si longtemps inconnue, et qu'il fallait désormais relier solidement à l'Afrique blanche du Nord.

***

De 1907 à 1923, sept études importantes ont été consacrées à la question du Transsaharien par MM. Souleyre, Berthelot, Sabatier, Godefroy, Fontaneilles, Calmel et Mahieu.

En 1907, M. Souleyre, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées à Bône, dans un ouvrage intitulé *le Transsaharien*, préconisait une ligne à voie normale, utilisant le réseau déjà existant entre Philippeville et Biskra (327 km.) et de cette oasis, descendant vers le sud par Touggourt, l'Oued Igharghar, Fort Lallemand, Fort Flatters, Amguid, le mont Oudan, passant à l'ouest du Hoggar vers Silet, et de là gagnant le Niger vers Bourem. De Biskra à Bourem, le tracé Souleyre représente 2 550 kilomètres. L'auteur propose deux embranchements : l'un vers le Tchad, partant du point où la ligne principale coupe le 20e parallèle, éviterait l'Aïr, gagnerait la région de Tagama, descendrait vers Tahoua, puis obliquerait vers l'est jusqu'au grand lac. Le second embranchement, que l'on pourrait appeler plus justement un prolongement de la ligne principale, traversant les territoires compris à l'intérieur de la Boucle du Niger, relierait Bourem à un point que M. Souleyre fixe assez arbitrairement dans la région des monts Hombori, pour atteindre le réseau de voies ferrées venant des colonies côtières de l'Afrique occidentale. En adaptant ce désir de M. Souleyre au programme de travaux en cours d'exécution aujourd'hui, il convient de choisir plutôt Ouagadougou que les monts Hombori. La distance de Ouagadougou à Tosaye (point voisin de Bourem où le Niger se prête le plus aisément à être franchi par un pont) est de 670 kilomètres.

Le tracé Souleyre représente donc une distance totale de 3 547 kilomètres de Ouagadougou à la Méditerranée. Philippeville est à 727 kilomètres de Marseille.

En 1911, une société d'études pour la réalisation d'un chemin de fer transafricain se constituait sous l'impulsion et la direction actives de M. André Berthelot. Son titre dit bien son objet : il ne s'agit plus seulement d'un chemin de fer transsaharien, mais d'une grande voie transcontinentale Les ingénieurs conseils de cette société étaient MM. Legouez et Jullidière. Ce groupement organisa deux missions qu'elle confia à des ingénieurs et à des officiers hautement qualifiés : l'une, conduite par l'ingénieur Maître-Devallon, secondé par M. Savary et le lieutenant Bretzmer, étudia un tracé se détachant de la grande voie Alger-Oran près d'Orléansville, par

Beni Abbès et gagnant Adrar du Touat. L'autre, dirigée par le capitaine Niéger, accompagné de l'ingénieur Monseran, reconnut la route du Touat au Tchad en passant par Silet, Agadez, Zinder, Nguimi; elle leva plus de 15 000 kilomètres d'itinéraires.

Le tracé auquel s'arrêta la Société d'études représente 2 679 kilomètres de Ras el Ma (terminus de la voie normale existante à Tosaye).

L'ensemble des travaux effectués par ces diverses missions est une œuvre de premier ordre qui fait le plus grand honneur à ceux qui l'ont conçue et exécutée.

La guerre vint empêcher de poursuivre l'exécution de projets si brillamment étudiés, mais l'idée transsaharienne continuait à vivre. En 1917, M. Sabatier, ancien député d'Oran, dans un remarquable article du *Bulletin de la Réunion d'études algériennes*, proposait un tracé d'Oran à Tosaye par Aïn Temouchent, Kenadsa, la Vallée de la Saoura et une ligne hardiment Nord-Sud à partir d'Adrar. La longueur totale de voie à construire d'Aïn Temouchent à Tosaye s'élève à 2 273 kilomètres par ce tracé, dont 1 250 kilomètres d'Adrar à Tosaye. M. Sabatier fils réunit en 1922, dans un volume intitulé *le Transsaharien*, l'ensemble des travaux de son père, et cet ouvrage donna l'occasion à M. Albert Sarraut (qui n'avait rien dit du Transsaharien dans son magistral programme d'outillage des colonies) d'écrire dans une préface : « Le jour prochain, il faut l'espérer, où elle aura réalisé le Transsaharien, la France de la Marne et de Verdun aura gagné pour l'humanité une nouvelle victoire, moins sanglante, mais aussi belle que celles qui l'immortalisent à jamais ».

Après la cessation des hostilités, en avril 1919, paraît un livre, *Transsahariens et Transafricains*, rédigé par l'éminent officier du génie qui a construit en région désertique un chemin de fer de 220 kilomètres de Biskra à Touggourt et le dirige avec un plein succès. Le colonel Godefroy proposait alors le tracé d'un chemin de fer à voie étroite partant de Biskra; depuis lors il s'est rallié à un autre itinéraire dont nous allons parler, celui qu'a préconisé M. Fontaneilles.

A la fin de 1921, M. Fontaneilles, inspecteur général des Ponts et Chaussées, ancien directeur des chemins de fer

au ministère des Travaux publics, a exposé dans plusieurs remarquables études de la *Revue politique et parlementaire* la nécessité et la possibilité d'exécution d'un chemin de fer transsaharien. Il se rallie à un tracé jalonné par Oran, Colomb-Béchar, Tirechoumine, à 868 kilomètres de Colomb-Béchar (jusque-là c'est le tracé Berthelot), puis une ligne à déterminer entre Tirechoumine et Tosaye, telle que l'on puisse réduire le tracé Berthelot qui passe trop à l'est vers Silet. L'itinéraire préconisé par M. Fontaneilles réduirait à 2 350 kilomètres la longueur de la voie ferrée à construire entre Ras el Ma et Tosaye.

Nous laisserons délibérément de côté un projet présenté en fin 1919 et remanié en 1920 par M. le général du génie Calmel, dans un mémoire adressé au maréchal Lyautey, où cet éminent officier, dont l'œuvre au Maroc a été si féconde, propose un tracé par le Sud marocain, le Tafilelt, l'Est du Rio de Oro, la Mauritanie et le Sénégal. Une telle ligne nous paraît impossible à construire dans les circonstances politiques présentes; d'autre part, au point de vue économique, elle se borne à doubler la voie maritime, et elle ne répond pas au but primordial que nous paraît devoir poursuivre la construction d'un Transsaharien, c'est-à-dire la mise en valeur de la vallée du Niger.

Tels étaient en 1922 les principaux projets de lignes transsahariennes dont avaient été saisis l'opinion et les pouvoirs publics. A côté de ces missions et de ces études d'ensemble, une active propagande avait été menée dans tout le pays (articles de revue et de journaux, conférences) par le comité national du Rail africain que préside avec une haute autorité et un actif dévouement, M. l'ingénieur en chef du Vivier de Streel. Des ligues diverses, entre autres la Ligue Française par la voix de son vice-président, M. le général Aubier, ancien commandant de la division d'Oran, cavalier d'avant-garde, toujours plein de mordant, avaient secondé l'action du Comité national du Rail et du Comité de l'Afrique française. Les circonstances paraissaient favorables pour passer enfin de la phase des études préparatoires à celle de l'exécution.

A ce moment entre en scène un organisme dont les leçons

de la guerre avaient imposé la création : le secrétariat permanent du Conseil supérieur de la Défense nationale. Dans notre pays où les hautes administrations, de ministère à ministère, s'ignoraient de parti-pris, quand elles ne se combattaient pas, il était devenu nécessaire, sous peine de voir en peu de temps toutes les grandes questions d'intérêt national arrêtées et frappées de paralysie, d'organiser, sous l'autorité directe du Président du Conseil, un service de liaison, de coordination des efforts, qui assurât la bonne marche de notre lourde machine administrative. Sous l'autorité aussi courtoise que ferme d'un des plus jeunes et des plus brillants officiers généraux de notre armée, les délégués de tous les départements ministériels, choisis avec soin parmi les plus hauts fonctionnaires des divers services, prirent l'habitude de se rencontrer souvent aux Invalides.

Dans ces réunions, se sont établies entre les délégués des différents ministères une confiance mutuelle, une camaraderie cordiale qui permettent d'avancer singulièrement l'étude des affaires.

Le secrétaire général a su s'entourer d'une pléiade de collaborateurs d'élite. Je ne me permettrai pas de citer un seul des vivants, mais j'ai beaucoup connu le commandant Bettembourg, ancien chef d'état-major du général Laperrine, et ce titre qu'il avait eu l'honneur de porter pendant de nombreuses années, dit assez ce qu'étaient l'intelligence, le caractère et le cœur de ce vaillant Français si prématurément enlevé à l'affection de ses camarades. Avec la douceur, la modestie, la simplicité de tous les hommes véritablement forts et maîtres d'eux-mêmes, le commandant Bettembourg apportait aux travaux du Conseil supérieur le bénéfice d'une expérience de dix ans de séjour au Sahara et au Soudan. Plus tard, dans une grande firme industrielle où il avait accepté, pendant un congé, un poste de premier plan, il prépara avec un soin minutieux une mission qui devait attester le rôle capital réservé à l'automobile dans la mise en valeur des colonies. C'est au retour de la mission Citroën Centre-Afrique, dont le succès, comme le disent avec cœur ses vaillants camarades, fut en partie son œuvre, que le commandant Bettembourg a été enlevé à l'action

coloniale française. C'est pour elle, pour le pays, une perte irréparable.

C'est dans ce milieu que s'élabora peu à peu, avec la collaboration du commandant Bettembourg et de M. Gilles Cardin, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, un remarquable rapport dont avait été chargé M. Albert Mahieu, inspecteur général des Ponts et Chaussées, Conseiller d'État, alors secrétaire général du ministère des Travaux Publics, aujourd'hui sénateur et président du Conseil supérieur des Chemins de fer. Ce rapport, déposé en janvier 1923, fut examiné le 23 mars par une Commission du Conseil supérieur que présidait le général Mangin, et le 11 juin 1923 par le Conseil supérieur lui-même. Cette haute assemblée se prononça à l'unanimité en faveur du Transsaharien et chargea le ministère des Travaux Publics de rechercher une société concessionnaire éventuelle pour la construction et l'exploitation de cette ligne.

Des pourparlers entrepris avec différents groupements n'aboutirent pas immédiatement. Le mieux qualifié d'entre eux estimait que des études complémentaires étaient nécessaires, soit pour abréger le plus possible le tracé à adopter (conformément à un désir exprimé par le Conseil supérieur), soit pour choisir le mode de traction le plus économique.

Sur ces entrefaites survinrent des événements politiques dont les conséquences financières furent telles que la question du Transsaharien fut momentanément laissée au second plan. Le salut du franc prit à juste titre la première place dans les préoccupations du pays.

Mais une excellente besogne se poursuivait au désert. Un ingénieur français, M. Kégresse, ancien chef du service automobile de la cour de Russie, avait construit pour le tsar une voiture à chenilles souples capable de circuler sur la neige. Cette voiture armée d'une mitrailleuse par les bolchevicks était tombée aux mains des Polonais, et avait été remarquée par un officier français en mission, le capitaine Vigneron[1]. Évadé de Russie, M. Kégresse avait trouvé auprès de M. André Citroën l'accueil le plus bienveillant.

1. Je dois ces détails à la bienveillance du général Estienne, le glorieux organisateur des chars d'assaut, qui les avait exposés dans une conférence faite à

Une expédition était préparée avec le plus grand soin. Le 17 décembre 1922, la mission Haardt-Audouin-Dubreuil, composée de cinq voitures à chenilles, quittait Touggourt et par Ouargla, Hassi Inifel, Aïn Guettera, In Salah, Tadjmout, Tit, Silet, Tin Zaouaten, Kidal, la mission atteignit Bourem le 1er janvier 1923. C'est, d'Inifel à Bourem l'itinéraire que j'ai suivi en novembre 1926, et où j'ai retrouvé souvent les larges traces des auto-chenilles. Pour la première fois, le Sahara avait été traversé en automobile en quinze jours et demi de marche effective par un itinéraire difficile.

Les deux fils du général Estienne, Georges, le lieutenant, et René, tombé récemment sous les balles de quelques pillards marocains, qui avait été pour moi, à Bourem, en décembre dernier, pendant quelques jours, le plus charmant des camarades, avaient apporté à MM. Haardt et Audouin-Dubreuil la plus précieuse des collaborations. A la fin de 1923, les deux frères, accompagnés du lieutenant Hubel, du Service géographique de l'armée, montés sur quatre voitures à chenilles Kégresse, traversaient à nouveau le désert de part en part, mais cette fois en partant de Beni Ounif de Figuig, et en serrant au plus près la ligne droite entre Adrar et Tessalit. Ce voyage permit de reconnaître une excellente piste qui économisait 300 kilomètres sur tous les itinéraires connus.

Au même moment, M. Gaston Gradis apportait au général Estienne l'aide de moyens matériels puissants, et une audacieuse énergie personnelle. Tous deux fondaient la Compagnie générale transsaharienne, afin d' « étudier, réaliser et exploiter les communications terrestres et aériennes dans les diverses provinces de l'Afrique française. »

Le 25 janvier 1924, M. Gradis accompagné des frères Estienne et de M. Schwob, ingénieur aux usines Renault, quittait Colomb Bechar sur trois voitures à six roues que M. Louis Renault avait mises à leur disposition. En cinquante-deux heures, la mission couvrait les 1 100 kilomètres qui séparent Adrar de Tessalit. Elle avait parcouru la distance Colomb Bechar-Bourem (2 000 km.) en cent-dix neuf heures

Nice le 5 avril 1927. Je prie le Général de trouver ici l'expression de ma vive gratitude.

de marche effective, un peu moins de cinq jours. De Bourem, la mission poussa ensuite jusqu'à Ansongo sur le Niger où s'amorce une bonne route vers Niamey.

En novembre 1924, une deuxième mission Gradis, à laquelle s'était joint le maréchal Franchet d'Esperey, atteignait, toujours sur des six roues, Kotonou sur le golfe de Guinée. Seuls au retour, les frères Estienne amélioraient leur record de vitesse en parcourant 3 500 kilomètres en six jours et cinq heures.

L'expédition Citroën « Centre-Afrique », celle que l'on connaît généralement sous le nom très heureusement choisi de « la Croisière Noire », emprunta sensiblement le même itinéraire à travers le Sahara, avant de pousser jusqu'à l'océan Indien. Les huit auto-chenilles parties de Colomb Béchar le 28 octobre 1924, atteignirent Ouallen le 5 novembre, Tessalit le 13, Bourem le 18.

L'hiver dernier enfin, une des trois missions envoyées vers le Niger par les Chambres de Commerce et le Gouvernement général de l'Algérie, partie de Colomb Bechar le 21 novembre 1926, est arrivée à Bourem le 28 à midi, soit sept jours quatre heures. Le voyage de retour a encore été plus rapide : quatre jours et dix-sept heures. La voiture aménagée par les usines Renault pour la Compagnie générale transsaharienne, est puissante et confortable. Elle comporte des couchettes, une petite cuisine, un poste de T. S. F. qui lui permet de n'être jamais isolée. Un bordj-centre de dépannage a été organisé par René Estienne à Reggan.

Au début de janvier 1927, tous les records de vitesse ont été battus par le lieutenant Georges Estienne. Parti de Paris le 7 janvier 1927, dans une petite voiture Renault, Georges Estienne arrivait à *Fort Lamy*, au sud du Tchad, le 18 janvier à 22 heures, ayant, toujours seul à son bord, parcouru en moins de douze jours 6 200 kilomètres. Le Sahara de Bechar à Bourem avait été franchi en soixante-huit heures. Ces chiffres attestent la merveilleuse vaillance, l'endurance rare de cet officier.

Le tableau très réduit de ces succès prouvera au lecteur que désormais, *si l'on veut* construire un chemin de fer transsaharien, les ingénieurs qui seront chargés d'établir le projet d'exé-

cution définitif auront à leur disposition un commode engin de reconnaissance.

Là où la mission du capitaine Niéger cheminait en 1912 à la vitesse de ses mehara : 4 kilomètres à l'heure, avec des provisions d'eau et de vivres limitées, avec des bagages réduits au minimum, les autos passent aujourd'hui facilement à la vitesse de 30 kilomètres à l'heure (je parle de celle que nous avons soutenue à la mission d'Alger, sur les parcours qui ne présentaient pas de difficultés spéciales). Nous avions tout notre confort, lumière électrique dans les voitures, lampes balladeuses pour éclairer notre campement, couchettes pliantes, larges réserves d'eau, coffres à vivres bien garnis. Si tel eût été l'objet de notre mission, il nous eût été facile d'établir chaque soir des levés très soignés des itinéraires parcourus. Il est possible à une automobile bien pourvue d'essence et munie d'un appareil de T. S. F. de chercher des itinéraires directs dans des régions où les méharistes ne peuvent s'aventurer et une mission dotée d'automobiles parcourra en un mois la distance qu'une caravane méhariste mettrait sept ou huit mois à couvrir.

Loin de moi au reste la tentation d'affirmer que « ceci tuera cela », que l'automobile est appelée à remplacer le chameau. Ce sont les caravanes de chameaux qui portent en effet l'essence là où il faut pouvoir en trouver quand on a épuisé son réservoir. Le chameau est donc indispensable aux progrès de l'automobile au désert, et les progrès de l'automobile consomment un nombre terrible de chameaux. En effet, ce quadrupède a des habitudes gastronomiques très exigeantes, il aime certaines herbes, pas d'autres. Si vous le faites promener le long des degrés de longitude sur 1 500 ou 2 000 kilomètres, il ne trouvera pas partout des pâturages conformes à ses goûts et tombera le long des pistes.

Le seul moyen de locomotion qui préservera notre cheptel camelin si appauvri depuis la guerre (par les achats du Camel Corps britannique et des Italiens en Tripolitaine) sera le chemin de fer. Pour l'établir, l'automobile sera un engin précieux qui change du tout au tout les conditions et la durée des études nécessaires à l'exécution d'un grand travail d'intérêt public.

Qu'une première piste soit reconnue et aménagée, rendue praticable à des voitures de tourisme (et c'est l'œuvre que poursuit avec autant d'intelligence que de dévouement l'adjudant Chapuis, en exécution du plan tracé par la direction des Territoires du Sud de l'Algérie), peu à peu ces voitures elles-mêmes pourront apporter les hommes et le matériel nécessaires pour transformer la piste en route, permettre le passage des camions. Ceux-ci pourront à leur tour constituer des dépôts d'essence, des centres de réparations et d'approvisionnement, échelonner et ravitailler des équipes de travailleurs au long du tracé choisi pour un chemin de fer. Ainsi apparaît l'indissoluble solidarité des divers moyens de locomotion employés successivement au désert : le chameau, l'automobile, le chemin de fer. On pourrait ajouter l'avion, car les routes du ciel ont besoin d'une infrastructure sur terre; le pilote doit avoir constamment sous les yeux des points de repère bien nets (la douloureuse expérience du général Laperrine le prouve).

Grâce à tous ces efforts, la question du Transsaharien apparaissait au début de la présente année avec d'importants éléments nouveaux de succès. C'est à bon droit que M. de Warren jugea le moment favorable à la reprise de ce problème, en demandant, au printemps, que 18 millions de crédits fussent accordés à l'étude d'un tracé définitif. Au début de juin, le ministre des Travaux Publics, dont la vigoureuse et lucide intelligence, ne pouvait rester indifférente à ce grand projet, informait le député de Meurthe-et-Moselle, qu'il demandait lui-même au ministre des finances, l'insertion dans la loi de finances de 1928, d'un article ainsi conçu :

Le ministre des Travaux Publics est autorisé à passer avec une société d'études à former, un traité pour la détermination des conditions techniques et financières dans lesquelles seront effectuées, dans un délai de trois ans, les études du chemin de fer transsaharien.

Le tracé à adopter sera arrêté par le ministre des Travaux publics, après avis des ministres de la Guerre, de l'Intérieur et des Colonies, sur le vu d'avant-projets que la Société d'études établira par l'Ouest, le Centre et l'Est de l'Algérie.

Aussitôt ce choix fait, la Société dressera le projet complet et détaillé du tracé définitif.

Toutes ces études seront faites sous le contrôle technique et financier de l'État.

Il pourra être stipulé, dans le traité à intervenir, que l'État garantit les charges effectives, intérêts et amortissements, d'un capital maximum de 20 millions, à engager par la Société, y compris les intérêts intercalaires pendant trois ans.

Ce traité sera approuvé par décret délibéré en Conseil d'État rendu sur la proposition du ministre des Travaux Publics, après avis du ministre des Finances.

Au Conseil des Ministres, le principe de cette proposition a été approuvé, mais le gouvernement a manifesté le désir de se trouver en face d'une Société d'études régulièrement constituée avant d'accorder les crédits demandés par M. Tardieu.

La question en est là au point de vue officiel.

***

Dans l'opinion publique où en sommes-nous?

Un très grand progrès a été accompli. L'on a vu récemment, par exemple, le Conseil d'arrondissement de Moulins, d'une bonne et belle ville française qui n'a rien à gagner à l'exécution du Transsaharien, émettre un vœu très ferme et très lucide en faveur de ce chemin de fer.

Mais il reste encore des sceptiques : au Parlement, ils sont rares; deux comités se sont constitués à la Chambre et au Sénat qui font l'éducation des collègues ignorants de l'œuvre accomplie depuis vingt ans en Afrique. Rien n'est plus dangereux que le vieux parlementaire qui vous déclare « j'ai eu l'occasion d'étudier il y a vingt-cinq ans tel chemin de fer colonial », « je suis allé dans telle colonie il y a trente ans, et par suite je connais bien la question. » Celui-là, s'il n'a rien oublié, n'a rien appris. Il y a aussi de jeunes avocats passés récemment de leur province au Palais Bourbon qui seront dans l'opposition jusqu'au jour où « la Princesse » leur aura offert un joli petit voyage dans les colonies qu'ils ne connaissent pas. Il y a enfin les anciens parlementaires « limogés » par le suffrage universel et qui se consolent comme ils peuvent en écrivant des articles grognons. Tout cela ne compte pas beaucoup en face des compétences que nous avons déjà citées, et les Comités auxquels nous venons de faire allusion

groupent des forces telles, en qualité et en nombre, qu'une opposition parlementaire ne paraît pas redoutable.

Et puis, comme toujours, le Parlement ira de l'avant si l'opinion publique le précède. C'est pour cela qu'il convient inlassablement de chercher l'assentiment « du grand public ». Celui-ci n'a pas le temps d'étudier ces problèmes, il faut les résumer pour lui le plus clairement possible. Essayons-le.

Deux ordres d'objections : 1° le Transsaharien est impossible à construire; 2° il n'est pas indispensable à la France. Examinons les divers arguments qui se groupent sous ces deux idées.

a) *Il est impossible de construire un chemin de fer dans le désert.* — Cet argument date de 1843 et il a depuis lors reçu des faits quelques démentis : il fut entendu pour la première fois au Sénat de Washington lorsque quelques esprits clairvoyants et audacieux proposèrent de construire un chemin de fer transcontinental. Cette opposition n'empêcha pas le Congrès de voter en 1862, en pleine guerre de Sécession, alors que les armées sudistes se trouvaient à quelques heures de marche de Washington, une subvention de 52 millions de dollars (1 300 millions de francs aujourd'hui) en faveur de ce chemin de fer. La ligne s'étend sur plus de 3 000 kilomètres, elle traverse des montagnes qui dépassent 2 300 mètres d'altitude, couvertes pendant une longue partie de l'année d'une épaisse couche de neige. Ce travail ne fut pas aisé, mais il a largement payé les dépenses qu'à une heure tragique de leur histoire, les États-Unis consentirent, confiants dans leurs destinées.

Les Russes suivirent cet exemple; ils construisirent un long ruban d'acier de 1 800 kilomètres, le Transcaspien pour atteindre le Turkestan, alors improductif, où la culture du coton se répandit aussitôt de la façon la plus heureuse et le Ferghana put alimenter les usines de Lodz. Or, entre le Ferghana et Lodz, comme le remarquait un jour le maréchal Franchet d'Esperey à une conférence de la réunion d'Études algériennes, il y a autant de distance qu'entre Bourem et Oran.

Plus près de nous, les Australiens ont rejoint Port-Darwin à Adélaïde par 2 800 kilomètres de voie établis dans un désert qui ne le cède en rien, comme âpreté, comme sécheresse, à

aucun Tanezrouft du Sahara. En plus de cette ligne, ils en ont exécuté deux autres de 1 700 et de 1 927 kilomètres respectivement dans des conditions aussi difficiles.

Tous ces efforts ont été menés à bien dans une période de l'histoire industrielle où l'automobile n'existait pas, où l'outillage et la technique étaient loin d'avoir obtenu les perfectionnements qui sont aujourd'hui d'usage courant.

b) *Le sol du Sahara ne se prête pas à l'établissement d'un chemin de fer.* — Répéter cela, c'est faire preuve d'une rare ignorance. C'est en être resté aux renseignements que l'on avait sur le Sahara vers 1880, alors que l'on jugeait toute l'étendue du désert d'après les dunes de sable du « grand erg » qui limite au sud les hauts plateaux algériens. Cette barrière de dunes est aisément franchissable par divers couloirs, spécialement à l'Ouest, par la vallée de la Saoura. Cet obstacle dépassé, on s'aperçoit que la majeure partie de la superficie du désert est un plateau, une pénéplaine rocheuse, très résistante, que les Arabes appellent le Reg. C'est là-dessus que toutes les missions automobiles ont roulé. Et les cailloux dont ces plateaux et ces plaines sont semés paraissent se trouver là, dirait Bernardin de Saint-Pierre, exprès pour donner du ballast aux ingénieurs. Sur tout son parcours, la mission Niéger n'a rencontré ni pentes dépassant 15 millimètres, ni courbes d'un rayon inférieur à 500 mètres. C'est dire que l'établissement d'une voie normale est parfaitement réalisable.

c) *Le ravitaillement en combustible sera impossible.* — A cela nous répondrons qu'il circule tous les jours en Tunisie, en Suède et dans d'autres pays, des trains lourds remorqués par des automotrices électriques qui fabriquent elles-mêmes leur électricité au moyen de moteurs Diesel alimentés soit au mazout, soit *par des huiles végétales.* Par kilomètre, un locotracteur de 120 chevaux consomme 500 grammes de carburant et une quantité d'eau infime, une locomotive à vapeur 5 à 6 kilogrammes de charbon et 40 à 48 kilogrammes d'eau. Soit pour 100 kilomètres, d'une part 50 kilogrammes de carburant, d'autre part 600 kilogrammes de charbon au minimum, et près de 5 tonnes d'eau. Il ne s'agit pas ici de démonstrations de laboratoire ni d'espérances, mais de pratique industrielle quotidienne. Il est donc parfaitement possible de

construire dès maintenant des locomotrices de 300 chevaux susceptibles de remorquer sur le futur Transsaharien des trains de 200 tonnes à une vitesse de 60 kilomètres à l'heure. Ce mode de traction supprime la nécessité d'une canalisation d'eau parallèle à la voie (on sait en effet que le problème du refroidissement des moteurs est parfaitement résolu : toutes les dernières missions automobiles sont arrivées sur le Niger avec l'eau qu'elles avaient emportée d'Algérie). Il supprime aussi la nécessité de fréquentes stations intermédiaires où seraient constitués et surveillés des dépôts de combustibles. Il permet enfin de rouler sans arrêt et d'obtenir par suite une vitesse commerciale à tout le moins égale à celle des meilleurs express européens.

Or, ni l'Afrique Blanche, ni l'Afrique Noire ne manquent d'huiles végétales. La construction du Transsaharien permettrait de développer la culture de l'arachide dans des régions du Soudan où elle n'est pas encore en honneur, en raison des difficultés d'évacuation des marchandises vers la Côte. L'exemple des chemins de fer Dakar-Saint-Louis, et Thiès-Kayes l'a prouvé, *l'arachide suit le rail.*

d) *La main-d'œuvre sera impossible à trouver et à alimenter.* — D'abord, que faut-il comme main-d'œuvre? MM. Jullidiére et Mathieu à qui l'on reconnaîtra peut-être quelque expérience en matière de construction de chemins de fer, estiment à 3 000 le nombre de travailleurs nécessaires à répartir en deux points d'attaque principaux, au Nord et au Sud. Or, l'Algérie envoie dans la métropole plusieurs dizaines de milliers de travailleurs chaque année et en Afrique Occidentale certains chantiers que j'ai vus en pleine activité, comme celui du canal de Sotuba près de Bamako, occupent 3 000 manœuvres. Sera-t-il impossible de placer 2 000 terrassiers au Nord et 1 000 au Sud de la ligne future? Il n'y aura d'ouvrages d'art à exécuter — et encore en très petit nombre — que dans le Sud Algérien, et dans une région où il y a de l'eau en quantité largement suffisante.

Restera à nourrir et à abreuver les travailleurs. Américains, Russes, Australiens y ont réussi depuis soixante ans. Nous y parviendrons peut-être? Où sont les chantiers sinon à l'extrémité du rail déjà posé? Dès que le rail est en place, ne

permet-il pas d'apporter aisément tout ce qui est nécessaire à la vie? Si des équipes sont détachées en avant des chantiers principaux, il n'y aura aucune difficulté à les ravitailler par camionnettes basées sur la tête de ligne déjà atteinte.

d) *L'exécution du travail demandera un temps infini.* — Admettons que l'on adopte un tracé aboutissant à Oran. De Ras el Ma (terminus de la voie normale actuellement en service) à Tosaye sur le Niger, la longueur de ligne à construire sera d'environ 2 200 kilomètres. *Tous* les ingénieurs qui ont étudié la question s'accordent à déclarer que la vitesse d'avancement des travaux sera de 400 kilomètres par an dans le Nord, de 100 likomètres par an dans le Sud (à cause de la lenteur et du faible débit des transports sur le Niger). Cela fait 500 kilomètres par an. En cinq ans, le travail pourrait être achevé. Mettons six ans... Voilà à quoi se réduit l'infini.

e) *Le coût de l'entreprise sera fantastique et hors de proportion avec les moyens financiers de la France.* — En 1912, le capitaine Niéger avait évalué le coût du kilomètre à 82 000 francs. Multiplions par 5, cela fait 400 000 francs le kilomètre. Tel était le chiffre qu'admettait en 1923 M. Mahieu, en y comprenant les intérêts intercalaires et une dépense de 50 000 francs au kilomètre pour une conduite d'adduction d'eau qui paraît bien superflue, étant donné le mode de traction nouveau qui sera vraisemblablement adopté. 2 200 kilomètres à 400 000 francs, cela fait 880 millions. Si vous trouvez le coefficient 5 trop faible, comptez 1 500 millions. 1 500 millions à dépenser en six ans, cela fait 250 millions par an. Est-ce une somme très considérable, pour un peuple qui paye chaque année près de 50 milliards d'impôts?

Ajoutez à cette somme si vous le voulez, la dépense qui sera nécessaire pour relier ultérieurement Tosaye à Ouagadougou, 670 kilomètres à 400 000 francs, cela fait 268 millions. Évaluation trop modérée? Mettons 500 millions, le dur sacrifice de 250 millions par an continuera encore pendant deux ans. Huit ans au total avec une dépense de 250 millions par an, voilà à quoi se réduit un projet trop souvent qualifié de rêverie digne de Wells et de Jules Verne.

Qui payera cette somme? C'est ici qu'intervient un élément que n'aurait pu prévoir avant la guerre aucun des

promoteurs du Transsaharien : le plan Dawes. Le plan Dawes ne se prête plus à controverses, c'est un fait acquis. Qu'il ait été inspiré par le désir de ménager, de relever notre ennemi d'hier et de toujours, c'est certain, mais ce n'est plus la question. La question est pour nous de tirer de cet acte que nous avons approuvé, le meilleur parti possible. Or, à combien va se monter la part de la France dans les prestations en nature que l'Allemagne s'est engagée à livrer aux ex-Alliés? 7 milliards. A combien s'est élevée cette part l'an dernier? Un peu plus de 4 milliards. Quelles fournitures représentait ce chiffre? Les frais de l'armée d'occupation et des matières premières (charbons, lignites, bois, produits chimiques et pharmaceutiques). Dans ce total, une part infime, insignifiante, était réservée aux fournitures d'outillage. Or, de quoi s'agit-il pour la France? de ralentir sa production ou de la multiplier? S'il est utile momentanément à l'État de recevoir d'Allemagne des matières premières qu'il revend immédiatement aux consommateurs français en évitant ainsi l'exportation des devises qui solderaient ces achats s'ils étaient faits à d'autres pays étrangers, il est cependant nécessaire de songer à l'avenir, au jour où cesseront ces fournitures de matières premières, et où, si nous n'avons pas alors organisé notre propre production, nous serons encore plus pauvres, encore plus désarmés au milieu de rivaux formidablement outillés.

Le ministère des Finances, après avoir été longtemps hostile à ce désir exprimé par certains, de voir augmenter dans le total des prestations allemandes le pourcentage des fournitures d'outillage, semble avoir compris que l'augmentation de ce pourcentage était nécessaire et il encourage les particuliers à demander ce genre de prestations. Il sait très bien en effet que si nous « n'avalons pas » (permettez-moi cette expression) les 7 milliards de marchandises diverses que le Reich se déclare prêt à nous livrer cette année, les dirigeants allemands tireront argument de cette carence pour demander une revision du Plan Dawes et rétrécir encore cette peau de chagrin qui est le maigre fruit de notre coûteuse victoire.

L'opposition venait aussi de l'industrie française qui pendant la guerre a employé des capitaux considérables à aug-

menter sa production, et avait le désir très légitime de ne pas voir les produits manufacturés allemands concurrencer les siens sur notre propre marché métropolitain et colonial. Elle redoutait aussi de voir, à la faveur de telles livraisons, les marques allemandes se faire chez nous une publicité fructueuse. Si l'on considère que certaines industries françaises : les constructions navales, les constructions de matériel de chemin de fer, par exemple, sont bien loin de travailler à plein rendement, leurs craintes paraissent légitimes et ne pouvaient être écartées sans un sérieux examen.

Toutefois, la question se résume ainsi : si l'État français renonce aux facilités que lui accorde le plan Dawes en refusant ou réduisant à une part insignifiante les fournitures allemandes d'outillage, l'industrie française se verra-t-elle, pour autant, réserver les commandes que la France n'aura pas accepté de passer à l'Allemagne? Évidemment non, elle n'y gagnera rien, et le pays perdra les bénéfices qu'il aurait retirés de cet outillage. *L'industrie elle-même perdra à ce refus,* car après la fourniture d'un matériel, il y a l'*entretien* de ce matériel, et l'entretien de quelques milliards de matériel livrés chaque année représente au bout de peu de temps quelques centaines de millions. Il y a aussi toutes les industries secondaires qui naissent dans une région bien équipée. Et enfin ce serait bien gravement méconnaître à la fois le sens pratique et le patriotisme de nos grands industriels que de les croire capables d'exercer au nom de leurs seuls intérêts une offensive ou un veto contre le bien général du pays.

Dans ces conditions, il importe de s'organiser rapidement pour répartir dans toute la France métropolitaine et coloniale les fournitures d'outillage que l'Allemagne est prête à nous livrer. Notez que l'industrie allemande, si puissante politiquement chez nos voisins, a tout intérêt à voir ses carnets de commande remplis pour longtemps. Il en est de même des banques, organes répartiteurs de ces commandes, solidaires de ces industries et non moins puissantes sur la direction des affaires publiques. Quand une usine a « mis en train » une importante fourniture de rails, de traverses, de charpentes métalliques, elle a tout intérêt à ne pas l'arrêter et nous trou-

vons dans cet intérêt des garanties nouvelles de la bonne exécution du Plan Dawes.

Quelles sont les limites de notre capacité d'absorption de matériel allemand? Elles sont de deux sortes : la main-d'œuvre pour monter ou mettre en place cet outillage, le crédit pour financer les travaux vis-à-vis de l'État français à qui ce matériel doit être remboursé. Or, si nous laissons de côté la métropole, où il y a cependant tellement à faire en poursuivant l'aménagement des forces hydrauliques, des ports, des canaux, des installations d'établissements sanitaires, et si nous nous en tenons aux colonies, on s'aperçoit que les programmes de travaux publics établis par le Ministère des Colonies ou les gouverneurs généraux des colonies sont très inférieurs aux possibilités que nous offrent et la main-d'œuvre coloniale, et le crédit que méritent nos différentes colonies en raison de leur situation financière, en général excellente.

Je ne critique pas, je constate. Dernièrement, fut établi un programme de travaux s'élevant pour l'ensemble des colonies françaises à 1 291 millions de francs-papier, soit 258 millions de francs-or. On ne fera croire à personne que l'ensemble des travaux que peuvent exécuter en plusieurs années la main-d'œuvre et le crédit financier de nos colonies soit aussi limité. Par exemple, pas un mot n'est dit de la construction d'un grand port à Djibouti, que M. Sarraut qualifiait en 1923 de « nécessité nationale devant être réalisée *sans délai* ». Pas un mot n'est dit de la mise en état de défense du port de Papeete qui est une des clefs du Pacifique, et qu'un jour prochain, Américains ou Japonais viendront nous prendre des mains. Pas un mot n'est dit du Transsaharien. Il serait facile de multiplier les exemples.

Ce programme a été établi au compte-gouttes par tous ceux qui l'ont élaboré avec la crainte manifeste de voir trop grand, de ne pas obtenir de l'État les crédits nécessaires. Ce scrupule est légitime si la France est laissée à ses seules ressources, il est excessif si l'État veut faire largement appel aux fournitures allemandes d'outillage et consentir aux budgets locaux des colonies, aux Sociétés chargées d'exécuter les travaux, des délais de paiement d'une durée suffisante pour ces fournitures.

Il importe, croyons-nous, de donner, dans le total des prestations allemandes réservées à la France, une part prépondérante aux fournitures d'outillage : sur 7 milliards par an, ces fournitures pourraient aisément, si on le *voulait*, représenter 4 milliards. Et sur ces 4 milliards, serait-il impossible de réserver chaque année, pendant huit ans, 150 millions de matériel divers pour le Transsaharien? L'opération se réduirait à affecter au Transsaharien 3,75 p. 100 des prestations allemandes d'outillage, il resterait 96,25 p. 100 de ces fournitures pour tous les autres grands travaux métropolitains et coloniaux que l'on accuse les partisans du Transsaharien de vouloir faire négliger en faveur de leur « marotte ».

En dernière analyse, il resterait donc 100 millions par an à payer pendant huit ans, par les trois budgets de la France métropolitaine, de l'Algérie et de l'Afrique Occidentale réunis.

***

Un pareil « sacrifice » est-il utile? Quels services doit rendre le Transsaharien?

Des services d'ordre politique, des services d'ordre économique.

Les adversaires du Transsaharien — pourquoi se déclarent-ils les adversaires de ce projet, sinon par routine, par horreur instinctive et démagogique de tout ce qui est grand? — se montrent en général assez disposés à admettre les services d'ordre politique et à nier les avantages d'ordre économique. Je serais volontiers disposé à prendre une attitude inverse, car la politique économique me paraît la plus utile des politiques.

Loin de moi la pensée de sous-évaluer la valeur des troupes noires : comme masses de choc, d'attaque et de contre-attaque, les Sénégalais et les Soudanais sont de premier ordre. Et il faut espérer que si les Allemands nous imposaient une guerre « de revanche » nous serions un peu mieux préparés qu'en 1914 et que le manque de munitions et d'artillerie lourde ne nous imposerait pas une seconde fois quatre ans de guerre de tranchées. Dans une guerre de positions, en effet,

les Noirs souffrent terriblement de notre climat, ils souffrent aussi moralement de l'immobilité et du vide du champ de bataille. Il leur faut un adversaire visible sur qui courir, la baïonnette haute. Les batteries lointaines, les mitrailleuses invisibles (« le fusil-fou » qui ne s'arrête pas de tirer) sont pour eux des phénomènes incompréhensibles. En attendant ces éventualités, leur contingent permet à la surenchère démagogique de réduire la durée du service militaire.

Si les jeunes Français d'aujourd'hui se refusent aux deux ans de service que nous, leurs aînés, nous avons acceptés, savent-ils qu'ils doivent l'avantage qui leur est consenti à la coopération des indigènes de nos colonies?

On nous dit : « Vous réclamez le Transsaharien par crainte de voir en temps de guerre les routes maritimes Dakar-Bordeaux, Dakar-Marseille interdites par une marine ennemie supérieure. Mais seriez-vous beaucoup plus assurés de défendre le trafic entre l'Algérie et Marseille? L'histoire de la dernière guerre ne prouve-t-elle pas que beaucoup de torpillages ont été accomplis en Méditerranée? »

Nous répondrons à cela qu'*à la fin* de la dernière guerre, la Marine française, grâce à l'emploi de différents engins dont il est inutile de parler ici, était parvenue à faire la vie dure aux sous-marins ennemis en Méditerranée. A l'armistice, nous en avons « cueilli » plusieurs dans les ports de la côte dalmate, qui ne voulaient plus reprendre la mer à aucun prix, lassés d'attendre trop de camarades qui n'étaient jamais revenus. Depuis lors, nous avons fait encore quelques progrès dans la même voie.

Ensuite, dans une mer étroite et fermée comme la Méditerranée, l'aviation est désormais à même de jouer au point de vue maritime un rôle qu'elle ne pouvait prétendre assumer lors de la dernière guerre. Avec quelques bonnes escadrilles massées sur chaque bord (et l'on a beaucoup d'avions pour le prix d'un cuirassé), il nous serait tout de même plus facile de maintenir nos communications entre Oran et Marseille qu'entre Dakar et Bordeaux.

Enfin, notre marine de surface n'est pas morte, Dieu merci, elle renaît, et les Français, le jour où ils comprendront pleinement la valeur de leurs colonies, seront peut-être disposés à

consentir plus de sacrifices pour les conserver, c'est-à-dire pour avoir une marine.

Admettons même que la traversée de la Méditerranée soit rendue pour nous très difficile (et elle sera toujours plus aisée que la traversée Dakar-Bordeaux) : il importe que l'Afrique française puisse « tenir » par ses propres moyens contre toute attaque extérieure. Cet aspect de la question a été développé devant moi avec une clarté saisissante par le prince Sixte de Bourbon. Il nous faut à tout prix une voie ferrée permettant des transports rapides entre l'Afrique blanche et l'Afrique noire, comme il nous faut unifier à voie normale notre réseau de chemins de fer Nord Algérien.

A cette condition, et à ce prix seulement, les tirailleurs algériens pourront venir au secours de l'Afrique Occidentale française, ou les tirailleurs sénégalais et soudanais au secours de l'Algérie, du Maroc et de la Tunisie.

D'aucuns nous répondent : « Il n'est pas besoin de chemins de fer pour cela, des camions suffiraient ». Ces contradicteurs pensent peut-être qu'il y a dans le Sahara autant de distributeurs d'essence qu'entre Paris et Deauville. Qu'ils demandent au général Estienne ce que coûte en ravitaillement d'essence le passage d'une voiture entre Colomb Béchar et Bourem? Voilà donc divers points de vue où apparaît l'intérêt politique d'un Transsaharien.

Mais la prochaine guerre se fera beaucoup moins avec des hommes qu'avec du matériel et des matières premières, et c'est le point de vue économique, en temps de paix, comme en temps de guerre qui me paraît prévaloir pour réclamer la construction du Transsaharien.

Ce qu'il faut à un grand pays industriel comme la France, ce sont des matières premières. Sans matières grasses, pas de lubrifiants pour les usines, pas de glycérine pour les explosifs. Le lubrifiant, voilà le meilleur des combattants. L'arachide, voilà le meilleur des tirailleurs. Pouvons-nous accepter de rester en cas de conflit sans usines et sans explosifs? Or, le jour où nous aurons fait le Transsaharien, les colonies du Soudan et du Niger produiront en peu de temps autant d'arachides que le Sénégal.

Pendant l'hiver dernier, j'ai étudié la vallée du Niger de Gao à Koulikoro, j'ai vécu pendant plusieurs semaines sur un

fleuve dont l'homme n'a pas modifié le cours, un fleuve dont les variations de débit apportent tantôt la sécheresse, tantôt l'inondation et sont, de ce fait, plutôt une cause de ruines que de fécondité. Et, cependant, dans un pays de soleil, quelle que soit la nature du sol, si l'on a de l'eau, on peut faire pousser ce qu'on veut, *même dans le sable.* Les plus beaux jardins que j'aie vus sont les jardins d'El Goléa, où orangers, citronniers, dattiers, rosiers, jasmins, jaillissent du *sable.* A Diré, au Soudan, j'ai vu sur plus d'un millier d'hectares des cotonniers plus hauts que l'homme, que l'on est obligé d'étêter, dont les branches ployaient, risquaient de se casser sous le poids des capsules. A côté, poussaient magnifiquement du riz, des cannes à sucre, du tabac, toutes les plantes les plus utiles pour la vie et l'industrie de l'homme. Toutes ces plantes, si elles ont de l'eau à leur soif, donnent leurs richesses en *quelques mois.* Ma conviction est très nette : *le Niger c'est le Nil français, le Soudan ce sera quand nous le voudrons, une seconde Égypte, plus étendue et plus large.*

Si le lecteur voulait contrôler mon témoignage, je me permettrais de le renvoyer à un excellent travail du colonel Abadie, sur les productions du Haut Niger et du Soudan publié, en juin dernier, par le Comité de l'Afrique Française dans ses « Renseignements coloniaux ».

Une des matières premières les plus utiles à la France est la laine dont nous achetons pour 3 milliards par an à l'étranger. Or, la vallée du Niger est un magnifique pays d'élevage. A sa bergerie d'El Oualadji, le gouvernement a importé des béliers mérinos qui ont permis de constituer un magnifique troupeau. Tous les pasteurs du pays, Touareg, Kountas, gens du Macina, se disputent les géniteurs sortis de cette bergerie parce que le marchand leur paye plus cher les belles toisons.

Ces progrès sont rapides. En voulez-vous une preuve significative? A Mopti, en décembre dernier, j'ai vu établis 110 commerçants Syriens qui ont payé l'an passé 600 000 francs de patentes. Certains d'entre eux, arrivés en guenilles, déclarent au bout d'un an avoir économisé 300 000 francs. A Bamako, à Dakar, ils se promènent dans des Fiat et des Chrysler... Cela représente bien des ballots de peaux transportés en pirogue sur le fleuve.

Autre détail significatif : à Mopti, un terrain de 1 500

mètres carrés s'est vendu l'an passé 112 000 francs. Voilà quelques aspects du prodigieux essor économique de ce pays, avant tout aménagement du Niger.

Pour le moment, le seul exutoire vers la côte est le chemin de fer Thiès-Kayes-Koulikoro, voie de 1 mètre, voie unique, d'un débit insuffisant, dont l'exploitation coûte cher au budget, par suite aux usagers, et éveille beaucoup de critiques et de lamentations. Dans peu de temps, elle sera aussi complètement embouteillée que le chemin de fer du Congo belge. Cela n'empêche pas certains de répéter que la voie fluviale prolongée par ce chemin de fer est suffisante... Qu'ils y aillent voir! Pour ma part, après quelques échouements sur les bancs de sable du Niger (et le *Mage*, vaisseau amiral de la flottille, ne cale cependant qu'un mètre à peine) j'ai connu en quarante-huit heures dans le « Soudan Express » un déraillement et un tamponnement. Et j'ai pensé avec pitié aux nombreux trains d'arachides qui auront été retardés par cet incident, presque régulier, paraît-il.

Je ne puis ici entrer dans des détails techniques sur les prix de la tonne kilométrique, sur les recettes d'exploitation à prévoir pour l'entreprise. Tout cela a été étudié, et avec compétence, par M. Fontaneilles, par M. Mahieu et par le Conseil supérieur de la Défense nationale qui a approuvé leurs propositions. Je dirai seulement que pour les voyageurs, officiers et fonctionnaires civils, l'État aura un avantage certain à les faire passer par un chemin de fer transsaharien, au lieu de leur régler des semaines de solde et de frais de déplacement sur la voie maritime et fluviale actuellement suivie.

En terminant, je dois attirer l'attention sur deux points de vue qui ont acquis au projet du Transsaharien les sympathies de plusieurs puissances étrangères : le point de vue international, le point de vue humain. Au point de vue international, ce chemin de fer facilitera d'une façon très heureuse les relations de la Nigéria et de la Gold Coast avec le Royaume-Uni. Plus tard, il sera susceptible de prolongements vers le Congo Belge et de raccordements avec les lignes exploitées et développées par l'Angleterre en partant de la Côte Orientale d'Afrique.

En second lieu, les facilités de voyage qu'offrira le Transsaharien permettront de développer, parmi nos populations

noires, la lutte contre tous les fléaux endémiques et épidémiques qui les déciment. Cela, c'est la grande œuvre de civilisation et de progrès, c'est le devoir dont le Père de Foucauld nous rappelait tout à l'heure la nécessité impérieuse, la France n'y faillira pas.

***

La construction du Transsaharien est nécessaire, elle est possible; une occasion, fugitive peut-être, s'offre à nous de l'exécuter aux moindres frais.

En la menant à bien, la France ne cherchera pas à créer d'une façon factice un courant de circulation nouveau, elle rendra la vie au contraire à une voie d'échanges très ancienne entre l'Afrique berbère et l'antique Négritie.

Elle ne cherche pas à forger un instrument de guerre, mais à tracer, comme me l'a dit en termes élevés le comte de Fels, une des grandes voies impériales de la paix.

Ce projet n'a contre lui que d'être grand. Dans notre époque de démagogie, toute grandeur épouvante. Il exige de la discipline et de la volonté. De la discipline, car lorsque les études définitives des divers itinéraires possibles seront terminées — et le lecteur remarquera que nous n'avons rien dit à ce sujet — tout le monde (et surtout les élus des trois départements algériens) devra accepter sans murmure le tracé choisi par le gouvernement au mieux des intérêts généraux de la France. De la volonté, car une telle œuvre ne pourra être menée à bien qu'avec une indéfectible ténacité et avec une patiente méthode.

Loin de nous attirer les critiques des autres nations (et certaines nous offrent déjà leurs concours financier) cette entreprise nous vaudra leur estime, car elle attestera l'énergie française. On ne prête qu'aux riches, on ne s'allie qu'aux forts. Riches et forts nous le serons si nous donnons une forte armature à l'Afrique française, si nous prouvons ainsi notre résolution de cimenter étroitement les diverses parties de la France totale, que la métropole ne semble pas connaître encore à la véritable mesure de sa grandeur.

PIERRE DELONCLE

SANS ÂME

III

Le train avait passé Thieulecques; avant d'arriver à la station de Saint-Achille, Julien aperçut fort près de la voie la sucrerie rouge de M. Drémoncourt, son oncle. Les bâtiments, la haute cheminée, la villa, tout flambait neuf, au milieu de champs pâles et sur un fond de bois dépouillés. Tout cela avait été dévasté par la guerre, reconstruit magnifiquement; sur les toits éclatants un jeu de tuiles faisait lire le nom de Ghislain Drémoncourt beaucoup plus fièrement qu'un drapeau.

Le maître de ces lieux vint chercher son neveu à la gare. Il avait notablement vieilli depuis un an; enflé, tassé, les yeux sanglants, mais la parole gaillarde. Sous des dehors si grossiers, c'était un esprit vif et curieux. Ancien pharmacien à Saint-Omer où la société bien pensante lui rendit autrefois la vie intenable, on le disait prospère dans l'industrie, et sa vieillesse semblait son apogée. Mais il ne parlait pas de ses affaires. Deux passions fortes l'animaient encore; l'une politique et qui se devine; l'autre d'exceller à la tapisserie. Il s'était brodé lui-même des pantoufles historiées, tantôt à ses initiales gothiques, tantôt au caducée ou au mortier de son ancienne confrérie. Il avait été marié, veuf de très bonne heure, coureur assez longtemps. A présent il se contentait de son industrie et d'intrigues politiques, qui lui faisaient trouver dans les journaux une pâture savoureuse et variée. Il n'était

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 octobre.

même plus conseiller général; il était faiseur de députés comme on fut faiseur de rois, en dédaignant un peu ses créatures. Bien moins riches d'ailleurs que son renom ne le voulait; satisfait de faire peur à ses ennemis, envie à ses amis, et en cela de duper tout le monde à moitié. Gourmet à la mode d'aujourd'hui, gourmand aussi à la mode d'hier. Casanier depuis deux ou trois ans, il avouait avec amertume, au moins dans ses lettres, qu'il est sage de se détacher de la vie quand elle se détache de vous. Mais en paroles, une pudeur le gardait de cette forfanterie plaintive.

— Alors, il y a eu un drame? — demanda Julien copieusement embrassé.

— Oui, oui, je te raconterai. Mais d'abord que je te prévienne : il va nous arriver de Wazemmes les de Gouin pour déjeuner, après la messe. Deux parents, trois filles. Je me suis réconcilié par lettre avec eux; ou eux avec moi. Enfin mettons tous ensemble. Il n'y a pas tant d'occasions de faire la fête en famille. Autant ceux-là que d'autres; ils habitent si près. Vois-tu, il n'y a rien de si terrible que la solitude. Il me semble que je la sens plus lourde de mois en mois. J'ai bien le temps, que diable, d'être enterré pour de bon!

Ces paroles, dites avec gaîté, rendaient un son funèbre. L'air était aigre, glacé par moments. La boue de novembre ne séchait plus sur les routes où les camions marquaient leurs ornières pour six mois. Au bord des champs, des silos à betteraves, voûtés comme des tombeaux, exhalaient, malgré le froid une puanteur acide.

— Ah! Dieu de Dieu! — s'écria encore M. Drémoncourt, — que j'aime à te voir, Julien, froncer le nez devant l'odeur de la campagne maternelle. Les de Gouin, au moins, sont des rustiques; ils ont fait de la terre, de la vie aux champs, un article de foi; cela en ajoute un à ceux qu'ils croient déjà. On n'en saurait trop mettre. J'espère bien que tu les feras enrager là-dessus. Car il est inutile de parader devant ces demoiselles : tu as sûrement horreur de la campagne, et de ton oncle campagnard.

Il frappa amicalement sur l'épaule du neveu, qui lui prit le bras et avoua :

— Ce qui doit être affreux dans la campagne, c'est de pou-

voir penser à soi trop nettement, et de voir toute simple, toute fatale devant soi, sa destinée.

— Tu me dis ça, — fit observer M. Dremoncourt souriant, — à moi qui la verrais n'importe où aussi simple et aussi courte parce que je suis vieux. Tu gardes l'illusion des jeunes : que la vie reste libre tant qu'elle cache de l'imprévu. Je ne t'en veux pas, égoïste. Tu as les défauts de ton âge, et un autre encore : car au fond tu es un bohême. Oui, un bohême! Ha! Ha! Ha! j'ai trouvé le mot. Il y a des êtres qui poussent ainsi, même dans les plantations bourgeoises, comme le chiendent dans les betteraves. Ce n'est pas moi qui les appellerai des maudits. Ils choisissent la meilleure part. Si j'avais su, peut-être, en mon temps... mais il ne faut pas recommencer toujours sa vie en songe. Il ne faut jamais détester ce qu'on est. Ça, c'est la vraie malédiction.

— Ah oui, — dit Julien.

— Mon neveu a le cafard, — fit le distillateur. — Voilà le paysage de Saint-Achille qui agit déjà. Ou bien est-ce qu'il aurait des peines de cœur. Oui? non? dans ce sacré Paris pourtant, avec mille francs que je t'envoie par mois, et tes honoraires! Combien gagnes-tu avec monsieur Comte?

— Neuf cent six francs.

— Cela fait bien des cigares. Et tu vends bien quelques petites gravures? A ta place, je serais heureux. Veux-tu changer de peau avec moi? Ah! vingt milliards de dieux, qu'est-ce qu'elle cherche donc, la science, si ce n'est de faire rajeunir les vieilles bêtes? à quoi sert-elle, je te demande un peu? Allons, Julien, c'est toi qui fais la tête, et moi qui te remonte! Et malgré mes drames domestiques! Et malgré l'arrivée de la sainte famille de Gouin?

Ils parvenaient à la distillerie. Le pavillon de M. Drémoncourt donnait sur un jardin dessiné, mais tout nu, qui rejoignait les prés et les bois. A l'horizon, deux cônes noirâtres indiquaient le pays des mines, les terrils de charbon. Le ciel était bas; des corbeaux erraient déjà comme une fumée sous les nuages, en criant, et soudain se taisaient, laissant le paysage à sa nudité, à son silence.

— D'ordinaire, — fit M. Drémoncourt, — on entendait par ici toutes les cloches de tous les villages, ainsi que chaque

matin du dimanche. C'était quand même plus gai. Mais les églises sont aplaties et point relevées. Oh! je suis bien tranquille : ils les reconstruiront! Dans notre village c'est fait. Mais qu'on nous bâtisse au moins un beffroi à Saint-Achille, avec un carillon civil. Cela donnerait de la poésie au patelin. Qui se contenterait d'un village où les curiosités sont la poste et le cimetière?

— A propos, — demanda Julien. — Et le drame? et votre fidèle Irène?

M. Dremoncourt se rembrunit :

— C'est vrai; je ne pouvais te raconter par lettre toute cette histoire incroyable. La pauvre vieille a passé juste le lendemain du 14 juillet, tandis qu'il y avait encore dans la cour des lanternes et un accordéon pour le bal des ouvriers. Elle avait eu déjà deux ou trois crises d'étouffement mais elle ne voulait pas se reposer, encore moins se faire suppléer par une jeunesse. On peut dire qu'elle est morte avec son tablier bleu. Je l'ai relevée moi-même, je lui ai scarifié moi-même des ventouses; et Dieu sait si je n'aime plus ce métier-là. Elle disait juste : « Ça me fourmille, monsieur, ça me fourmille partout », avec sa langue pâteuse. Et puis : « Il faudra avertir à Caudry monsieur Meulemester. — Quoi donc, c'est un parent? — Non, non. — Un médecin? non? un notaire? — Un *adepte*! » a-t-elle dit enfin.

» Je n'y comprenais rien du tout. Depuis vingt-cinq ans qu'elle me servait, elle ne m'a jamais parlé d'*adeptes*. Elle ne quittait non plus jamais la baraque. Je sais qu'elle n'allait pas même à la messe, que je lui plaçais ses gages, et qu'elle me demandait vingt francs de temps en temps, sur son magot, pour s'acheter de la laine à tricot. Quand elle a été morte, j'ai fait chercher à Caudry le sieur Meulemester.

» Il est arrivé le soir même, avec deux femmes bizarres, des espèces de nonnes, ou d'infirmières en noir. Ils ont passé la nuit à l'auberge, sans vouloir veiller la pauvre Irène. C'est moi qui suis resté auprès de son lit, à boire le café sans chicorée, qui était bon pour la première fois : car enfin elle avait de sacrés goûts en cuisine! Tu me vois devant les bougies, luttant contre le sommeil, farfouillant un peu dans ses nippes pour rassembler son héritage, avant de dénicher les héritiers.

Belle corvée, mon ami : j'étais attaché à cette bonne vieille, après tout : elle avait trois ans de plus que moi. Mais éreintée et un peu hébétée aussi. Qu'est-ce que je trouve dans ses paquets de linge? des brochures bleues ou vertes qu'elle recevait, écrites en un charabia impossible, et intitulées l'*Unitif*. Cela lui venait de Belgique, et cela m'avait l'air de prêcher l'Antoinisme, une espèce de nouvelle religion. Oh! une religion pour les pauvres bougres. Naturellement, j'ai jeté les papiers au feu : cela pourrait faire beaucoup de mal. Je n'ai su le fin mot que le lendemain.

Le sieur Meulemester arrive donc avec ses acolytes : vêtu d'une lévite jusqu'aux talons, il apportait un drap vert-chou dont il a fait couvrir le cercueil, au grand épatement des gens d'ici; et il s'est prélassé devant la charrette en promenant une espèce d'écriteau carré où il y avait un arbre peint et ces mots : *La science de la vue du mal.* Il m'a montré un papier signé (si on peut dire) de la pauvre Irène, qui exigeait des funérailles « antoinistes », c'est-à-dire ce carnaval, et au bout du compte, la fosse commune (tu entends, Julien!) le trou au bout du cimetière; le silo où l'on ne jette ici que les os déterrés et les vieilles couronnes, avec défense de jamais avoir son nom sur ce misérable tombeau. Tu penses si j'étais furieux. J'avais d'abord l'air d'un pingre, d'un abominable dégoûtant, devant tous les gens de l'usine qui regardaient le cortège et qui n'en croyaient pas leurs yeux. Heureusement que le sieur Meulemester, avec son attirail, éveillait l'attention, me sauvait la mise. Il a récité au cimetière des phrases ridicules, en langage d'école du soir : la conscience, la matière, le développement intellectuel, que sais-je? Le bruit s'est répandu vite que ce gibier représentait des Antoinistes; et il y a eu des gens pour trouver que des funérailles pareilles, c'était crâne, c'était grand... et que la vieille Irène avait été une sainte à sa façon. Le nommé Meulemester a replié son drap vert; ses donzelles ont distribué des papiers. Le curé, m'a-t-on dit, regardait l'affaire derrière ses rideaux, d'où il voit la porte du cimetière. Les crétins qui se disent ici bolchevistes ont raconté le soir, à l'estaminet, que la fosse commune devrait être rendue obligatoire. Et puis tout cela s'est oublié; le notaire s'occupe de trouver des ayants-droit au petit magot de la pauvre Irène.

Rendons cette justice au sieur Meulemester et à sa nouvelle religion : c'est qu'ils n'ont pas capté le testament ni réclamé de casuel. Mais faut-il qu'il existe des abrutis en ce monde?

A ce moment la nouvelle servante se montra sur le perron. C'était une grosse Flamande, veuve d'un marin disparu, et qui avait été cordon-bleu à Dunkerque.

— Celle-là au moins, — dit M. Dremoncourt, — elle n'a rien de la prophétesse. Tu verras sa cuisine : il faut avouer qu'elle se boissonne tous les samedis, et le chauffeur la console de ses malheurs quand il l'emmène faire son marché. J'aime mieux cela. Mais je pense à la pauvre Irène qui soufflait en se traînant de pièce en pièce, et qui maintenant dort comme un chien à l'endroit des pots cassés et des grilles en morceaux... Ah! pouah! c'est joli, ce qui nous attend tous!

Il s'attendrissait, assis devant son bureau de bois clair. A sa gauche, un coffre-fort dont les serrures semblaient des yeux de batracien; à sa droite la fenêtre d'où l'on dominait la cour de la distillerie, une grosse chaudière rouillée, herbue, qui semblait prendre racine, des piquets légers le long du mur, entre lesquels, chaque quinzaine, la file des ouvriers attendait son salaire, qu'un guichet lui donne goutte à goutte.

M. Drémoncourt amena Julien aux cuisines : un bœuf à la bière y somnolait dans sa marmite; il le découvrit, le flaira. Il se fit montrer les anchois fourrés, son hors-d'œuvre, la pâte des crêpes, prétendit qu'un placard sentait le genièvre et le trois-six, vit sans émoi la cuisinière hausser les épaules, offrit à son neveu de payer l'apéritif. Soudain il sursauta. Son oreille, accoutumée au voisinage, entendait les invités.

Il roula sur ses jambes jusqu'au perron. La famille de Gouin se présentait juchée sur une affreuse voiture américaine qui se dandinait au gré des pavés. Assis fort haut sur les coussins, ils avaient l'air de quilles dans une boîte. Et sitôt descendus, ils montrèrent que les saluts et les révérences n'étaient pas à Wazemmes passés de mode.

— Votre cousin Julien Lepers, mon neveu, le fils de ce pauvre Edouard, préparateur de physiologie, — s'écriait M. Drémoncourt. — Fort beau jeune homme, comme vous voyez, et Parisien! mais rassurez-vous, il ne vient pas pour un mariage. C'est une petite réunion de famille. Rien de plus.

Le sourire gelé et le regard baissé des demoiselles de Gouin ne marquèrent ni plus ni moins d'embarras : c'étaient trois sœurs maigres et chétives, pâles, aux gros yeux, au nez pointu, fidèlement bâties sur un modèle unique, qui était leur mère silencieuse et effarée. Elles s'appelaient respectivement : Odile, Chantal et Bernadette. Elles portaient des bas noirs, des bottines boutonnées, trois cache-nez pareils de grosse laine bleue et blanche. On les avait dressées à beaucoup embrasser les vieillards; M. Drémoncourt appuya sa chair rouge sur leur chair blafarde. Pour le père, il serrait la main de Julien dans une poigne terrible de rustre au cœur pur. Lui, c'était un bel homme moustachu, aux cheveux raides; sa boutonnière portait en étoile un nombre incroyable de décorations. Il avait une voix profonde et solennelle, toute la bonhomie de la vertu, toute la vertu de la santé.

M. Drémoncourt mourait de faim et ne s'en cachait pas. Dès qu'on fut à table, ces dames murmurèrent une prière qu'elles paraissaient sucer. M. de Gouin n'eut pas cette affectation, mais il parla aussitôt de la grand'messe à Wazemmes où des ouvriers polonais, leurs femmes en fichu rouge, leurs enfants au crâne tondu, donnaient au beau monde l'exemple le plus édifiant : non seulement ils priaient avec dévotion, mais ils restaient sur le pavé nu, loin des chaises, dans des attitudes humbles et véritablement pittoresques.

— Notre population agricole — ajouta madame de Gouin, — aime et admire vraiment ces étrangers; mais elle prétend qu'ils volent beaucoup de volailles. Nos prêtres ne peuvent pas leur faire la leçon à ce sujet; car ces pauvres gens ne se confessent pas, sauf dans leur langage. Mais quand ils auront leur clergé polonais, on essaiera de leur faire rappeler le septième commandement.

— Sur le bien d'autrui? — fit M. Drémoncourt. — Ah! ma chère cousine, vous voyez que je suis savant. C'est à mes yeux le plus utile de tous; surtout plus nécessaire à la société que le sixième ou le neuvième, qui sont, comment dire, plus, individuels... Ne vous étonnez pas si j'ai réfléchi là-dessus. Les mécréants sont les gens du monde qui se tiennent le mieux au courant de la religion, Ce souci semble d'ailleurs

naturel. Mon neveu Julien, lui, est un savant à cet égard. Songez qu'il travaille au laboratoire du fameux professeur Michel Comte.

— C'est magnifique, — dit de bonne foi madame de Gouin, qui ignorait M. Comte et que ce titre ne faisait pas sourciller. — Car, on me l'a souvent fait remarquer, un peu de science éloigne de la croyance, beaucoup de science y ramène.

— Connaissez-vous l'antoinisme? — demanda M. Drémoncourt à brûle-pourpoint.

Les trois filles prirent un air surpris et scandalisé. M. de Gouin lissait sa moustache avec un sourire superbe.

— C'est, — poursuivit l'autre, — une espèce de secte belge où on vous enterre sous un drap vert, et qui adore un arbuste pour dieu. De bien braves gens, je vous assure.

— Encore faut-il qu'ils soient baptisés.

— De nos jours, — remarqua madame de Gouin avec un peu d'aigreur, — même dans les petites villes, la population païenne ne cesse de croître en nombre; et si le mal s'étend, nos familles vivront, comme les premiers chrétiens, au milieu d'un monde étranger.

— Comme des îles dans la mer. — ajouta Bernadette rougissante.

Soudain la voix de Julien s'entendit : il s'adressait à M. Drémoncourt. Il posait cette question étrange :

— Dites-moi, mon oncle. Est-ce que, moi, j'ai été baptisé? Non, n'est-ce pas?

Tout le monde le regarda tandis que l'oncle agitait une corne de sa serviette, arrachée à son gilet ouvert :

— Ah! sapristi, — disait-il, — je crois bien que oui, tout de même. J'allais dire non. Mais, en réfléchissant bien, ta pauvre mère n'est morte qu'au bout de quinze jours... Mon pauvre frère Édouard, qui n'eût jamais consenti, n'a sûrement pas refusé, soit d'obéir, soit de s'y engager. Et s'il l'a promis, il l'a fait. C'était un homme loyal, une âme droite comme ce couteau. Telle que je connaissais ma belle-sœur, qui est partie avec tous les sacrements possibles, il est probable, il est sûr même qu'elle a fait ondoyer le poupon. Ah! mon pauvre enfant, quel besoin de me rappeler ces heures? Si l'on y tient, on pourra demander les registres au curé de

je ne sais plus quoi, à Saint-Omer. Mais à quoi est-ce que cela rimerait?

— C'est égal, — dit Julien. — Il est curieux de penser que, malgré soi, on appartient à la communion des fidèles.

Les Gouin se mirent à bavarder là-dessus, tantôt dans le mode sublime, tantôt sur le ton éploré. Et Julien se rappelait très nettement quelle fille, assise auprès de lui à la terrasse obscure d'un mastroquet, et dont il tripotait le bracelet sur la chair froide, lui avait dit : « Oh! on ne baptisait pas chez nous. »

A présent il regardait devant lui, dans son assiette, une crêpe grasse roulée dans la crême noire; son esprit s'envolait, s'embrumait de nouveau, saisi par cette mélancolie que donnent, même oubliées, les choses irréparables. Mais la parole est malhabile :

— C'est drôle, tout de même, — prononça-t-il tout haut.

— Qu'est-ce qui est drôle, Seigneur? — s'écria madame de Gouin en repoussant sa chaise sous ses maigres jambes.

Il voulait dire cette chose absurde, qu'il sentait encore la distance accrue entre lui et le fantôme de la créature qu'il avait entrevue, qu'il ne reverrait point, qui ne le faisait plus souffrir, qui le visitait seulement comme une figure de fable. Lucette, il ne se prononçait plus ce nom. Il était pris malgré tout d'une atroce humeur; M. Drémoncourt, de bonne foi, crut qu'il avait peiné une âme virile de penseur libre en lui révélant une tare, une faiblesse.

— Allons, mon garçon, — dit-il en remuant son café, — tu ne vas pas faire attention à des babioles?

M. de Gouin, déjà levé, et de taille majestueuse, crut devoir dire à voix profonde :

— Notre jeune cousin a bien raison. Le fait d'être chrétien a quelque chose d'irréparable.

— Bien entendu, — fit le distillateur jovial. — Tout fait accompli est acquis pour toujours. Ainsi rien ne peut empêcher que j'aie été reçu jadis pharmacien de première classe. Je le reste pour l'éternité, c'est-à-dire tant que ma carcasse ne sera pas en poussière avec les paperasses de la Faculté de Lille; et encore les philosophes vous démontreraient que, même sans

laisser de traces matérielles, le titre ni le titré ne cesseront de subsister d'une certaine façon. Mais ça ne me console fichtre pas!

On voulut bien rire. Il poursuivit, le petit verre en main :

— En dehors de ces billevesées, il faudrait voir les choses comme elles sont : or elles ne sont, elles n'existent, quoi! que lorsqu'elles sont perçues, senties, vous comprenez... Une chose vraiment oubliée est aussi vraiment abolie. De même une chose reniée, repoussée. Réellement, vous ne me ferez pas croire que je suis un fils de la Sainte-Église puisque je m'en défends, puisque j'y répugne, et surtout puisque je m'en f...

Il s'excusa de ces écarts. Les femmes buvaient en silence une liqueur rose. M. de Gouin lampait du genièvre.

Julien se mit à dire — : qui sait pourquoi?

— Mon oncle a raison à son tour. Il n'existe pas non plus des sentiments oubliés. Il y a à leur place du vide, et non pas leurs fantômes. Ceux qui y croient font de la métaphysique; ils croient que les mots sont des choses. Dieu merci non; c'est déjà trop des mots.

— C'est que tu ne connais pas l'amour, mon garçon, — s'écria M. Drémoncourt. — Ah! de ce sentiment-là il reste toujours quelque chose, et comme le dit la Bible, je crois, l'amour est plus fort que la mort. Tu verras ça. Si j'osais, je le comparerais à certaines maladies (je m'entends) dont on se croit guéri et qui, un beau matin...

La jeune Bernadette et sa sœur Chantal regardaient curieusement l'orateur. Leur aînée faisait une grimace de convenance; madame de Gouin ne disait rien, et au vrai, ne pensait à rien. Mais elle avait l'impression que l'entretien n'était plus convenable.

Elle se leva donc, jeta à sa troupe un morne coup d'œil plutôt résigné qu'autoritaire, car elle n'avait point d'ardeur même au devoir.

— Nous allons partir, — dit-elle. — La nuit va tomber à quatre heures. Le bon cousin Drémoncourt trouvera qu'il est prudent, n'est-ce pas?...

Elle fit deux pas en long, deux pas en large d'un air contraint, se mit à sourire comme sur un ordre, et les révérences commencèrent. A Julien Lepers on serrait la main avec une

componction dédaigneuse. Pour M. Drémoncourt on prenait de l'attendrissement, une sorte de tristesse cordiale. On semblait dire à l'un : Pauvre garçon, et à l'autre : Pauvre brave homme!

Ces jeux durèrent jusqu'à ce que M. de Gouin eût amené sa voiture au perron. Il s'y installa gravement en pilote. Des couvertures, des cache-nez sortirent de toutes parts. Il y eut beaucoup de grincements et de fumée.

Quand ils étaient en famille, les Gouin échangeaient fort peu de propos, sachant leur accord établi et n'ayant rien à se dire de neuf. L'obscurité d'ailleurs, avec un froid aigre, envahissait déjà la campagne. L'auto, mal éclairée, tressautait avec une prudence et une lenteur implacables. Tous les cent mètres, la route offrait une curiosité : parfois un tas de cailloux, parfois un silo, parfois la baraque vitrée d'une bascule municipale ou bien la pancarte d'une chicorée, d'une bière illustre dans le département. Par ce dimanche soir, chaque village gardait soigneusement ses buveurs et sa gaîté. Des trains hurlaient parfois bien loin, et les bois apportaient leur plainte violente, tragique. Mais dans le fond de la voiture, sous la capote haute comme un dais, les dames de Gouin récitaient leur chapelet, pour suppléer aux vêpres et avancer un peu les prières du soir.

Le pilote, sans se retourner, dit tout à coup :

— Ce petit Lepers est le fils de la pauvre Berthe Delannoy. Il a bien du malheur, il n'a pas connu sa mère.

— Il n'y a pas de plus grand malheur en effet, — fit un écho derrière lui.

— Mais, — reprit le père de famille, — il n'a pas l'air de se faire trop de bile à Paris. Ces gens-là ne se doutent même point de ce que c'est que le travail, et par conséquent la vie saine, la vie normale. Il a une place dans un laboratoire, près d'une Faculté. Je me demande s'il présentait même des titres à cette place. C'était Lequien. Lequien de l'Aisne, le ministre qui l'y a fourré. Drémoncourt m'a raconté l'affaire avec sa bouche d'or.

— La vieille bonne est morte, — dit la jeune Odile.

— Moi, je me souviens d'elle, — ajouta Chantal. — Elle avait l'air folle, cette vieille Irène. En avril, quand nous

sommes venus, et que je me suis tordu le pied, elle m'avait tirée dans la cuisine; assise sur deux chaises, et au lieu de m'apporter l'arnica, elle me regardait dans les yeux en disant : « Faut des fluides, mon petit, faut des fluides... Il n'y a que ça ! »

Les autres filles rirent de bon cœur; leur rire seul était frais et doux. Mais la mère reprit froidement :

— Je ne vois pas là de quoi faire les folles. Vous vous tenez mal en voiture; nous sommes sur une route.

— Mais, maman, il n'y a personne, — fit une voix.

— On ne rit pas des morts, — reprit madame de Gouin; — savez-vous si cette morte-là n'est point en enfer? D'ailleurs, taisez-vous, il doit être l'heure de l'Angélus. Récitez-le, mais tout bas.

Elles obéirent, tandis que M. de Gouin, chargé du temporel, gouvernait son volant, les sourcils froncés, la moustache virile, et levant les deux coudes.

IV

Il travaillait sous la lampe bleue; le bois qu'il éraflait au canif remuait docile sur son coussin de cuir. Il essayait de figurer d'après un fusain confus et taché la place de la Concorde éclaboussée de reflets : une margelle de fontaine, le torse d'une sirène qui faisait dégorger un poisson, et l'ombre crevée par les étoiles électriques. Comme il sentait ses doigts douloureux, son esprit s'évadait un peu. Il se revoyait crayonnant le croquis, les pieds dans une flaque; sous son parapluie sonore. Il rêvait de tout un album composé de ces vues nocturnes; mais il n'était pas sûr de leur mérite. Par nature il n'était jamais sûr de rien, du moins quand il se trouvait seul...

On gratta à une cloison. Julien Lepers, dit Verhaege, alla soulever une portière, et ouvrant une espèce de placard, vit paraître M. Pardoux, propriétaire de cet étrange logis. M. Pardoux lui louait meublées deux pièces, dont une à usage de cabinet se trouvait en pigeonnier dans une petite tour quadrangulaire qui dominait des toits incohérents; d'un côté la rue Saint-André-des-Arts, de l'autre la rue Suger. Cette construction ne méritait pas le nom de belvédère, car elle

voisinait avec les cheminées et les tôles rapiécées des maisons. Des lucarnes de taudis, voilées de toiles à sac ou de vieux jupons à fleurs, essayaient de lutter d'altitude, mais n'y parvenaient que de loin.

On descendait quatre marches, et l'on se trouvait dans la chambre de Julien, où il couchait, où il se tenait l'hiver, car elle avait une cheminée. Elle ouvrait directement sur l'escalier, obscur, pavé de briques rompues, qui desservait des étages capricieux. Elle commandait aussi une cellule glacée qui contenait un évier, un placard, un four à gaz. Mais le secret du logement, c'était cette porte où arrivait M. Pardoux. Par elle, à travers une muraille épaisse, on pénétrait dans les pièces que M. Pardoux s'était réservées, et qui appartenaient à la maison voisine.

M. Pardoux n'avait garde de surveiller son locataire; mais il lui était lié d'amitié, autant qu'un vieil homme peut l'être à un jeune... M. Pardoux figurait déjà dans les amis de M. Michel Comte, qui lui avait présenté son disciple. C'est que M. Pardoux n'eût pas divisé son logis au profit d'un homme ordinaire...

En hiver, le pigeonnier carré était inhabitable, impossible à chauffer. Il y pleuvait même, quand l'averse sur le toit était trop forte. Aussi les livres de Julien émigraient-ils chez M. Pardoux qui en avait la garde et, à l'en croire, le profit. Leur possesseur ne venait guère les y troubler. Julien se plaisait à voir son domicile dépouillé, libre, lui aussi. Ce jeune homme n'avait pas du tout la vocation de l'intérieur...

Ce soir-là M. Pardoux invita Julien à venir se chauffer un peu chez lui (Il ne regardait pas les gravures, mettant une affectation superbe à ne s'occuper aucunement des choses frivoles, ni de la liberté d'autrui). Julien pénétra donc à sa suite dans une chambre voûtée en ogive fruste; elle tenait sans doute le haut d'une ancienne chapelle, enclavée on ne sait comme, dans cet immeuble singulier. Là, devant un bon feu de bois, M. Pardoux installait sa table vaste et nue, où deux chemises de papier violet marquaient sa droite et sa gauche. Sur l'une il avait calligraphié *Esprit* et sur l'autre *Matière*.

Un des murs portait des rayons, dont tous les livres appar-

tenaient à Julien. En face, une croix de bois sans tête, qui formait le Tau des gnostiques; et, près du fauteuil, un seau de toilette ouvert pour que M. Pardoux bavardant ou fumant la pipe, pût y cracher à loisir.

M. Pardoux dans une existence philosophique et solitaire, avait grand besoin d'un auditeur. Certes Julien Lepers dit Verhaege n'entendait jamais fort bien ce que contait M. Pardoux; mais personne n'eût compris mieux que lui, personne non plus n'eût mieux subi, plus longtemps, plus sagement, ses discours, dignes d'exégèse et d'ailleurs obscurs par définition puisqu'ils étaient initiatiques.

M. Pardoux semblait vivre de rentes misérables, dans ce logement que la dureté du siècle l'obligeait à partager, et des libéralités de quelques familles riches qui le traitaient en prêtre, c'est-à-dire mal. Il avait dû porter la soutane; M. Comte prétendait même qu'il avait été curé vingt ans en ça, dans un village de l'Allier, dont il gardait l'accent. Sa vie n'en était pas moins mystérieuse. Il parlait de voyages en Hollande, en Angleterre et même d'un séjour en Amérique, Julien lui avait vu recevoir des étrangères qui arrêtaient leur auto à la porte, bouchant toute la rue, parfumant l'escalier, et donnant à M. Pardoux tantôt du Monseigneur, tantôt du Révérend. Une fois, dans une publication méthodiste, où était abonné le laboratoire du boulevard Kellermann, le portrait de M. Pardoux s'était montré sur papier glacé avec cette mention sibylline : *Free christic parish. Mr A. P. rector.* Et quand il faisait allusion à ses amis ou fidèles, le rector n'employait que ce mot *Notre petite fraternité.* Cela ne l'empêchait pas de parler sans cesse de hiérarchie. Il ne s'y réservait pas le dernier rang; mais il semblait toujours différer, à plus tard et pour un plus digne, la révélation de sa doctrine et de sa qualité.

Il offrit à Julien, comme d'habitude, un verre d'alcool; c'était une boisson âpre et poivrée dont la provision se présentait sous forme de gros flacons américains, ornés d'inscriptions pharmaceutiques. Ils trinquèrent tous deux. L'un écouta l'autre, M. Pardoux ne s'élevait pas volontiers sur les hauteurs. Il traitait même, mais avec une éloquence intarissable et un grasseyement provincial, des sujets sans aucune

spiritualité. Il parlait une heure sur la canaillerie des épiciers, sur le rôle néfaste du petit commerce dans l'incommodité des temps présents, ou, plus volontiers encore, sur la résistance des étoffes ou des semelles à l'humidité.

— Vous n'entrez plus chez moi, — disait-il ce soir à Julien. — Il faut que je vous relance; ce n'est pas aimable. Vous ne travaillez donc plus? Depuis que tous vos livres sont chez moi, vous ne bouquinez même pas. Sans doute que le bibliothécaire vous ennuie?

Il but une gorgée, lissa sa barbe fourchue, et de sa grosse voix, un peu rustique, il reprit :

— Le problème de l'alimentation, mon ami, devient de jour en jour plus insoluble. Je ferai ma cuisine moi-même, avec des aliments simples, naturels, et impossible à sophistiquer : des légumes cuits à l'eau, un peu de viande grillée et du fromage blanc. Je suis fort content de cette décision où je ne me suis pas arrêté sans mûrement réfléchir, qui est d'ailleurs conforme à une organisation méthodique des forces de l'esprit, mais qui me fera dépenser beaucoup de gaz.

Là-dessus il sourit, et se tourna les pouces. Julien tendait l'oreille.

— Vous avez entendu, monsieur Pardoux? je crois bien qu'on a sonné à ma porte.

— Il pleut à verse, — dit M. Pardoux. — Ce n'est pas un temps pour les visites.

— ... Si, si, on sonne... Vous me pardonnerez?

— Tout pardonné, — dit l'autre avec une indulgence entendue.

Julien disparut, referma la porte secrète, rabattit la portière, il ralluma sa lampe. Une troisième fois, l'on sonna doucement.

Il ouvrit. Deux femmes étaient sur le carré, où tremblait un papillon de lumière jaune. La plus grande s'avança :

— Monsieur Julien, s'il vous plaît? Je lui rapporte sa pochette.

Il balbutia :

— C'est moi.

Elle rit :

— C'est moi aussi.

Alors il reconnut le manteau, et confusément le visage. Il n'avait vu Luce qu'en cheveux; or elle était coiffée d'un de ces petits chapeaux qu'on appelait coques cette année-là, ils avaient une petite visière, et sur la nuque un minuscule éventail. Cachés là-dessous, on ne voyait plus que des traits en désordre, une bouche mobile. Il recula. Les deux femmes entrèrent.

— Ah! — dit-il, — vous me rapportez mon mouchoir? Vous n'en voulez plus?

— Ça dépend, — fit-elle. — Vous l'aviez bien oublié, vous!

— J'en ai eu le temps, savez-vous... Et j'y ai mis le temps aussi.

Elle le regarda, et seulement alors elle s'assit.

— Assieds-toi donc, Lydia. Tu étais invitée, — dit-elle à sa compagne. — C'est haut chez vous, monsieur Julien. Mais c'est gentil, ces maisons de l'ancien temps. Dommage qu'il pleuve. Les trottoirs ne sont pas larges. Ah! on serre les coudes, dans votre quartier.

De la Seine parvint le cri d'un remorqueur et ils l'écoutèrent tous trois, l'attendirent de nouveau, mais la bête se tut.

— Voilà ma cousine Lydia, mademoiselle Lydia Lemège, — dit enfin Luce, — elle m'a accompagnée, car je ne serais pas venue seule; mais, vous savez, elle comprend les choses.

Lydia avança timidement un petit gant noir à crispins brodés que Julien serra avec cérémonie.

— Elle est artiste, — poursuivit Luce, — tout comme vous. Elle danse.

— Je dansais jusqu'à la Toussaint, — dit la petite. — Puis j'ai été malade. Et on m'a résiliée.

— Et puis elle avait séché la boîte en matinée pour aller au cimetière. C'est des choses que les directeurs ne comprennent pas. Il y a des gens qui n'ont pas de cœur, vous diriez.

— Et à présent, — conclut Lydia, — comme ça ne va pas très fort, je travaille en perles, chez nous.

C'était une fille toute jeune et menue, sans doute blonde sous sa niniche, avec des yeux bruns et doux. Elle paraissait timide ou sournoise, regardant Luce avec une espèce d'ironie, Julien avec une franche hostilité. Elle reporta ensuite son examen sur les aîtres que Luce avait explorés d'un coup d'œil.

Ce qui y frappait, c'était le divan couvert de vieux cache-

mire, de coussins usés, avec un peu de drap qui dépassait sous les oripeaux. La lampe éclairait sur la table à gravure un grand désordre blanc et noir. Au mur quelques photos d'art sous verre, figurant un paysage pluvieux, un couloir clair-obscur, une tête à contre-jour... Luce s'était levée et les regardait à vue de nez.

— Très cinéma, — dit-elle. — Et sur la table, c'est votre ouvrage? des gravures... Oh! ce que c'est noir, par exemple. On n'y voit rien, mais vous savez travailler. Je ne me figurais pas ainsi votre logement. Il n'y a pas de livres chez vous.

— Vous voudriez que j'aie des romans? — dit-il.

— Oh! pas des romans, des vrais livres!

— J'en avais marre, — répondit-il avec affectation. — Je les ai lavés ou donnés. Et vous savez, je ne suis pas le seul. J'ai pris l'horreur de lire.

Il disait vrai. Elle répondit :

— Tiens, je vous croyais plus sérieux avec votre laboratoire! Mais un homme sérieux, ça se trouve aussi souvent qu'un veau à deux têtes.

Sur une grosse tablette, large comme une galerie, et d'où pendait une tenture, il y avait un torse de femme en plâtre, sans tête ni bras, coupé à mi-cuisse.

— Eh bien, — dit Luce, — celle-ci ne doit pas trop vous embêter. Mais quelle poussière sur cette bonne femme! Et qu'est-ce que cette pancarte au-dessus de la porte. *Mon Repos*? Oh! que c'est mimi!

C'était une plaque de villa en marbre, gravée d'or, peinte de roses et de liserons. Julien l'avait achetée à un brocanteur, sur le trottoir, trouvant spirituel de pendre là ce trophée d'un pauvre bonheur disparu. Lydia prit la parole :

— A la place de monsieur, j'aurais peur que ça porte la guigne : il faut songer qu'il y a eu des gens si contents de leur maison, et qui ont dû y mourir, s'y ruiner, je ne sais quoi enfin. La maison a été démolie ou bien on lui a changé son nom : *Bellevue* ou *les Glycines*. Oh! moi, je n'aimerais pas ça! pas plus que d'habiter la chambre 13 à l'hôtel; s'il y avait un numéro 13 dans les hôtels bien.

— Vous disiez « chez nous » tout à l'heure. Je croyais, mademoiselle, que vous habitiez en famille.

— Chez nous, — dit-elle en souriant, — c'est une habitude de parler, du temps que j'étais chez ma tante. Mais je peux dire chez nous, à cause de ma chatte, de Pompon qui habite avec moi.

Alors tout le monde rit, et Julien cessa de fuir le visage de Luce qu'il épiait à la fois et craignait horriblement. Il fit rasseoir les deux femmes, et les pria de se décoiffer. Elles étaient justement au supplice, elles arrachèrent à deux mains leurs chapeaux. Luce reparut tout entière : pour Lydia elle portait un casque pâle de cheveux plats, mal fournis, en frange puérile sur les yeux, poudrée à peine, sans fard; elle ressemblait ainsi à une jolie écolière maladive.

— Vous n'aimez pas le thé au moins? — dit Julien.

Lydia l'adorait, Luce détestait cette eau chaude. Il n'était pas question de traverser la muraille pour aller emprunter de l'alcool à M. Pardoux.

— C'est votre faute. Je ne pouvais plus compter sur vous.

— Ah! — dit Luce, — vous ne vous rappelez pas qu'une personne m'a dit un soir : « Dans dix ans, je vous attendrai encore ». En voilà des mots!

Tous deux étaient alors dans la même pénombre; il retrouvait l'odeur vulgaire, mais entêtante, d'une crême, d'une poudre, d'un savon qu'elle avait sur elle. Il retrouvait surtout le Signe; et il se sentait si faible que, mal assis, disgracieusement, les mains sous un genou, au bord du divan écroulé, il ne changeait pas d'attitude, faute de courage. Elle l'observait, avec une gaîté qui était peut-être de l'orgueil. Lydia était dans la lumière. Elle dit soudain, d'une petite voix plaintive :

— Vous ne pourriez pas baisser l'abat-jour? J'ai si mal aux yeux!

— C'est qu'elle a beaucoup tourné pour le cinéma, — dit Luce. — Elle est restée aveugle trois jours l'hiver dernier. Ils mettent du mercure dans leurs projecteurs, comme vous savez; et ils vous font rester des quarts d'heure sans lunettes, et recommencer, et virer, et pivoter, en gueulant comme des ânes. J'ai fait le métier une après-midi; on ne m'y reprendra plus.

— Mais, — dit Lydia, — cette fois-ci, c'est autre chose.

J'ai coupé mes cils pour qu'ils reviennent plus forts, et le noir n'arrête pas de m'entrer dans la paupière.

— Quelle ballotte! voyez-moi ça, — fit Luce. — Est-ce que je mets du rimmel, moi? et pourtant, auprès de toi, je suis une vieille taupe. Dis voir quel âge tu as. Non, pensez-vous, elle ne le dirait jamais. Dix-sept ans depuis octobre. Elle a de la chance. Mais ça lui passera, comme à tout le monde.

Pour faire la paix, elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre. Puis Lydia revissa son chapeau.

— Mais nous dînerons tous ensemble, — lui dit Julien.

— Pas du tout, — fit-elle. — Je vous quitte à la porte; ou bien vous me déposerez chez moi, car il tombe une pluie, voyez-vous! Écoutez, elle s'entend d'ici comme le déluge. Ça doit taper sur les toits des voisins. Et voyez comme le ciel est rouge. Allez, dépêchez-vous, mes enfants, je passe la première.

Elle sortit et piétina sur le palier. Devant Julien qui se vêtait, Luce resta silencieuse. Il lui prit le poignet et le baisa à la saignée sans mot dire. Puis, l'obscurité faite, il passa derrière elle. Elle était rassurée sur son pouvoir. En bas des marches, dans un courant d'air humide, elle se laissa prendre le bras.

Lydia ne les regardait plus, elle épiait du porche la rue Saint-André qui ruisselait, étroite, et pourtant lumineuse. Devant un bistro voisin une voiture attendait son chauffeur. Ils se fourrèrent dedans tous les trois. L'homme, un vieux obèse, les regarda derrière la vitrine. Il entr'ouvrit la porte et dit d'une grosse voix :

— Bien, vous êtes culottés, la petite noce!

Il ne se pressa pas de quitter le comptoir; il alluma une pipe au lumignon de la porte; il sortit enfin en mettant ses gants et claquant des sabots.

— On ne s'embête pas là-dedans, — grogna-t-il, en voyant un homme blotti entre deux femmes. — Où est-ce que vous allez?

— Rue Linné d'abord, — dit Lydia, — au *Star-hôtel.*

— Et ensuite par les quais, — dit Julien, — jusqu'à la gare de Lyon.

Luce ne répliqua point. Il savait par là où dîner. Serré entre les deux cousines, il se tenait sagement, gêné plutôt de sentir ces deux corps chauds à la fois, ces deux visages frais et humides. Bientôt la gêne se précisa. On ne parlait plus. Il se demandait si d'accrocher deux bras ou d'enlacer deux tailles, la pose n'eût pas été plus naturelle. Mais cette idée plaisante, bien loin de l'amuser, semblait troubler un sérieux obscur qui veillait en lui. La voiture dansait dans la boue, accrochait au vol les lumières. Il regardait fixement la vitre tachée de gouttelettes, le dos du chauffeur sous la buée. Pour un peu il eût fermé les yeux, et il ne savait plus qui de Luce ou de Lydia pesait sur son bras droit ou sur sa cuisse gauche. Heureusement on s'arrêta. La porte du *Star-Hôtel* montrait un corridor clair, deux plantes vertes. Lydia — elle était bien à gauche — se dépêtra des quatre jambes, cogna la joue de sa cousine, et une fois dehors, s'écria :

— Oh! qu'il fait froid! Je suis contente de rentrer.

Ce fut le seul adieu qu'elle adressa; il valait mieux que des vœux indécents. La voiture roulait déjà. C'est Luce qui se rapprocha du jeune homme. Il la saisit dans ses bras, elle se détourna; il n'atteignit que la joue. Elle lui dit :

— Ça tient donc encore entre nous?

— Vous le voyez bien!

Elle hésita un peu.

— Oui, — dit-elle, — je le vois.

Alors elle lui livra de nouveau sa bouche, ses dents, plus encore. Il ne la voyait point; mais à la place de ses yeux qu'elle ne fermait pas cependant, il y avait une lueur brumeuse où il était baigné, confondu, emporté. Il ne respirait plus; elle soufflait régulièrement une sorte de râle; et soudain Julien eut la vision absurde de la sergente Daubignas, dont la gorge roucoulait le cantique d'un tout autre Dieu. Il fut content de ce rêve inavouable : il perdait l'esprit plus vite que Luce, mais il le perdait moins longtemps. Dans le plaisir même, ses craintes tombèrent. Et souriant un peu, sa bouche se détacha.

Luce reprit haleine, parut se secouer.

— On va en avoir des choses à se dire! — murmura-t-elle. — C'est vrai, on ne se connaît même pas. C'est drôle, la vie!

Il comprit parfaitement. Elle voulait dire que le hasard

aveugle fait grand peur. Il regarda le visage étranger, ces traits en désordre, cette pâleur que les lueurs de la rue découvraient ou voilaient tour à tour, avec une fantaisie tragique.

Derrière la vitre passait le quai funèbre, les grilles de la Halle aux Vins, puis celles du Jardin des Plantes, des arbres nus, des cabanes vides, l'ombre épaisse de ces enclos mêlés avec le ciel opaque. De l'autre côté l'horizon rougeoyait.

— Non, vous ne comptiez plus sur moi, — reprit Luce. — Je l'ai bien vu. Mais j'ai fait exprès d'attendre trois semaines. Et puis j'ai eu des ennuis.

— Avec l'homme d'Ivry? — hasarda Julien.

Elle feignit de faire envoler une plume.

— Liquidé, celui-là, — dit-elle. — Son usine l'a envoyé dans l'Yonne faire une installation. C'était une brute, cet homme-là. Il avait été bien amoché à la guerre, cela lui donnait un caractère insupportable, pire que le mien. Tantôt il avait peur de mourir, tantôt il jurait qu'il se ferait sauter lui-même, et moi avec lui. Oh! ce n'est pas qu'il fût jaloux; maniaque plutôt. Enfin n'en parlons plus. Bonne chance à ses poules!

Il ne répondit rien. Il dit un moment après :

— Elle est bien gentille, votre petite Lydia.

— Oui, mais c'est une gosse; et qui n'a pas de moyens dans la vie. Je vous raconterai. Il est vrai que chez elle il y avait une telle bande de tapés! A sa place, je serais tout à fait folle... Mais laissez donc Lydia : ce n'est pas le moment de parler des autres.

— Alors vous êtes libre?

Au lieu de répondre, elle haussa les épaules, et assise sur ses genoux, se roula dans ses bras, sur sa poitrine. Elle s'était décoiffée. Il effleurait ces cheveux fins, ce front bombé. Il ne raisonna plus, livré à elle par sa soumission tyrannique. Il lui dit des surnoms, des mots d'alcôve. Elle pesait sur lui, elle ne songeait plus à parler, à occuper le silence, où ne veillent que les corps.

Cela parut long, cela dura deux minutes. La voiture ralentit dans les vives lumières d'une place, sous une rampe. Un tramway plein de gens arrêta ses vitres, tout près d'eux;

vingt personnes les regardaient descendre du taxi obscur. Le chauffeur se fit payer en marivaudant; quand ils furent sur le trottoir, une grande terrasse de café les força de s'y abriter. Les tables étaient presque toutes achalandées; malgré la douceur de l'air, deux braseros cuisaient les joues, piquaient les narines. Des filles peintes veillaient là; et des gens sérieux, bastionnés de valises, buvaient le coup de l'étrier.

Ils ne se souriaient plus; mais, devant le garçon, tout aussitôt ils se tutoyèrent.

V

Julien ne pouvait décidément s'endormir dans ce lit étranger. Il s'assit et tâcha de voir le visage de Luce; elle gisait, sans un soupir, les lèvres crispées, la joue sur un bras, enlevée bien loin de lui par un sommeil jaloux, presque boudeur. Il se pencha tout à fait sur elle, et dans la pénombre il reconnut vaguement la femme vivante dans la bête étrangère qui dormait près de lui. Puis il se remit à songer, ce qu'il évitait d'ordinaire. Car il se sentait pour une fois parfaitement heureux, d'un bonheur étrange qu'il fallait bien s'expliquer, d'un bonheur, si l'on peut dire, hostile à sa personne habituelle, et qui l'effaçait, l'abolissait...

Il démêla d'abord dans ce bien-être des sensations simples et neuves : l'odeur inconnue, vinaigrée, de cette chambre peu meublée et froide. La douceur irritante des draps de coton très usés, fins comme soie, une déchirure que son doigt y caressait machinalement. Une espèce d'inquiétude aussi, qui avivait le plaisir de se sentir lancé dans une vie nouvelle, peut-être dangereuse; le souvenir d'étreintes hâtives et désordonnées; un feu brusque de passion qui, ayant rougeoyé, crépité, reflambé follement, ne laisse point de cendres, sinon une humiliation confuse, la conscience d'avoir cédé à un émissaire de la mort... Tout cela arrive à composer la seule volupté sérieuse qui est de reprendre intérêt à soi-même, de se retrouver jeune et sans souvenirs.

La fenêtre était à portée de son bras; il tira un rideau et la nuit du dehors apparut, bien plus lumineuse que la pièce : on découvrait, sur un vaste domaine de toits humiliés, la

charpente d'une usine qui portait à son faîte une enseigne de feu. Les lettres gigantesques brûlaient en plein ciel, solitaires, splendides, vaines comme une constellation. Elles éclairaient maintenant la chambre de Luce, accrochant des reflets çà et là, formant un trapèze de lumière blafarde sur le parquet mal ciré. En se haussant on voyait, sous cette zone brillante, des masures, la pente de la Butte-aux-Cailles, un passage à rampe de fer ponctué de lumignons, des tournants de ruelles très étroites et très désertes, et vers la droite la voie du métro sur son viaduc qui, vue de haut, semblait un chêneau plein d'eau de pluie.

Julien se recoucha à demi; il avait froid, et devait se contraindre pour réfléchir. Il y parvint cependant. La première vérité dont il convint, c'est que Luce paraissait moins périlleuse de près que de loin. Il avait moins peur d'elle maintenant qu'elle était là, dévêtue, à son côté, qu'il pouvait la toucher du doigt même sans l'éveiller. Par exemple la présence n'engendrerait pas facilement la satiété, car il en avait un indice qui ne pouvait tromper : sitôt les yeux fermés, il lui était impossible de se figurer ou dépeindre son visage, bien qu'il possédât une mémoire très visuelle et très exercée. Toute femme qu'il aimait échappait ainsi à son attention et à son souvenir; et peut-être le seul secret de ses amours était-il cette attention désespérée qu'il devait porter à leurs objets perdus sitôt qu'éloignés.

Car il connaissait dans la vie une autre infirmité aussi redoutable : il ne pouvait jamais rien abandonner, rien renoncer, rien interrompre qui lui fût venu des autres ou du hasard. Il n'avait jamais lâché une femme, il s'arrangeait pour être délaissé, surpris parfois quand le dénouement — quel beau mot! — arrivait aussi prompt qu'une cassure, ou au contraire quand la liaison mourait plus vite de langueur et de malentendus que de franchise et de violence. Même quand tout marchait selon ses vœux, que sentiment et liaison avaient mis longtemps à périr, c'était encore une occasion désagréable que l'arrêt final, la cessation de quelque chose qui, ayant existé, n'eût jamais dû retourner au néant. Se peut-il que des réalités s'abolissent définitivement un beau jour? N'est-ce pas déjà là une conquête du Vide qui nous

attend, du seul ennemi, du vainqueur?... Et quand donc Lucette, à son tour, serait-elle menacée? serait-elle emportée elle aussi? Non, non, cela semblait affreux, impossible. Au frisson qu'il en avait, Julien se sentait tout entier affolement et tendresse. Il savait bien au fond que c'était lui qui craignait, aimant, de n'aimer plus, existant, de n'exister plus. Mais l'amour n'a pas de dévoûment si fort que celui qu'on attache à son être. Plutôt que de voir l'avenir engloutir déjà le présent, ah! plutôt se rapprocher de ce corps engourdi, jusqu'à sentir le souffle imperceptible, jusqu'à caresser les cheveux impalpables, jusqu'à baiser doucement cette oreille trop grande, décollée, que Luce ne défend plus dans sa torpeur... La seule chose qu'il perçoit d'elle, sans recomposer les traits de son visage, c'est la finesse un peu maladive de la peau, qu'on dirait prête à s'envoler en pollen, — et puis l'attache du nez où reste de la poudre, quoi qu'elle dise, — et ces rousseurs bizarrement placées. Le reste, qu'elle a livré pourtant, n'appartient pas à la mémoire, à la raison. Sa folie, son égarement, ne sont pas elle-même, ni les gestes qu'elle n'a pas encore rendus familiers à son ami, ou qui sont ceux de toutes les femmes. S'il faut prier le temps de ralentir, c'est pour rappeler des actes plus rares, des sourires ambigus, mi confiance mi cruauté, des regards fugitifs, un simple mot paré de sa voix rauque, de son accent traînard...

Sur un compliment, pendant qu'ils dînaient, elle a dit : « Penses-tu, voyons, je ne suis qu'un petit bout de femme. » Elle a dit aussi à une question : « Tu ne prétends pas que je te raconte tout ce que j'ai fait? ou tout ce que je n'ai pas fait? » La fin, après un petit silence, pour le rassurer ou pour s'interdire à elle-même les mensonges... Elle a dit aussi, quand ils grimpaient l'escalier obscur, en silence et attentifs à ne pas trébucher : « Il y a dix-huit marches par étage. Mais pas à craindre les pots de lait. La concierge veut qu'on les pende aux boutons de porte. » Et qu'avait-elle dit quand, serré contre elle, il l'a obligée à le laisser monter, à crier *Fauvel* pour tous deux, à le tenir par la main dans un couloir qui sentait le fenouil, sans chuchoter, sans marquer le pas?

Au début elle refusait de rentrer ailleurs que chez lui; mais il avait une telle horreur de son logis, une telle frénésie de

quitter les régions connues, que sa volonté s'imposait. En échange il avait cédé à toutes ses prudences, à toutes ses réserves; il s'était livré à merci. Tout le long du repas, à l'entresol d'un caboulot, dans une salle surbaissée à fenêtres rondes, d'où l'on montrait ses jambes aux passants, il avait dit à Lucette tout ce qu'elle voulait savoir; ses ressources exactes, y compris l'économie de son budget; elle avait paru contente, mais discrètement; ils ne s'étaient rien promis, elle n'avait rien exigé; mais elle savait bien comment se conclut le pacte. Il lui a dit : « Par exemple, je ne veux pas de partage. » Elle a répondu avec de grands airs qu'elle ne mangeait pas de ce pain. Et il a fallu la flatter, la consoler de l'outrage. Elle a dit aussi : « Quelqu'un que j'aimerais bien qui serait tout pour moi, je serais tout pour lui. — Et fidèle? — Plus que lui, en tout cas. — Mais il y a des hommes fidèles! — Ah! là, là, madame Jules! » Et elle se tapait le menton en signe de dérision... Il reprenait :

— Un homme affranchi joue franc jeu. Moi, je ne m'en cache pas : j'attends qu'on me plaque, ou qu'on me trompe. Car alors... Il est vrai que nous trompons en ce moment l'homme d'Ivry, celui qui a si mauvais caractère.

— Ah non, — dit-elle. — Changer n'est pas tromper.

Et elle faisait une moue qui ne l'embellissait pas, mais qui était séduisante, agaçante au possible, comme un sourire embarrassé, comme une pudeur contrainte.

Dans le logement, elle a refusé d'allumer une lampe. Elle a montré par la fenêtre les agréments du paysage, l'éclairage gratuit de l'enseigne solitaire. Elle a seulement été chercher de l'eau sur le palier, le robinet ne coulant plus dans la cuisine. Elle avait les chairs glacées; le feu était mort depuis longtemps. « Tu verras bien demain, au jour, mes petites affaires. » Ils avaient d'abord grelotté, en plaisantant, dans les bras l'un de l'autre. Le lit portait un gros édredon, bleu sans doute, qu'on eût dit plein de vent, et qui tenait fort mal en place. Elle ne parlait plus dès qu'elle sentait des caresses. Décoiffée, elle avait reparu telle qu'il l'avait aimé le premier jour, bêtement, furieusement. Chose curieuse, elle était d'autant plus douce et sociable, qu'elle se sentait mieux en toilette ou moins débraillée : peut-être bien un scrupule de demi-laide qui se

surveille, et ne se pardonne pas toujours... Il avait l'impression qu'elle lui voudrait mal de mort si, au réveil, il semblait sur pied et vigilant. Il se promit de fermer l'œil.

D'ailleurs il n'avait aucune peur de perdre ses illusions. Il s'était assez rabâché en détail, durant trois semaines, les raisons qu'il avait de ne point l'admirer, cette femme levée dans un faubourg, qui se moquait de lui, qui l'avait embrassé si follement en jurant bien de ne le point revoir, et dont le visage, impossible à dessiner, l'obsédait sous ce voile d'oubli... Rien n'y avait fait; rien n'y faisait encore; rien n'y ferait jamais, à présent qu'elle était revenue et qu'elle lui avait cédé, victorieuse. Il se rappelait bien qu'avant la défaite, et tenue entre ses bras, elle avait ébouriffé d'une main ses guiches aplaties. Dans l'ombre transparente, elle montrait des pommettes larges, un front trop haut sous les cheveux ondés; mais elle montrait aussi cette bouche, ce menton qui tenaient la clé de l'instinct du plaissr... Là-dessus il essaya encore de recomposer ces images éparses; et de nouveau il n'y put réussir.

Alors, dépité, il reporta sur lui-même sa réflexion; il se félicita naïvement d'avoir conquis une proie plus sauvage qu'elle ne semblait. Le reproche de facilité était le plus pénible à repousser. Il le combattait violemment, et n'avait pas tort; car Lucette, plutôt qu'une femme facile, devait être au fond une belle petite rosse. Si elle avait suivi son souvenir, retrouvé sa trace, perdu sa tête, à lui revenait le mérite. Cela était clair. Il se glorifiait donc de tous les traits raisonnables qu'il avait pu surprendre en elle, de certaines réserves, de certains calculs, de certaines duretés même qui parfois passaient sur ce visage, de certains sourires obliques et réticents. Elle n'avait pas, au total, le physique d'une passionnée, non, mais d'une nerveuse instable; probablement elle dissimulait d'elle-même cette nature sous une énergie appliquée, rudesse et méfiance; qualités bien faciles puisqu'elle était du peuple, élevée à dure école, habituée à se défendre, et à se battre. Elle avait dit de la petite Lydia : « Cette gosse n'a pas de moyens. » Il fallait voir le tendre mépris qu'elle glissait dans ce jugement!

Lucette était donc une femme de tête, peu maîtresse du

reste, entendons même de son cœur. Voilà qui flattait Julien. Il souriait tout seul, les genoux repliés, face au dos bouffi de l'édredon. Il s'égarait : Si l'on avait mis Lucette au régime des tests et des dynamomètres, M. Comte se serait peut-être bien amusé... Mais qu'est-ce que venait faire M. Michel Comte dans cette rêverie que le sieur Verhaege, non pas Lepers, menait sur un lit d'emprunt, atteint d'insomnie amoureuse, dans un quatrième étage de la rue des Cinq-Diamants?

Là était le plus grand plaisir, le sentiment le plus proche de l'ivresse. Oh! certes, sans orgueil ni dilettantisme! Julien ne se tenait pas pour un esprit rare ni une volonté forte; il était même persuadé d'être le contraire; il mettait quelque joie amère à nourrir cette persuasion. Mais, s'il avait en lui un don singulier, c'était celui de se renier violemment, de détester ce qu'il était. Du mépris? bien moins : de la désaffection. De l'horreur? c'est trop dire; de l'antipathie plutôt; l'impression d'un servage odieux en compagnie d'un être mal choisi, au hasard; quelque chose comme un mariage imposé par la faiblesse et dont on ne voit plus que la duperie. Pourquoi était-il ce personnage-là plutôt qu'un autre? de quel droit s'y attacher avec dilection, comme font les imbéciles? Ma foi! On ne voit dans le monde que gens satisfaits de leur incarnation, ou plutôt si occupés à la nourrir, à l'entretenir, qu'ils ne se posent jamais de question sur ce sujet. Ils n'ont pas le temps de se dégoûter d'eux-mêmes, parce qu'ils croient encore recéler en eux des ressources, un royaume inconnu. Julien du moins a pris la peine de s'examiner à loisir; il n'attend plus de découverte, plus de surprise... Et si ordinaire qu'il se juge, il n'est pas homme à se contenter de cette prison. Espère-t-il donc une libération sublime, des aventures qui le transportent au loin? Même pas; il lui suffit d'espérer dans la duplicité. Il n'a point de maître, point de famille, point de Dieu, avec qui jouer à cache-cache; mais il éprouve malgré tout un plaisir exquis à se cacher, à changer de goûts, de mœurs, de langage, d'âme s'il se pouvait... Quitte à se ménager toujours une retraite vers le passé, qu'il serait si cruel de noyer de ses mains, d'enterrer à jamais...

Soudain il démêle une contradiction dans ces travers bizarres : il aime à la fois faire peau neuve et il n'ose jamais

jeter les vieilles peaux, qui sont lui, qu'il déteste et aime jalousement... Mais quoi! rien d'illogique au fond; car s'il met à rafraîchir son goût de vivre tant d'ardeur, tant de désespoir, c'est qu'il a horriblement peur de mourir... Allons, avouons-le : il n'y a que ce sentiment au monde, que cette crainte, et que ce désir : échapper à ce qui meurt. Dure tâche d'ailleurs que celle de forger une telle illusion; terrible esclavage encore que cette hantise! Mais ce n'est pas l'heure de trop réfléchir, de revenir à la sagesse, de se démontrer qu'à un tel jeu on est vaincu d'avance... Respirons plutôt l'odeur de la chambre inconnue, rafraîchissons notre regard sur ces objets assoupis autour de nous, une femme qui laisse pendre la main dans une ruelle, une armoire qui brille sournoisement, un guéridon bossu qui doit être une machine à coudre. Et au dehors, la nuit froide où brillent des étoiles artificielles, mais éclatantes et peu disposées à s'éteindre... Allons, tout cela existe encore, rien de cela ne veut mourir.

Pour composer son assurance, il vaut mieux ne plus ergoter sur soi-même. Il vaut mieux rassembler tous les souvenirs de Lucette, tandis qu'elle dort, tandis qu'elle ne résiste plus au regard comme font les êtres vivants. Se doute-t-elle qu'elle pose ainsi docilement, en sa propre absence, elle qui a dit avoir si mauvais caractère?

Elle a fait plusieurs fois cet aveu hier soir; gentiment, mais à voix sourde et sérieuse. Julien a fait appel au cœur. Il a dit : « Quand on fait souffrir les autres, c'est qu'on a souffert soi-même. Tu as dû être comme moi. Tu n'as pas dû étouffer de tendresses quand tu étais gosse ».

C'était supposé si juste qu'elle a avoué ce point aussi... Peu à peu elle a dévoilé des coins de son enfance. Ce ne sont pas de beaux tableaux, ni gais; mais cela est excitant à connaître. La mère a dû disparaître de bonne heure; par la mort probablement; on se soigne mal quand on est ménagère à Saint-Ouen, et pas besoin de supposer la fugue ou l'inconduite. Le père demeuré seul à soigner trois mômes, furieux de ce rôle-là, ne rentrait pas au logis durant des jours, des semaines entières; on lui arrachait l'argent sou par sou; on profitait de ses attendrissements quand il avait un peu bu et qu'il

supportait les caresses; mais d'ordinaire il n'ouvrait pas la bouche en famille, sauf pour causer avec son chien. Le fils Raymond allait fumer et vadrouiller avec les galopins; la fille aînée, qui s'appelait Marguerite, vaquait au ménage. Elle est morte à dix-sept ans; de quel mal? c'est encore obscur. En tout cas, le commissaire a fait porter le corps à Paris, pour savoir si Marguerite ne s'était pas empoisonnée. Elle était gentille, Marguerite, brune, avec des dents superbes. Elle détestait le père presque autant que faisait Lucette. Toutes deux allaient sur les buttes, dans les carrières, cueillir des fleurs jaunes. Et aussi des champignons dont elles cuisaient des platées pour le père. Elles espéraient bien que cela le ferait mourir. Elles le regardaient manger, à travers la serrure, pour le voir verdir, tomber raide, la langue dehors. Mais il se régalait et ne mourait pas. Alors elles riaient ensemble comme des folles parce que le sort se moquait d'eux tous...

Il y avait aussi un oncle qui habitait Clichy; il était allumeur de la ville; quand elles étaient toutes mômes, elles l'accompagnaient dans sa tournée, et s'en vantaient à l'école; parce qu'il portait le feu à sa grande perche, et qu'il était un personnage connu. Il buvait, par exemple! et point à l'occasion. Il appelait une absinthe une *petite*. Il prenait six *petites* chaque soir; mais il ne tombait jamais. C'était un bon homme.

Le père au contraire s'ingéniait à punir ses filles par des supplices raffinés. Une fois il leur avait rasé les cheveux, comme à des pouilleuses; elles n'avaient plus osé sortir de quinze jours; il est vrai qu'il avait surpris la doublure d'un sac décousue, et qui servait de poche secrète pour des billets doux. Comme s'il se gênait, lui! il découchait, il habitait tantôt chez une femme, tantôt chez une autre; mais il ne ramenait point de marâtre; il gardait la superstititon de son épouse, morte ou vivante, maîtresse du foyer. En revanche, dès que les enfants travaillèrent, il ne regardait pas à leur argent. C'était un homme libre, Luce dévorait sa paye en petits illustrés, qu'elle lisait même à l'atelier, ou dans ses courses de livraison. Elle avait égaré ainsi sur un banc de square tout un service de table ; au temps qu'elle faisait un apprentissage de polisseuse et reperceuse : mais ce métier-là est

trop abrutissant; on bouillonnait sous un manchon à gaz qui vous cuisait la tête, et on ne pouvait bavarder en travaillant, tant les choses sont délicates. Les patrons étaient pourtant des vieillards bien aimables. Quand on cassait une lime ou une lampe, on allait pleurnicher près de la femme, qui remplaçait l'objet en disant : « Cache-le à mon mari! » et une autre fois au mari qui disait : « Silence à ma femme! » Ces gens-là n'ont pas fait fortune. Ils n'ont même pas pu retenir leurs ouvrières. Un beau jour Luce est venue habiter Paris avec une copine, et travailler aux cartonnages.

Là s'arrêtent les confidences; et là commencerait la jalousie, si le passé appartenait à quelqu'un. Mais Julien sait par expérience que les choses finies sont dignes de pitié et jamais de colère. Il lui plaît de supposer ce que Lucette ignore elle-même. Il rêve que le père Fauvel, dont elle ne sait plus s'il existe, est mort ignominieusement, qu'on l'a jeté dans une fosse au cimetière de Saint-Ouen, où les sirènes des usines entretiennent le même bruit pour les esclaves morts que pour les esclaves vivants : serré dans un coin de terre, entre d'autres malheureux sans âme, enclos dans de grands murs pâles, sous un ciel vide et noyé de fumées, voilà-t-il pas pour l'éternité la même prison, la même usine? Et tous ses pareils continuent à vivre et à travailler. Ah! pourvu qu'ils ne s'éveillent pas! quelle atrocité s'ils apprenaient qu'ils vivent, s'ils voyaient leur destinée en face! Qui donc? eh non pas le peuple tout seul, mais les hommes en général; et les femmes pourtant moins asservies en apparence.

Il pense cela, et sourit encore, car il se rappelle à présent que Lucette lui a malgré tout conté quelque chose de la petite Lydia : ce sont aussi deux traits d'esclavage. et qui ne prêtent pas tant à sourire. Lydia aussi a travaillé en atelier, quand elle avait quinze ans, pendant une maladie de sa tante. Il y avait là un vieil ouvrier, un veuf poussif qu'on surnommait l'Éléphant. Il avait perdu sa fille, une petite de seize ans. Alors un soir il avait accompagné Lydia et lui avait demandé d'un air triste de venir loger chez lui. Elle ne lui avait pas ri au nez tout de suite; elle n'avait pas dit qu'elle vivait déjà en famille. Elle avait accepté de déjeuner chez lui a midi un samedi. Il habitait un pavillon sous des arbres, à Aulnay :

tous les matins, disait-il, on prendrait le train ensemble. Il serait son père. Ils avaient fait la dînette; elle ne disait trop rien. Tout à coup il s'était jeté sur elle pour l'embrasser. Elle avait griffé, mordu. Il s'était écarté en sanglotant. Ça devait être affreux, les pleurs de l'Éléphant, la honte est plus laide encore que la douleur; car, avec de la lâcheté, la honte a encore moins d'excuses. Il avait voulu consoler Lydia, lui avait offert de l'anisette. Il l'avait laissé fuir. Et jamais plus il n'avait reparu aux cartonnages.

Voilà des histoires que Lydia Lemège n'eût pas contées elle-même devant Julien, et que Luce rapportait avec une espèce de moquerie, car elle ne posait pas à la sentimentale. Simplement il fallait montrer qu'on connaît les hommes pour ce qu'ils valent... Tous les mêmes; quelques-uns plus mufles encore. A preuve cette espèce de gros cabotin qui patronnait Lydia, dans les premiers temps, quand elle commençait à être artiste; elle venait à sept heures, après le travail, dans un café du boulevard de Strasbourg. Il était aimable pour elle; il l'appelait petite mignonne et le faisait au mondain. C'était au printemps. Il l'invite à venir un dimanche, en même temps qu'une amie, le voir à Versailles dans sa maison, un vrai studio, pour cueillir des cerises. Elle arrive; l'amie a manqué au rendez-vous. Il la promène, la conduit en auto dans un dancing, prendre le thé, s'essouffle avec elle sur le parquet ciré, la retient à dîner en tête à tête, et lui indique le dernier train. Elle arrive à la gare, trouve tout fermé et désert. Il savait bien, le gros, qu'il n'y avait plus de train; il comptait qu'elle reviendrait demander l'hospitalité! Mais c'était mal connaître Lydia. Elle avait trop peur de lui pour rester, trop peur des gens pour dormir dans la gare; à seize ans, elle n'osait louer une chambre. Elle marcha donc devant elle, jusqu'à des bois obscurs, près d'une pièce d'eau, elle coucha sur un banc mouillé, au milieu des mille petits bruits, des mille petites bêtes, mourant de froid, mourant de terreur, et de colère aussi contre le coquin. Elle pleura tellement toute la nuit qu'elle trempa les pans d'une robe de crêpe neuf, qui lui servaient de mouchoir. A l'aube elle prit le train de Paris; les gens se montraient cette enfant déchirée et poudreuse, rouge et luisante de larmes. Dans la rue ensuite un agent l'avait regardée

curieusement. Elle était parvenue à rentrer chez elle sans encombre. Mais ces aventures-là vous montrent le monde comme il est, vous forment le caractère. « Moi, disait Lucette, si j'avais été d'elle, j'aurais été la nuit mettre le feu à la maison du vieux cabot. Et si je le rencontrais encore, je lui jetterais mon verre à la tête. » Mais Lydia le voit passer quelquefois et se borne à ne le plus reconnaître. D'ailleurs le gros porc, il en fait autant... Et en un sens il vaut mieux pour la petite Lemège de ne pas garder trop d'illusions. Sans quoi, dans son milieu, elle se ferait rudement exploiter. Au lieu qu'elle a choisi le bon parti, la sagesse, quitte à travailler, comme elle fait, dans les mauvaises périodes, plutôt que de dépendre de quelqu'un. Sa tante et son oncle, c'est répété, sont des manières de toqués; la vie était impossible chez eux. Non pas qu'ils fussent méchants, mais des idées en tête, des idées de l'autre monde — c'est bien le cas de dire — des idées qui devaient mener directement à l'asile. Et groupant autour d'eux tous les loufoques de Vaugirard... Mon garçon, tu n'en sauras pas plus, puisque tu es si curieux et que tes yeux en brillent...

Et Luce riait de bon cœur, elle se rembrunissait après, car elle n'aimait pas qu'on s'évadât loin d'elle en sa présence. Elle boudait pour un seul mot à répéter. Il avait menacé par jeu de la mordre; il lui avait mordillé prudemment l'avant-bras. Alors elle s'était mordue elle-même si cruellement que le sang manquait perler et qu'elle avait des larmes aux cils. Tels étaient ses orgueils, ses défis quand il s'agissait d'elle.

Des images si puissantes, des souvenirs si baroques enchantaient Julien qui, à peu peu, s'endormit à son tour, croyant veiller; le rêve cessa quand commença le sommeil; et ce qui d'habitude délivre les hommes le livra engourdi, sans armes, à la nouvelle tyrannie .

ANDRÉ THÉRIVE

(*A suivre.*)

UNE ILLUSTRATION MONDIALE, UN GRAND SUÉDOIS :

SWANTE ARRHÉNIUS

Le 2 octobre dernier s'éteignait à Stockholm une des grandes lumières du Monde. La Science est en deuil d'un homme de génie : Swante Arrhénius en avait fécondé tous les domaines.

La Chimie-Physique, cette discipline nouvelle qui a déjà tant accru, en profondeur comme en surface, nos connaissances sur les propriétés et les transformations de la matière, reconnaît pour l'une de ses bases essentielles la théorie de la *dissociation électrolytique*, dite aussi *dissociation ionique*. Arrhénius la formula il y a quarante ans, alors qu'il était jeune privat-docent à l'Université d'Upsal.

On sait depuis les célèbres travaux de Faraday (1833) que le passage du courant électrique à travers les solutions de sels, bases et acides (électrolytes) a pour résultat de séparer les éléments constitutifs en deux parties distinctes, les ions électropositifs et les ions électronégatifs, dont chacun se porte au pôle de signe contraire. Reprenant, pour les développer et les préciser, les idées de Grotthus et de Clausius, dont on peut rapprocher la théorie chimique dualistique de cet autre grand Suédois que fut J. J. Berzélius, Arrhénius admet que, dans les solutions électrolytiques, les électrolytes sont déjà en notable partie décomposés en leurs ions, et que la décomposition progresse avec la dilution. Lorsqu'un électrolyte est décomposé par le courant, c'est parce que ses molé-

cules étaient préalablement dissociées en leurs ions; le courant ne fait que transporter les ions aux deux pôles.

L'idée que dans l'eau salée le chlore et le sodium, doués de si puissantes affinités, pouvaient être à l'état libre, parut d'abord inacceptable à tous les chimistes. Mais on ne tarda pas à être frappé par un accord remarquable de catégories très différentes de faits avec la théorie, et il fallut se rendre à l'évidence.

Raoult, en étudiant les abaissements des températures de congélation des solutions aqueuses par rapport au point de congélation de l'eau pure, avait trouvé pour certains corps, à sa grande surprise, des nombres qui correspondaient à une quantité de substance beaucoup plus grande que celle qu'il avait réellement introduite. Or ces corps étaient précisément des électrolytes. Les anomalies s'expliquaient aisément avec la théorie d'Arrhénius. Si, pour fixer les idées, une solution de sel marin se comportait comme si elle avait renfermé deux fois plus de sel, c'est parce que chaque molécule dissoute est dédoublée en ses deux ions chlore et sodium, et que chaque ion équivaut à une molécule complète quant à l'influence sur la congélation du solvant.

La justesse de cette interprétation se trouve vérifiée par la mesure de la conductibilité électrique, qui donne un second moyen de déterminer le degré de dissociation du sel : le nombre trouvé par la méthode électrique est presque identique à celui qu'on obtient par la voie cryoscopique. Une telle concordance entre les résultats d'expériences faites dans des domaines aussi différents que ceux de la chaleur et de l'électricité est vraiment saisissant. Ce fut un succès décisif pour la théorie.

D'autres preuves, très diverses, furent apportées par Arrhénius, qu'il serait superflu de rappeler ici. Au surplus, l'existence individuelle des ions, en dehors de tout courant électrique, n'a-t-elle pas été prouvée directement par l'étude de la constitution des cristaux de sels minéraux au moyen des rayons X, établissant la présence aux nœuds du réseau cristallin d'ions et non de molécules?

Il nous serait maintenant aisé de montrer comment l'hypothèse de la dissociation électrolytique, qui vint si opportu-

nément s'allier aux belles théories de Van't-Hoff, a permis d'aborder, et souvent de résoudre de la manière la plus élégante, une multitude de problèmes chimiques d'un haut intérêt, dans l'ordre théorique comme dans celui des applications aux recherches biologiques et aux opérations industrielles, et comment encore, par ailleurs, elle a conduit, notamment, à une représentation mécanique du mode de production des forces électromotrices, qui, depuis Volta et Galvani, faisait l'objet de perpétuelles discussions. Nous pensons en avoir assez dit pour faire saisir toute l'importance du progrès réalisé par cette magnifique conception.

Arrhénius ne s'est d'ailleurs pas contenté d'appliquer aux électrolytes l'hypothèse de la dissociation ionique. C'est par l'ionisation qu'il expliquait, dès l'année 1887, la conductibilité qu'acquièrent les gaz quand ils sont parcourus par une décharge électrique ou éclairés par la lumière ultraviolette; et l'on sait quel développement a pris cette idée depuis la découverte des rayons X[1].

***

Une autre grande acquisition, celle-ci restée longtemps incomprise et stérile, date également des années de jeunesse d'Arrhénius. En étudiant la vitesse d'hydrolyse du sucre par les acides étendus en fonction de la température, il émit, pour rendre compte de l'accélération de la réaction, l'hypothèse des *molécules actives*, seules, entre toutes, aptes à réagir, dont la proportion augmenterait rapidement quand la température s'élève. Dans l'expression mathématique qu'il donna pour exprimer la relation liant la vitesse à la température, il fit intervenir un terme qui n'est autre que le complément critique d'énergie que doivent prendre les molécules pour passer de l'état de repos à l'état activé. L'importance n'en a été reconnue que dans ces dernières années, à la suite des travaux de Berthoud, Marcelin, Lewis, Perrin, Job. Il y a là une notion très profonde, qui a déjà à son actif des succès

1. L'ionisation des gaz procède cependant d'un tout autre mécanisme que celui de l'ionisation des composés en solution : il consiste en l'arrachement d'un électron d'un atome ou d'une molécule.

indéniables, en particulier pour l'interprétation des actions catalytiques, tant négatives que positives. On peut lui prédire un brillant avenir.

***

Mais voici l'imagination d'Arrhénius s'envolant vers les « espaces infinis ». L'attraction newtonienne conduit à envisager l'évolution des mondes comme tendant à une agglomération de la matière en masses de plus en plus grandes, pour aboutir finalement à un petit nombre d'immenses soleils. D'autre part, l'état ultime, en vertu du principe de Carnot impliquant que la chaleur ne peut passer que d'un corps chaud à un corps froid, serait, suivant la forte expression de Clausius, la « mort calorifique » de l'Univers; il représenterait la transformation définitive de toutes les formes d'énergie en chaleur et l'égalisation universelle des températures. Ce serait la disparition de tout mouvement d'ensemble, de toute électricité, de toute transmission d'énergie, de toute vie; il ne resterait que le mouvement moléculaire : la chaleur.

Pour Arrhénius, de telles conclusions ne sont pas acceptables; car, s'il en était ainsi, le terme de l'évolution des mondes, vu l'énormité de la durée, serait déjà atteint.

Arrhénius, avec son audace accoutumée, parvint à s'affranchir de la fatalité de la mort calorifique en faisant appel à la *pression de la lumière* dite encore *pression de radiation*. Ce phénomène, prévu théoriquement par Maxwell et expérimentalement observé par Lebedew, puis par Nichols et Hull, consiste, comme on sait, dans l'impulsion mécanique qu'exercent les rayons lumineux sur les corps qu'ils frappent. Suivant Arrhénius, la pression de la lumière doit éloigner des étoiles les poussières cosmiques dont les dimensions sont assez petites pour que la répulsion l'emporte sur l'attraction newtonienne dépendant de leurs masses. Les poussières ainsi chassées au loin sont captées par les nébuleuses, amas de matière extrêmement diluée et de température très basse; celles-ci sont le siège de la naissance de nouveaux soleils par des condensations de matière. Arrhé-

nius suppose que l'énergie se concentre dans les noyaux de formation grâce aux poussières cosmiques : elles transmettent l'énergie reçue des soleils, par choc, aux molécules gazeuses de la nébuleuse, et celles de ces molécules qui ont, de ce fait, acquis de grandes vitesses, la transfèrent, suivant un ingénieux mécanisme proposé par Arrhénius, aux noyaux, dont, par suite, la température s'élève.

« De la sorte, conclut Arrhénius, par cette action de compensation entre pesanteur et radiation, ainsi que par des échanges de température et de concentration de la chaleur, il devient possible à l'évolution du monde de parcourir un cycle perpétuel, où nous ne voyons ni commencement ni fin. »

C'est simple, et c'est beau ! Quand d'un coup d'aile le savant atteint à de telles hauteurs, la Science a déjà changé de nom, pour se confondre avec la grande poésie. Poète, Arrhénius l'était par essence, si le propre du poète, selon la lettre du mot, est de créer des idées et des images. Ce cerveau, sous des dehors d'ailleurs placides et doux, était sans cesse en ébullition, en perpétuel mal d'enfantement. Et les créations succédaient aux créations. Suivons-le encore dans les régions cosmogoniques, il n'a pas fini de nous étonner par la diversité et l'originalité des aperçus. La pression de radiation, en revenant sur la scène, va nous apparaître comme une sorte de leitmotiv dans l'interprétation des grands phénomènes interastraux.

On s'accorde à reconnaître que les rayons cathodiques, corpuscules d'électricité négative animés d'énormes vitesses, produisent les aurores polaires par leur enroulement dans le champ magnétique terrestre et leurs chocs sur les molécules des gaz raréfiés de la haute atmosphère. Arrhénius a donné l'explication suivante de l'origine de ces rayons électriques. Il observe que de fines particules solides ou liquides formées par condensation aux limites de l'atmosphère solaire doivent, si leur diamètre est assez faible, et comme si le soleil avait horreur de la poussière, être repoussées au loin par la pression de radiation, qui dépasse alors l'attraction newtonienne exercée par l'astre. Ces particules, dont le nombre sera considérable à la suite d'une éruption solaire, se formeraient de

préférence sur les ions négatifs; elles emporteraient par suite avec elles une charge, et elles l'abandonneraient en déterminant une émission cathodique lorsque, après un trajet de vingt à trente heures, elles atteindraient les confins de notre atmosphère. De même, selon Arrhénius, peuvent s'expliquer la formation et l'orientation des chevelures cométaires, ainsi que la courbure qu'elles présentent fréquemment.

Le cycle perpétuel de la matière inanimée, tel que l'a conçu Arrhénius, l'a conduit à penser que la vie aussi doit « se perpétuer indéfiniment et sans diminution ». Sous le nom de *panspermie interastrale*, Richter avait émis une théorie de propagation de la vie d'après laquelle les germes de vie seraient répandus en nombre infini dans l'espace; ils se transmettraient de planète en planète de toute éternité, et les météorites seraient leurs agents de propagation. Acceptée d'abord, l'hypothèse fut abandonnée lorsqu'on eut montré que la formation des météorites, par la rencontre de deux corps célestes, devait être accompagnée d'un tel dégagement de chaleur, qu'aucun germe n'aurait pu résister. Arrhénius attribue aux radiations le rôle de transporteurs, à travers les mondes, de ces germes aux dimensions minimes, par l'effet de la pression qu'ils en reçoivent. Mais la pression de radiation empêcherait ces petits êtres d'entrer dans un système planétaire. Selon Arrhénius, ils doivent rencontrer des poussières cosmiques plus volumineuses sur lesquelles ils se fixent, et ils peuvent dès lors, ainsi véhiculés par l'effet de la gravitation, que ne contrebalance plus la pression de la lumière, pénétrer dans les systèmes planétaires.

***

Faut-il mentionner encore les études spéculatives d'Arrhénius sur l'énergie solaire, sur les causes des époques glaciaires, sur l'âge de la terre, sur la chaleur terrestre, ses calculs sur les réserves de combustibles dont dispose l'humanité, et sur d'autres questions encore du même genre où se sont donné libre cours l'activité et le pouvoir de pénétration de ce grand esprit? Est-il d'ailleurs un seul ordre général de problèmes

auquel il ait pu rester indifférent? On peut dire que toutes les sciences ont tour à tour tenté sa soif de connaître et de découvrir. Et il n'est pas jusqu'à la biologie pure où il n'ait fait une incursion hardie par des études sur la physico-chimie des agglutinines, des toxines et des antitoxines, qui ont apporté des vues bien inattendues sur les mécanismes de la sérothérapie.

Mais arrêtons-nous, nous n'en finirions pas. Le sujet est, pour ainsi dire, inépuisable. Essayons, en terminant, de prendre du recul et de juger cette œuvre et cet homme. Ce qui frappe, quand on envisage l'ensemble, c'est, tout d'abord, la très grande variété des travaux. Elle révèle chez leur auteur des connaissances d'une amplitude tout à fait exceptionnelle et une prodigieuse souplesse d'esprit. Son intelligence avait pour domaine l'Univers, dans le temps comme dans l'espace. Non moins dignes d'admiration, dans les productions de ce vaste cerveau, sont la profonde originalité des conceptions et l'imagination puissante qu'elles supposent. Et qu'importe d'ailleurs que ces conceptions soient ou non l'expression de la réalité, qu'il s'agisse de ses théories sur les propriétés intimes de la matière ou de ses hypothèses sur l'évolution des mondes? Si la vérification de ces dernières est sans doute lointaine, celles-là ont prouvé leur fécondité, et rares sont, dans l'histoire des sciences, les théories qui ont connu des succès aussi éclatants que celle de la dissociation ionique.

Swante Arrhénius a été un grand novateur. Il a jeté sur tout le monde matériel de brillantes clartés. Heureux les hommes à qui il est ainsi donné de porter haut et loin le renom de leur patrie en servant et honorant l'Humanité!

CHARLES MOUREU,
de l'Académie des Sciences,
Professeur au Collège de France.

LE MOUVEMENT DRAMATIQUE

Il m'est arrivé de rencontrer Marie Lenéru, qui est morte en 1918. C'était une grande fille robuste, bien découplée, bien en chair, et les gens du peuple qui la voyaient passer devaient se dire : « Voilà une gaillarde! » C'était pourtant une infirme, et la légende ne ment pas. A l'âge de douze ans, elle était devenue sourde et avait failli devenir aveugle. Elle avait gardé la vue basse, et sa surdité persistait. Cependant je crois bien me souvenir d'avoir pu échanger quelques mots avec elle, sans recourir à l'alphabet des sourds-muets : elle devinait ce qu'on lui disait, d'après le mouvement des lèvres. Elle aimait passionnément la littérature et les arts : il paraît qu'elle se montrait bonne musicienne à douze ans, avant sa maladie. La pauvre fille a dû cruellement souffrir; il lui a fallu une rare énergie pour continuer de s'instruire et pour faire œuvre d'écrivain. Son cas, infiniment touchant, commande la plus respectueuse sympathie. On comprend que des hommes de lettres s'y soient intéressés, et qu'ils aient généreusement usé en sa faveur de leur influence. Mais telle est l'ironie des choses humaines que certains d'entre eux lui ont rendu de mauvais services en passant toute mesure et en l'écrasant sous des pavés d'ours. M. Fernand Gregh, lui, a su maintenir un ton relativement discret dans sa préface des *Affranchis*, mais il y raconte que Mendès déclara pendant six mois *urbi et orbi* qu'il venait de découvrir une femme de génie. C'était Marie Lenéru, laquelle n'avait pas de génie. Je me rappelle qu'en arrivant à l'Odéon pour la répétition générale de ces *Affranchis* en décembre 1910, je

trouvai sous le péristyle mon ami M. Léon Blum, alors mon confrère en critique dramatique, grand lettré, ancien normalien, lequel me notifia que j'allais entendre un chef-d'œuvre. On vient de réimprimer l'article publié à cette date par M. Léon Blum : on y voit de combien de façons Marie Lenéru l'emporte sur divers écrivains illustres, notamment sur M. François de Curel et sur Maurice Barrès, et qu'elle est un philosophe dans le genre de Spinoza. Mais le plus exorbitant dithyrambe a été inséré ces jours-ci par *Comœdia* et signé de M. Henry Marx. Même s'il s'agissait de Shakespeare, ou de Sophocle, on le trouverait un peu hyperbolique. Et si Dieu le père, Jéhovah en personne, avait la fantaisie de composer une pièce en trois actes de cette même auguste main qui rédigea les tables du Sinaï, on se demande comment M. Henry Marx, pourtant fils d'Abraham, pourrait aller plus loin dans l'éloge.

En 1910, dans la nouveauté, les *Affranchis* furent une déception, parce que même si l'on tient un chef-d'œuvre authentique, il est plus prudent de ne pas trop l'annoncer d'avance, et parce qu'il s'en fallait beaucoup que les *Affranchis* en fussent réellement un. On aurait mieux accueilli la pièce, si elle s'était présentée avec la modestie convenable comme l'essai d'une débutante, et l'on serait volontiers convenu qu'elle apportait quelques espérances. D'ailleurs celles-ci ne se sont pas réalisées. Les pièces suivantes de Marie Lenéru ont toutes été ce qu'on appelle des fours caractérisés. Le *Redoutable* a paru tel aux spectateurs, la *Paix* a fait le vide, et la *Triomphatrice* n'a pas triomphé du tout, malgré le précieux concours de madame Bartet. Le métier de découvreur d'étoiles est flatteur, mais hasardeux. Le génie que Mendès avait aperçu dans sa lunette, par un soir d'enthousiasme, ne résistait pas à l'examen. L'expérience démontrait que si Marie Lenéru était peut-être un profond penseur, assurément ce n'était pas un grand auteur dramatique, ni surtout un auteur à succès. La malheureuse, à qui l'on avait un peu hâtivement monté le cou, étant morte à la peine, on croyait l'aventure liquidée et les thuriféraires réduits à s'extasier sur le *Journal*, contre lequel, d'ailleurs, j'aurais aussi quelques objections, si c'était mon sujet.

Mais les lanceurs et les corybantes ne l'entendaient pas ainsi. Ils n'eurent de cesse qu'ils ne fissent entrer les *Affranchis* à la Comédie-Française, à qui ils persuadèrent qu'il y avait là un devoir. Déjà échaudée par l'échec de la *Triomphatrice*, la Comédie-Française s'est laissé intimider encore une fois, et a naturellement subi une nouvelle déconvenue. C'était facile à prévoir, les *Affranchis* étant sans doute la meilleure pièce de Marie Lenéru, mais non point une bonne pièce à beaucoup près. Des obligations envers la littérature, ce théâtre en a certes, et qui peuvent lui imposer même des sacrifices d'argent, pourvu que l'art y trouve son compte. Il était trop clair qu'on ne pouvait en l'espèce s'attendre à aucun bénéfice pécuniaire ni artistique, et qu'on jouerait un mauvais tour à la petite réputation de l'infortunée Marie Lenéru, en faisant éclater à tous les yeux, dans ce cadre solennel, la faiblesse de son plus fameux ouvrage, où l'on avait pu voir quelque promesses il y a dix-sept ans, mais qui cette fois a ennuyé tout le monde.

Antoine n'avait pas eu tort de l'accueillir à cette époque dans son Odéon, qui est ou doit être un théâtre de jeunes, ouvert à toutes les tentatives tant soit peu neuves et hardies. La Comédie-Française, au contraire, devrait ne monter que des pièces d'une valeur solide, et surtout n'aller ramasser dans les autres théâtres que les œuvres d'une renommée définitivement établie. Ce n'est pas son rôle de céder aux instances de quelques chapelles ou de politiciens incompétents. Ce qui manque le plus à ce théâtre national, c'est une direction littéraire clairvoyante et ferme. L'administrateur n'est qu'un fonctionnaire et n'a d'autorité que pour exécuter les ordres d'un ministre, qui trop souvent fait jouer une niaiserie par simple complaisance, comme il donnerait un bout de ruban ou un bureau de tabac. Le comité de lecture se compose de comédiens qui, même remarquables dans leur partie, peuvent n'avoir aucune culture, aucun sens critique, et qui au surplus dépendent du bon plaisir ministériel presque aussi directement que l'administrateur. Il faudrait que celui-ci fût un grand lettré, seul chargé de composer l'affiche, nommé pour sept ou dix ans avec pleins pouvoirs, inamovible, jusqu'à ce terme, et ainsi protégé contre l'arbitraire, l'intrigue ou les

représailles. Faute d'une révolution aussi radicale, les choses iront de mal en pis. La liste des ouvrages créés ou repris en ces dernières années rue Richelieu est généralement un désastre et souvent un défi au bon sens. Heureusement qu'il y a un répertoire! Mais ce n'est pas ainsi qu'on l'enrichira. Et l'on finira par apprendre au public, jusqu'ici fidèle contre vents et marées, qu'il n'est plus vrai qu'on passe toujours une bonne soirée à la Comédie-Française. Le jour où cet adage bourgeois et proverbial n'aura plus cours, il sera un peu tard pour faire des réformes, et tout sera bien près d'être perdu.

Insisterai-je sur ces malencontreux *Affranchis*, déjà en pleine déroute? C'est une pièce à prétentions philosophiques, mais prodigieusement superficielle et primaire, dont les visées sont, du reste, exactement opposées à ce qu'on a l'habitude de croire. Le nom de ses principaux patrons a fait naturellement passer Marie Lenéru elle-même pour une affranchie, une intellectuelle, d'esprit audacieux et novateur. Ici du moins c'est précisément le contraire, et l'écrivain le plus conservateur, voire le plus rétrograde, n'aurait pas fait mieux : je parle des tendances, et non pas du talent. Du talent, il y en a dans tous les partis, et n'importe quelle doctrine peut inspirer un chef-d'œuvre. Ce n'est pas du tout la thèse de Marie Lenéru qui l'a empêchée d'en écrire un. Mais il sied de dire les choses comme elles sont et de constater que la protégée de Mendès, de Léon Blum et d'Henry Marx ressemble ici à M. de Curel ou même le dépasse par l'ardeur de son traditionalisme social et religieux. Car si M. de Curel a ses opinions et ne les dissimule pas, du moins il montre une certaine impartialité et donne loyalement la parole aux opinions adverses. Marie Lenéru, au contraire, ne trace qu'une indigne caricature de son héros le professeur Philippe Alquier, champion de toutes les libertés et de tous les progrès.

Elle nous le représente comme un grand philosophe, un homme illustre, un grand homme. Une jeune échauffée déclare qu'il n'y en a que trois ou quatre comme cela dans l'histoire. Lui-même, il avoue qu'il n'y en a pas dix aujourd'hui qui le vaillent : car il est modeste. Or, ce maître génial ne dit dans la pièce que des banalités et des sornettes, qui ont l'air d'être

empruntées à des manuels ou déformées par des citations tendancieuses. On pense aux conversations de M. Homais et du curé Bournisien dans *Madame Bovary*. Ce Philippe Alquier, est, paraît-il, un éminent immoraliste, un type dans le genre de Nietzsche. Mais Nietzsche, lui, est vraiment un grand esprit et un admirable écrivain, qu'on peut discuter, non accuser de sottise ou de platitude. Et son immoralisme instaure une autre morale, plus dure et plus héroïque que l'ancienne. Il ne détruit que pour reconstruire quelque chose de plus haut, de plus difficile et de plus beau.

C'est dans les polémiques de chef-lieu de canton qu'on s'imagine qu'un nietzschéen est un homme qui, ne croyant plus à la moralité du catéchisme, peut se juger autorisé à commettre tous les crimes et à se vautrer dans tous les vices. Certes, Philippe Alquier ne va pas jusqu'à dire lui-même de ces énormités, mais on les dit autour de lui, et il ne s'explique pas de façon à les contredire nettement. Des auditeurs mal informés auront l'impression que nul principe, mais seulement la routine ou la timidité l'empêche de tomber dans la crapule. Il n'y songe pas, bien entendu, mais, après quinze ans fatigué de sa femme, qui n'est, d'ailleurs, qu'une bonne ménagère sans grâce et sans intérêt, il a envie de s'offrir une aventure avec une jeune fille, Hélène, naguère novice dans un couvent et rendue au siècle, avant d'avoir prononcé ses vœux, par les lois laïques qui ont supprimé les congrégations. Quelle affaire! Et c'est bien la peine de déranger pour cela Nietzsche, la morale, la liberté, la pensée moderne et tout ce qui s'ensuit!

Nous faisons une chute dans la comédie romanesque la plus ordinaire. Philippe Alquier lâchera-t-il sa femme, avec un bon divorce ou par une simple fugue? Ou plus simplement encore fera-t-il de cette Hélène sa maîtresse, en secret et sans rien casser? Cela nous est un peu égal, car premièrement aucun principe métaphysique ne nous paraît engagé dans cet incident, et de zélés spiritualistes ou de fervents chrétiens ont passé par des crises analogues : rappelez-vous cet homme d'œuvres filant avec la jeune gouvernante de ses enfants et organisant une petite mise en scène pour faire croire à un suicide! Le plus assidu marguillier n'est pas sûrement à l'abri de ces petits faiblesses... Et secondement nous ne pourrions

nous intéresser au flirt de Philippe et d'Hélène — non plus comme amateurs d'idéologie, mais comme spectateurs de drame — que si l'un d'eux au moins ou tous les deux nous semblaient sincèrement épris. Au théâtre toujours, souvent même dans la vie, on sympathise d'instinct avec les vrais amoureux. Mais ceux-là passent leur temps à ratiociner et n'ont pas un mot qui parte du cœur. Ils nous laissent parfaitement froids.

Et même ils nous assomment, parce qu'ils abusent du droit de ne pas savoir ce qu'ils veulent. Tour à tour, ils ont l'air absolument décidés à sauter le pas, puis ils reculent et remettent tout en question au moment où nous croyions que c'était fait. Cela suffit à prouver qu'ils ne s'aiment pas vraiment, car une passion véritable emporte tout, sauf l'exception assez rare d'un motif supérieur et cornélien comme, par exemple, dans *Bérénice*. Eux, ils n'ont à lutter que contre la crainte de faire de la peine à madame Alquier : c'est un bon sentiment, mais cette dame insignifiante et molle se consolerait bien vite et n'en mourrait certainement pas.

En définitive, Marie Lenéru a tout bonnement plaidé contre l'amour ou ce qui y ressemble, pour la fidélité conjugale et l'indissolubilité du mariage. L'intention est des plus louables, mais cela semblait déjà un cliché à l'époque de Scribe, qui du moins inventait des scénarios divertissants et n'encombrait pas ses comédies de phraséologie scolaire.

Bref, Hélène repousse décidément Philippe, qui ne lutte pas beaucoup, ni bien habilement, et elle retournera dans un couvent, après une scène d'édification où elle se prosterne humblement devant la mère abbesse, qui se trouve être la sœur de madame Philippe Alquier, et une femme de tête, aussi énergique et organisatrice que l'épouse du professeur est veule et quelconque. Voilà une famille bien composite. Peut-être par concession à la parenté, Philippe Alquier a écrit pour la *Revue des Deux Mondes* un article où il admire du point de vue esthétique la morale religieuse et la vie chrétienne. Cela peut se soutenir, mais voilà un étrange nietzschéen. Nietzsche était absolument antireligieux et l'auteur de l'*Antechrist*. Marie Lenéru s'embrouille. Il y a même mieux. Ce terrible athée de Philippe Alquier prononce conti-

nuellement le nom de Dieu et s'écrie à tout bout de champ : « Dieu sait si... Dieu m'est témoin que... » etc... Et Hélène lui dit : « Vous m'avez enseigné qu'il n'y a pas que Dieu seul au monde. » Vu ses théories, il a même dû ne pas s'en tenir là. O incohérence! Cette pauvre Lenéru ne savait pas de quoi elle parlait.

Une mauvaise pièce est rarement bien jouée. On ne peut en vouloir beaucoup à M. Alexandre, à mademoiselle Ventura (Hélène), à madame Segond-Weber (l'abbesse), à mademoiselle Brettly (Mme Alquier), de n'avoir pas démenti cette règle d'expérience. Par une malchance de surcroît, le seul rôle agréablement interprété est celui que tenait mademoiselle Romée, une jeune artiste de grand avenir, probablement une future Bartet, qu'on a beaucoup remarquée à ses débuts dans *On ne badine pas avec l'amour*. C'est une malchance parce que mademoiselle Romée incarne une jeune secrétaire, qui aime Philippe Alquier, qui s'offre à lui mais qu'il repousse avec mépris, et même avec grossièreté. Et toute la salle de se dire *in petto* : « Quel imbécile! » Il n'est pas bon que l'artiste soit trop charmante, lorsque la femme qu'elle représente doit subir une pareille rebuffade.

Le spectacle avait commencé par le *Pain de ménage*, marivaudage un peu laborieux, qui n'est pas du meilleur Jules Renard, et s'est terminé par la *Vieille maman*, pièce de M. Barrie, adaptée de l'anglais par M. Nozière, espèce de chromo sentimentale pour journal populaire illustré, et *sketch* à effet pour mademoiselle Bovy, mais qui n'est guère à sa place sur la scène de la Comédie-Française.

Le théâtre de la Porte Saint-Martin a repris *Chantecler*, qui y fut créé en 1910, l'année des *Affranchis*. Mais cela, c'est autre chose. J'étais également à la répétition générale, et j'en avais gardé le meilleur souvenir. Une légende encore, aussi malveillante que l'autre était partiale en faveur de Marie Lenéru, veut que *Chantecler* ait été un four. Il n'a eu, effectivement, que trois cent cinquante représentations. C'est moins que *Cyrano*, sans doute, et ce n'est pas beaucoup pour Rostand, si vous voulez. Mais que d'auteurs s'y abonneraient!

J'ai de nouveau pris à ce *Chantecler* un plaisir extrême. C'est une pièce charmante, constamment amusante, d'inspiration ausssi poétique que spirituelle, et qui en quelques endroits s'élève à un magnifique lyrisme. Qu'on a été injuste pour Rostand! Il a eu le public pour lui, et de ce côté il a été comblé, c'est entendu. Mais beaucoup de poètes et tous les ratés l'ont dénigré sans merci, soit par envie, ou même par erreur de bonne foi. Certains, sans intention inavouable, ont sincèrement méconnu la différence entre le vers fait pour être lu par des initiés dans le silence du cabinet, et le vers de théâtre, destiné au clairon de comédiens en vedette et à l'audience des foules. Rostand est un poète de théâtre, mais c'est un poète. Sa verve fait merveille, ses jongleries amusent, ses tirades entraînent; il est toujours scénique, non seulement par le sujet et l'action, mais par la forme, le rythme et le trait; et il trouve des images, ou des coups d'aile, des beautés proprement poétiques et admirables en soi. Après avoir revu *Chantecler*, je l'ai relu, et toujours dans la joie. D'ailleurs, Edmond Rostand avait l'âme noble et chevaleresque. Il procédait de Victor Hugo à tous points de vue, et c'était aussi un arrière-petit-neveu de Corneille. Il enseigne l'héroïsme, toujours fécond même lorsqu'une illusion l'inspire. Il y joint la belle humeur et le panache, de lignée française, en y joignant un peu de gentille baliverne et de facétie à la Gavroche. Au sens de la grandeur, il joignait celui du comique, et dans l'acte chez la pintade, il a refait des *Précieuses ridicules* d'après les modèles d'aujourd'hui. Dans l'acte du rossignol on retrouve l'atmosphère romantique des féeries shakespeariennes ou weberiennes et de la *Forêt mouillée* du *Théâtre en liberté*. Il avait toutes les cordes.

L'interprétation est meilleure que celle de la nouveauté. Coquelin aîné, pour qui le rôle fut écrit, aurait pu seul exécuter triomphalement certain morceaux de bravoure, mais M. Francen est superbe, très supérieur à Lucien Guitry, comme M. Joffre l'est à Jean Coquelin dans le chien Patou et M. Cusin à Galipaux dans le Merle. Madame Marthe Mellot a repris le Rossignol, qu'elle a créé, avec la même délicieuse voix. M. Maurice Lehmann, directeur du théâtre, a dit très fine-

ment le prologue. Dans l'ensemble, malgré quelques points un peu faibles, c'est un enchantement.

Léopold le Bien-aimé, de M. Jean Sarment, a brillamment réussi à la Comédie des Champs-Élysées. Le postulat de cette jolie comédie est peut-être un peu invraisemblable; mais quelle grâce légère et pimpante, quel exquis dialogue! Madame Valentine Tessier, M. Louis Jouvet et M. Jean Sarment lui-même se sont fait très chaleureusement applaudir.

Au Théâtre Sarah-Bernhardt, nous avons eu les *Amants de Paris*, de M. Pierre Frondaie. C'est un drame, un terrible drame, corsé, violent, empoignant, dont la réussite auprès des amateurs du genre n'est pas douteuse. Mesdames Géniat et Sylvie, MM. Harry-Baur et Blanchar l'ont joué avec force et conviction.

Un comédien de langue allemande, M. Moïssi, a joué *Hamlet* en allemand, au théâtre de l'Atelier. Ce chef-d'œuvre reste beau dans toutes les langues. M. Moïssi joue avec beaucoup d'intelligence et de vérité : il ne lui manque que la poésie. Sa troupe est excellente. J'ai particulièrement remarqué M. F. Kühne, un Polonius inénarrable. Un confrère soutenait récemment contre Victor Hugo que l'union du tragique et du comique dans une même pièce est impossible. Qu'il revoie ou relise donc *Hamlet!*

PAUL SOUDAY

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Les Nègres, par **Maurice Delafosse** (*Rieder*).

M. Maurice Delafosse, dont on a récemment déploré la mort, a consacré sa vie entière à l'étude des institutions, littératures et arts nègres. Le petit ouvrage de vulgarisation que publie la maison Rieder représente la précieuse substance de travaux, dont on ne saurait exagérer l'importance, l'avenir de notre magnifique empire colonial étant lié à l'intelligence du problème noir.

L'essentiel est de poser, comme le fait avant tout M. Delafosse, qu'il n'y a pas de race inférieure par nature. Les nègres ne sont pas au même point d'évolution que les blancs, voilà tout. Enfants quelquefois, si l'on veut ainsi les qualifier, mais qui peuvent grandir. Il y a trois mille ans la civilisation des Gaulois laissait à désirer. Qu'est-ce que trois mille ans dans l'histoire de la terre?

L'histoire des nègres, d'ailleurs mal connue, paraît assez confuse. Un empire de Ghana, d'une considérable étendue, est au XIe siècle détruit par des envahisseurs musulmans dont une fraction s'établit dans le pays. Sur la frange nord du monde noir, l'islamisme va dès lors exercer — en mal ou en bien, selon les cas — une vive influence. Influence, mais jamais emprise totale, islamisme et animisme pouvant parfaitement coexister dans une âme nègre. Le royaume de Mali succéda au Ghana et le Mali à son tour fut remplacé par l'empire de Gao, avec qui nous voyons (aux XIVe et XVe siècles) la civilisation soudanaise parvenir à son apogée. Tombouctou devient alors un des centres du monde musulman et des mosquées — d'un style relativement original — sont édifiées en grand nombre sur les rives du Niger. Dans les pays mêmes où l'Islam ne pénètre pas, les arts connaissent à cette époque une véritable floraison. Les bronzes du Bénin jouissent encore aujourd'hui d'une célébrité justifiée : quelques-uns d'entre eux témoignent d'une technique extrêmement avancée.

Ala fin du XVIe l'empire soudanais s'effondre sous les coups d'aventuriers en grande partie européens envoyés par des chefs mauritaniens. Dès lors il n'y a plus au Soudan qu'anarchie. Au XIXe siècle, il est vrai, de grands empires réapparaissent, fondés par des nègres musulmans, entrepreneurs de guerres saintes intéressées, mais ils sont éphémères. En somme — et c'est là une constatation essentielle — jusqu'à l'arrivée des nations colonisatrices les nègres demeurent

isolés du monde civilisé par la barrière du Sahara, que des prophètes, des pillards ou des marchands musulmans franchissent seuls. Le climat, par surcroît, ne multipliant pas leurs besoins, aucune influence ne pousse les nègres dans la voie des progrès matériels.

Leur organisation sociale fondée sur le collectivisme a été également favorable à cette léthargie. *Collectivisme familial* d'abord. L'ancêtre est le chef de la famille, où la descendance seule a valeur de lien (l'épouse, en droit, demeure une étrangère). C'est lui qui répartit périodiquement le travail dont tous les fruits ou presque reviennent à la communauté. Pas de propriété individuelle foncière. Si, d'autre part, un nègre travaille hors de son clan, il doit y rapporter une partie de son salaire. *Collectivisme religieux* : les dieux sont les dieux de la famille. Seul l'ancêtre leur parle et uniquement pour le compte de la collectivité. L'individu, s'il demande l'appui divin, doit s'adresser au sorcier. La magie est le refuge de l'individualisme. *Collectivisme d'état.* L'autorité du monarque, s'il existe, est loin d'être absolue. Cent règles la limitent. Si le roi est en opposition avec la collectivité, il est sacrifié[1]. Ceci posé, il apparaît imprudent de juger trop vite les nègres, de les charger trop obstinément par exemple de l'accusation de fourberie. Songez d'abord à la complexité de ces âmes où le moi, le groupe et des craintes superstitieuses se livrent des luttes confuses. Du point de vue moral, le nègre d'ailleurs ne semble pas inférieur aux autres races. Il serait vain, je crois, d'insister sur sa cruauté, les blancs n'étant ni plus ni moins impitoyables. Au reste les preuves de pitié et de dévouement ne sont pas rares chez les nègres et leurs besoins spirituels indéniables — on ne signale ici que leur existence sans préjuger de leur qualité, difficilement estimable d'ailleurs.

Du point de vue artistique on reconnaît universellement que les nègres sont bien doués. Ils excellent dans les arts industriels et ont même, nous l'avons vu, donné, au Bénin, de vrais sculpteurs. Musiciens, tous les nègres le sont peu ou prou. Quant à la littérature, sans doute, elle est demeurée chez eux bien rudimentaire, mais elle n'est pas nulle, tout attardée qu'elle est à la période orale, la plupart des récits, légendes et proverbes étant transmis verbalement de génération en génération par les *griots*. Quelques textes pourtant ont été transcrits en arabe — voire grâce à des alphabets purement nègres, mais ils sont demeurés à peu près inconnus de nous.

En somme un examen même rapide de la civilisation négro-africaine ne laisse pas la possibilité du mépris systématique. L'intelli-

1. Ne faudrait-il pas aussi, parmi les témoignages de collectivisme, invoquer la danse? Sacrée ou « séculière » la danse nègre est collective. Elle satisfait l'âme du groupe.

gence ne faisant pas défaut à bon nombre de noirs et leurs facultés d'adaptation étant grandes, on n'a aucune raison de désespérer de l'avenir de la race. Il nous appartient même de faciliter ses progrès — sans espérer d'ailleurs, de la part des nègres, plus de reconnaissance que nous ne serions normalement en droit d'en attendre de blancs.

Le Nègre, par **Philippe Soupault** (*Kra*).

Edgar, le nègre que dépeint M. Philippe Soupault, n'est pas demeuré dans cette Afrique, où M. Delafosse allait étudier ses frères. Il vit en France, au Portugal, en Amérique, joue dans les jazz, trafique de la coco, transporte le charbon dans les soutes des paquebots. Un jour riche, le lendemain sans un sou. Lundi pitoyable et distribuant des billets à des femmes miséreuses; mardi féroce, assurant une « professionnelle » dans une « maison » par demi-jalousie (singulièrement placée) et pour corser ses sensations.

Il est du nombre de ces déracinés, tentants pour le romancier, qui passent en quelques jours de la vie moyenâgeuse à la fête montmartroise, adoptant aussitôt nos coutumes, mais n'ayant pas reçu l'éducation qu'il faut pour en pénétrer le sens, au-dessus d'elles aussi si l'on veut, dans la limite où l'on domine les difficultés qu'on ignore.

M. Soupault a bien démêlé ce qu'il y a d'instable et de tragique dans un pareil personnage. (Le comique, à vrai dire, eût pu donner aussi quelque chose...) Il a composé un héros fuyant et ténébreux, oscillant entre le crime, la poésie, le bolchevisme. Finalement le côté nostalgique et solitaire de l'homme l'a emporté dans son esprit sur tous les autres. Edgar est devenu un révolté assez noble d'allure, avec lequel son animateur s'est parfois confondu, ce qui nous a valu de beaux passages, imprégnés de cette tristesse satanique à laquelle M. Soupault se trouve presque toujours ramené. Mais doublé d'un blanc si civilisé, Edgar le rôdeur en arrive à se transformer en nègre abstrait et marche droit vers un monde de rêves cosmiques, sans se soucier de la difficulté que nous éprouvons parfois à le suivre.

Le Crack, par **Valentin Mandelstamm** (*Calmann-Lévy*).

On se souvient du roman mouvementé, *Hollywood*, que M. Mandelstamm a publié naguère dans la *Revue de Paris*. *Le crack* est tout aussi riche en péripéties romanesques savamment combinées. Deux sociétés assez disparates s'y mêlent à la faveur de circonstances compliquées, qu'il serait un peu long de retracer : le monde des

courses français (côté des truqueurs, des « books », etc...) et celui des bootleggers américains.

On passe du champ de courses de Longchamp à la *rum row*, l'avenue du rhum, où nous avait récemment conduits M. Mac Orlan — et tout finit à Chicago, dans les souterrains de la ville où se réunissent, paraît-il, les coquins internationaux qui font gagner les outsiders dans le prix de Diane, préparent les élections des États et combattent pratiquement le régime sec. M. Mandelstamm, bien qu'il nous décrive d'assez sombres fripouilles d'outre-Océan est certainement plus indulgent à la masse américaine que M. Durtain. C'est qu'avant tout, l'action, l'agitation l'amusent, et, bonnement pris par son ingénieux et fantaisiste récit, nous sommes tout prêts deux heures durant à partager ses préférences.

L'Évolution actuelle du Monde,
par le Dr **Gustave le Bon** (*Flammarion*).

Le docteur Le Bon, jetant sur le monde moderne un regard lucide et désabusé, n'a pas de mal à discerner les périls, qui de toutes parts menacent la civilisation et la paix. Sans doute la science fait des progrès, mais les hommes n'en font guère. Des forces mystiques les mènent, qui n'ont jamais été bonnes conseillères et ne le sont point devenues. Le fanatisme socialiste, le fanatisme bolcheviste se sont substitués aux passions chrétiennes ou anti-chrétiennes. On tue aujourd'hui au nom du dieu peuple. Et il est aussi vain de parler *raison* à un socialiste convaincu qu'à un albigeois. Il vit sur le plan de la *foi*, entraîné en cela par cet indestructible besoin de « croire », au delà du croyable, auquel se laissent d'ailleurs gagner les plus sages, bayant d'admiration devant les tables tournantes ou le christian-scientisme.

Dans l'univers où nous nous agitons, M. Le Bon dévoile l'action néfaste d'un jeu compliqué d'illusions. Illusions des ouvriers sur la nature du capital, ennemi acharné, selon eux, du travail... Et M. Le Bon démontre aisément, à ce propos, que capital et travail sont des forces non pas opposées mais complémentaires, la première n'asservissant nullement la seconde. Et il rappelle opportunément que dans une affaire minière, 2,90 p. 100 seulement des bénéfices vont aux capitalistes haïs, les autres fractions revenant aux ouvriers (45 p. 100) ou étant employées à l'achat et à l'entretien du matériel (48,10 p. 100) — que dans les usines Krupp, choisies à titre d'exemple, la suppression des capitalistes ne procurerait aux ouvriers qu'un supplément de salaire de 240 marks par an, par tête d'ouvrier... Au reste comment douter que la méthode américaine qui

unit bourgeois et ouvriers, augmente le rendement du travail, permet de payer des ouvriers 60 000 francs par an — et tue le socialisme — vaille mieux que la russe, laquelle ne supprime point d'ailleurs le capital mais une classe sociale et n'améliore nullement la situation des prolétaires? Poser le problème c'est le résoudre ou ce serait le résoudre, s'il ne fallait pas tenir compte de la haine de la masse européenne contre l'élite, du tout puissant désir de niveler par le bas...

Illusions des peuples et de leurs gouvernants sur la garantie de sécurité apportée par les alliances, les traités, l'existence de la Société des Nations.

Illusions de la plupart de nos chefs et de nos économistes, de la plus grande partie de l'opinion, sur la nature exacte de la monnaie, sur les moyens d'assainir une situation financière.

Absurdité des nations européennes, qui continuent de se haïr et s'entre-déchireront demain, alors que l'Asie s'apprête à combattre l'Europe et l'Amérique à l'asservir. Ainsi les petites cités grecques continuèrent de lutter entre elles, alors que Philippe se disposait à les anéantir.

Il n'y a malheureusement aucune forte objection à faire au tableau de la situation mondiale que brosse le docteur Le Bon; et je suppose que parmi les gens de bon sens il doit s'en trouver beaucoup qui sont arrivés à des conclusions à peu près semblables. Toutefois gardons le secret espoir que la marche aux catastrophes peut être plus aisément ralentie que la lecture de cet excellent ouvrage ne nous donnerait à le croire. Si au lieu de se placer, pour ainsi dire, après les événements, on considère dans l'avenir leurs incertaines préfigurations, quelque réconfort, absurde peut-être, réapparaît en notre esprit. Parlant de guerres récentes, et songeant à de prochaines, le docteur Le Bon les appelle *inévitables*. Et il a bien raison de les juger telles, voyant la sottise dont les hommes ont fait preuve dans les années qui viennent de s'écouler. Espérons cependant que, plus sages, les hommes de demain mettront en œuvre de meilleures méthodes pour sauvegarder la paix, que les Allemands et les Français, par exemple, non contents de confier à leurs gouvernants le soin d'échanger des promesses vagues, tâcheront de se mieux connaître. Les initiatives individuelles, les efforts des journaux ne pourraient-ils se concentrer sur un pareil but? Les idées que les masses populaires de deux pays ont les unes sur les autres sont peu raisonnables. Pour être efficace l'union qui doit être tentative d'intelligence réciproque commencerait utilement par le bas.

Les vues du docteur Le Bon sur la S. D. N. sont peut-être un peu pessimistes aussi — et trop catégorique par ailleurs (nous voilà

sur un terrain bien différent) son jugement sur le projet des experts financiers français, dont M. Poincaré, selon lui, aurait pris exactement le contre-pied. Mais un travail de synthèse, du genre de celui qu'a entrepris le docteur Le Bon, exige quelques simplifications — sur lesquelles on aurait mauvaise grâce à ratiociner.

Merveille de la Mort, par **Gilbert Mauge** (*Kra*).

Les écrits de Gilbert Mauge se développent sur un double plan, l'un à la fois poétique et humain, sur lequel viennent se grouper les mouvements et les paroles des hommes, et toutes les sensations que nous prodigue — dont nous accable parfois — la nature; l'autre, plus austère, accueille toutes les méditations métaphysiques — souvent réduites, concentrées en une seule phrase ayant simple valeur d'indication — que peut suggérer le récit « terrestre ». Entre ces deux domaines les échanges sont incessants, les héros de Gilbert Mauge étant de nature assez complexe. C'est ainsi que le savant Faust qui domine le premier récit de cet ouvrage (*Faust et Marguerites)* passablement occupé déjà par deux femmes (Marguerite Blonde et Marguerite Galilée) auxquelles il accorde ses soins tendres et un peu méprisants, est constamment arraché à ces aimables préoccupations par les interrogations philosophiques qui, plus encore que les femmes, tourmentent son cerveau. Après un combat ingénieusement mené entre ces diverses forces, l'esprit demeurera sans trop de peine vainqueur de la lutte — et entraîné à jamais par le mouvement de sa pensée, Faust oubliera toutes les vaines inquiétudes de ce monde concret, que dominaient, charmantes mais pâles figures, les deux Marguerites.

Merveille de la mort évoque un autre mode de libération, auquel, timides, nous ne sommes pas tous prêts encore à aspirer, la libération par la mort. Et nous voyons grandir dans l'esprit d'un Stéphane l'attirance de la mort, laquelle en son esprit, traversé de pensées et de songes, finit par se confondre avec Dieu.

La dualité de tendances des personnages de Gilbert Mauge se reflète dans son style, où des notations d'ordre purement intellectuel alternent avec de charmants poèmes en prose : passage de l'algèbre à la musique, qui ne nuisent point à l'unité, recréée par le nombre... Toutes ces pages, parfois difficiles, toujours séduisantes, portent la marque d'un esprit subtil et original.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.